



1865/B

Niauger + I + 14 Mai 1872

By George de La Faye

PRINCIPES DE CHIRURGIE

*Par M***.*

De Lafaye



A PARIS.

MDCCXXXVIII.

AVIS.

CEt ouvrage n'eſt qu'un très-petit abrégé des Elémens de Chirurgie, dont il contient les principales définitions & les préceptes généraux. C'eſt, à proprement parler, une introduction qui familiariſera les jeunes Etudians avec les termes de cet Art, & qui par le moyen de quelques explications, leur ſe-

La Phisiologie donne la connoissance du Corps humain.

La Pathologie traite des Maladies Chirurgicales ausquelles il est sujet.

La Thérapeutique indique les moyens de les guérir.





PREMIERE PARTIE.

PHISIOLOGIE.

PHisiologie est un mot composé de deux termes Grecs, qui joints ensemble signifient discours sur les choses naturelles.

La Phisiologie donne la connoissance des différentes parties qui composent le Corps humain, de leur rapport & de leurs fonctions.

Deux sortes de parties entrent dans la composition du Corps humain; les unes sont solides, & les autres liquides. Ces deux especes de parties agissent l'une sur l'autre, & de cette action réciproque résultent les fonctions de la machine. Ainsi, je partagerai la Phisiologie en trois Sections. Dans la premiere, je traiterai des Solides; les Fluides feront la matiere de la seconde; & les fonctions du Corps humain celle de la troisiéme.

SECTION I.

Des Solides.

LEs parties solides ne sont qu'un amas de plusieurs Tuyaux ou Vaisseaux qui renferment quelque liqueur, & dont l'arrangement varié forme les différentes parties du Corps.

Ces Vaisseaux sont arrangés, entrelassés,

repliés, entortillés d'une infinité de maniere. Les plus gros se divisent à l'infini, & les plus petits sont si fins, selon Rhuysch, qu'il s'en trouve des millions dans le volume d'un grain de Moutarde.

Ils ont tous une vertu élastique, qui rapproche leur parois lorsqu'ils ont été éloigné par quelque cause que ce soit, & diminue leur diametre plus ou moins, à proportion que la liqueur qu'ils contiennent est en plus ou moindre quantité. Lorsque la liqueur cesse d'y passer, les parois se rapprochent & se collent, desorte qu'il ne reste plus de cavité entr'elles.

Toutes les parties solides du Corps, quoique toutes également composées de Vaisseaux, sont néanmoins très-différentes entr'elles, par rapport à leur consistance. Les unes sont dures, & les autres sont moles.

Celles qui sont dures donnent au Corps la fermeté & l'attitude, & servent de soutien à celles qui sont moles.

Les parties moles, tantôt seules, tantôt avec les parties dures, servent par leur méchanisme à exécuter les fonctions.

On divise communément toutes les parties solides du Corps en similaires ou simples, & en dissimilaires ou composées, ou organiques.

On appelle similaires, les Fibres, les Membranes, les Os, les Cartilages, les Ligamens, les Muscles, les Tendons, les Aponeuroses, les Glandes, les Artéres, les Veines, les Canaux secrétoires & excrétoires, les Nerfs & les Tégumens communs.

Les dissimilaires ou organiques sont celles qui sont composées des précédentes, comme les Visceres & autres.

Il semble néanmoins que pour parler exactement, il n'y a que les Fibres qu'on puisse appeller des parties simples, parce qu'elles ne paroissent être composées que de parties de même nature ; au lieu que les Muscles, les Tendons, les Glandes, & tout ce que les anciens appelloient partie simple, sont composés de plusieurs choses de différentes especes. Outre cela, plusieurs de ces parties qu'on appelle similaires, par exemple, les Artéres, les Glandes, &c. ont des fonctions particulieres, & par conséquent sont de vrais organes.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties qu'on appelle similiaires.

§. I. LEs Fibres sont des filets long & déliés, la plûpart assez fermes, qui par leur arrangement particulier & leurs différentes connexions, forment les autres parties du Corps. Selon les différentes parties qu'elles composent, elles sont ou membraneuses, ou charnues, ou tendineuses, ou osseuses. Quant à leur figure & à leur situation, il y en a de droites, d'obliques, de longitudinales, de transversales, de circulaires & despirales ; il y en a de grosses, de fines, de longues, & de courtes. Les Fibres.

§. 2. Les Membranes ne sont qu'un tissu souple de Fibres arrangées & entrelassées sur un même plan. Leur finesse vient de celle de leurs Fibres, & leur épaisseur de la pluralité de leur Plan particulier. Ces Plans particuliers sont appellés lames, & quelquefois Tuniques, qu'on distingue en externes, Les Membranes.

Leur usage. moyennes & internes. Leur usage est de tapisser les principales cavités du Corps, & de former les Artéres, les Veines, &c.

L'Os. §. 3. L'Os est la partie la plus dure de toutes celles qui composent le Corps humain.

Leur substance. La substance des Os est un tissu de Fibres solides, différemment disposées, suivant la conformation de chaque Os. Les Os ont, selon Gagliardi, trois sortes de substances: une Compacte, une Spongieuse ou Cellulaire, & une Reticulaire. La substance compacte

La Compacte. est à l'extérieur de l'Os. Elle est composée de plusieurs lames couchées les unes sur les autres. La substance Spongieuse ou Cellulaire

La spongieuse. se trouve à l'extrêmité des Os longs. Les mêmes lames qui forment la substance Compacte produisent la Cellulaire, en s'écartant, en se croisant & en se coupant. La substance

La Réticulaire. Réticulaire est formée par des filets minces, qui partent de la substance Spongieuse & qui se croisent. Ces trois substances se trouvent toujours dans les Os longs & ronds. La substance spongieuse occupe les extrêmités, & la Réticulaire les cavités, mêlée avec la substance spongieuse. Dans les Os plats, par exemple, dans les Os du crâne il ne se trouve point de substance spongieuse. La substance compacte forme deux tables, entre lesquelles se trouve la Réticulaire. Cette derniere qui

Diploë. se trouve au crâne s'appelle Diploë. Toutes les cavités de la substance réticulaire ou de la substance cellulaire se répondent les unes aux autres, & sont tapissées d'une Membrane très-fine, qu'on peut regarder comme un périoste intérieur, & sur laquelle est répandu une infinité de Vaisseaux sanguins. Les Artéres déposent dans ces cellules une substance huileuse qu'on appelle moëlle. Celle qui rem-

plit les intervalles de la ſubſtance réticulaire eſt liquide comme de l'huile ; celle qui ſe trouve dans les cavités des Os longs a plus de conſiſtance. La Membrane dont nous venons de parler, eſt exactement attachée à l'os par des petits Vaiſſeaux, & par des prolongemens qui s'inſinuent dans les pores des Os. C'eſt par ces pores que la moëlle peut couler dans la ſubſtance de l'Os. On doit regarder les Dents comme de véritables Os, enchaſſés dans de petites ouvertures qu'on nomme Alvéoles. La portion de la Dent qui ſe trouve dans l'Alvéole eſt ſa racine, par l'extrêmité de laquelle entrent une Artére, une Veine, & un Nerf qui s'avance juſque dans la ſubſtance de la Dent. On voit par-là que les Dents ſe nourriſſent & doivent être ſenſibles. La portion de la Dent qui eſt hors de l'Alvéole eſt recouverte d'une ſubſtance blanche & très-dure, qu'on appelle Email. La racine a une membrane qui la revêt, & qui eſt une continuation de celle qui tapiſſe la bouche. Les Os reçoivent leur nourriture & leur accroiſſement par le moyen des Vaiſſeaux ſanguins qui entrent dans leur ſubſtance, y portent & dépoſent un ſuc nourricier, dont le plus liquide ſe diſſipe, tandis que le reſte ſe durcit & forme la propre ſubſtance de l'Os. Ils ſervent de baze, d'appui & de borne à toutes les autres parties du Corps. Tous les Os ſont recouverts extérieurement de Membranes aſſez fines qu'on nomme Périoſtes, excepté celles dont les Os du crâne ſont revêtus extérieurement, & qu'on appelle Péricrâne. Le Périoſte eſt un tiſſu fort ſerré. Il eſt attaché & colé, pour ainſi dire, à l'Os par une infinité de petits filets & de petits Vaiſſeaux ſanguins, & par quelques nerfs

Les Dents.

Leur Email.

D'où les Os reçoivent leur nourriture.

L'uſage des Os.

Le Perioſte.

qui entrent dans les pores de l'Os, & qui lui donne quelque ſenſibilité. Le Perioſte ſert à ſoutenir une très-grande quantité de nerfs qui le rendent d'un ſentiment très-exquis, & une infinité de petits vaiſſeaux capillaires ſanguins qui portent la nourriture à l'Os.

Les Cartilages.

§. 4. Les Cartilages ſont des ſubſtances blanchâtres, unies, polies, ſouples & claſtiques, qui n'ont point de cavité, ni par conſéquent de moëlle. Ils ſont moins durs que les Os, & plus durs que les autres parties. On partage tous les Cartilages en deux claſſes. Les uns ſont unis aux Os, & les autres en ſont entierement ſéparés. L'uſage des Cartilages de la premiere claſſe eſt, 1°. de vêtir toutes les extrêmités des Os joints par articulation mobile, & les paſſages ou couliſſes des Tendons. 2°. D'unir tout-à-fait les Os, les uns avec fermeté, & les autres avec fléxibilité. 3°. D'augmenter le volume ou l'étendue des Os. L'uſage des Cartilages de la ſeconde claſſe eſt de ſoutenir certaines parties du Corps où les Os ne conviendroient pas. Tous les Cartilages, excepté ceux qui ſe trouvent dans les articulations mobiles, dans les couliſſes & dans les autres endroits où il y a du frottement, ſont revêtus d'une Membrane qu'on appelle Périchondre.

Leur uſage. Perichondre.

Les Ligamens.

§. 5. Les Ligamens ſont des ſubſtances blanches, fibreuſes, ſerrées, compactes, plus ſouples & plus pliantes que les Cartilages, difficiles à rompre ou à déchirer, & qui ne s'allongent que très-difficilement. Ils ſervent à contenir, à attacher, à borner & à garantir certaines parties.

Leur uſage.

Les Muſcles.

§. 6. Les Muſcles ſont des maſſes compoſées de Fibres plus ou moins longues, rou-

ges ou rougeâtres, qu'on nomme Fibres motrices. Ils sont recouverts d'une Membrane propre. Les extrêmités du Muscle sont ordinairement terminées par d'autres Fibres serrées, menues & très-blanches. Lorsque ces Fibres forment un corps d'une figure ronde & longue, on l'appelle Tendon. Lorsqu'ils en forment un mince, plat & étendu comme une espece de Membrane, il se nomme Aponeurose. La masse rouge & molasse, est ce qu'on appelle communément le ventre du Muscle, & est proprement la chair. Les Muscles sont les organes de tous les mouvemens. Leur actions consistent principalement dans le racourcissement des Fibres motrices ou charnues qui les composent. Ce racourcissement s'appelle contraction. Les Muscles en se contractant tirent les différentes parties du Corps par le moyen des Tendons, comme une force mouvante tire un poids par le moyen d'une corde. On peut donc regarder les Muscles comme autant de forces mouvantes, qui mettent en mouvement toutes les parties, tant solides que fluides du Corps humain.

Les Tendons. Les Aponeuroses. Leur usage.

§. 7. Les Glandes sont des molecules formées par l'entrelassement de vaisseaux de tout genre, & destinées à séparer de la masse du sang quelque liqueur particuliere, ou seulement à perfectionner la lymphe. Celles qui séparent du sang quelque liqueur particuliere s'appellent conglomerées. Ainsi les reins qui séparent l'Urine du sang, sont des Glandes conglomerées. Celles qui servent à perfectionner la lymphe s'appellent Glandes conglobées. Ainsi les Glandes des aînes, des aiselles, & celles du mezanterre qui n'ont point d'autre fonction, sont des Glandes conglobées.

Les Glandes. Les Glandes conglomerées. Les Glandes conglobées.

§. 8. Nous avons dit que tout notre Corps

n'étoit qu'un amas de vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, de tuyaux deſtinés à contenir quelque liqueur. De ces vaiſſeaux les uns renferment le ſang, d'autres la lymphe, d'autres enfin ſervent à la filtration de quelque liqueur. Les vaiſſeaux ſanguins ſont de deux eſpeces, ſçavoir les Artéres ſanguines, & les Veines ſanguines.

Les Artéres ſanguines.

Les Artéres ſanguines ſont des tuyaux élaſtiques qui partent du cœur dont elles reçoivent le ſang qu'elles diſtribuent dans toutes les parties du Corps.

Les Veines ſanguines.

Les Veines ne ſont qu'une continuation des dernieres diviſions des Artéres, & rapportent au cœur le ſuperflu du ſang que les Artéres ont diſtribuées dans toutes les parties du Corps.

Le mouvement de Diaſtole.

Le mouvement de Siſtole.

Le Poulx.

Les Artéres ont deux ſortes de mouvement ſenſible, l'un de dilatation, & l'autre de contraction. Le premier, qu'on appelle Diaſtole, eſt cauſé par le ſang que le cœur pouſſe par intervale dans les Artéres. Le ſecond, qu'on appelle Syſtole, eſt cauſé par la force élaſtique des parois des Artéres, qui agiſſent ſur le ſang dans le moment que le cœur ceſſe de le pouſſer. Ces deux mouvemens oppoſés forment ce qu'on appelle le Poulx. Les Veines n'ont pas de mouvement ſenſible, mais il ſe trouve dans leur intérieur des Valvules placées à quelque diſtance les unes des autres, qui empêchent le ſang de retourner en arriere. Les Artéres, ainſi que les Veines, ſont d'abord des troncs; elles ſe diviſent en rameaux, branches, & ramifications. Les dernieres & les plus fines de ces ramifications ſont appellées, à cauſe de leur fineſſe, vaiſſeaux capillaires. Les extrêmités capillaires des Artéres, s'uniſſent aux extré-

mités capillaires des Veines, & y tranſmettent le ſang qui n'a pas ſervi à la nourriture des parties, & celles-ci le rapportent au cœur.

Les Vaiſſeaux lymphatiques ſe diviſent auſſi en Artéres & Veines.

Les Artéres lymphatiques ſont des petits Vaiſſeaux tranſparens, qui partent des plis & réplis formés par les Artéres ſanguines, capillaires, & qui conduiſent dans toutes les parties du Corps une liqueur aqueuſe appellée lymphe. Les Artéres lymphatiques.

Les Veines lymphatiques ne ſont que la continuation des Artéres du même nom; elles rapportent une portion de la lymphe qui avoit été diſtribuée dans les différentes parties du Corps par les Artéres lymphatiques, & la déchargent enſuite dans les Veines ſanguines. Les Veines lymphatiques.

C'eſt des Vaiſſeaux lymphatiques que vient la blancheur de certaines parties du Corps, & en particulier celle de la peau, qui dans l'état naturel ne paroît blanche que parce que ſes Vaiſſeaux ſe trouvent en grand nombre entre elle & l'Epiderme.

On met au nombre des veines lymphatiques les Vaiſſeaux lactés, appellés ainſi, parce qu'ils reçoivent des inteſtins une liqueur blanche qu'on nomme chyle; car ces Veines ſont remplies de lymphe, lorſqu'elles ne ſont point remplies de cette liqueur blanche. Les Veines lactées.

§. 9. Les canaux deſtinés aux ſecrétions ſont diviſés en ſecrétoires & excrétoires.

Les Vaiſſeaux ſecrétoires ſont ceux qui ſervent à ſéparer du ſang quelque liqueur particuliere. Ce ſont eux qui compoſent principalement les Glandes conglomérées. Les Vaiſſeaux ſecrétoires.

Les Canaux ou Vaiſſeaux excrétoires ſont ceux qui reçoivent la liqueur ſéparée par les Les excrétoires.

ſecrétoires, & la dépoſent dans quelques parties, ou la tranſmettent au-dehors.

Les Nerfs.

§. 10. Les Nerfs ſont des cordons blanchâtres & cylindriques qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, enveloppés de la dure-mere, & qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du Corps, & leur portent l'eſprit animal, qui eſt le principe du mouvement & du ſentiment ; ils ſont par conſéquent les organes par leſquels le Corps & l'Ame agiſſent l'un ſur l'autre.

Les Pores abſorbans.

§. 11. On ne peut douter qu'il n'y ait à la ſuperficie du Corps & à celle de ſes cavités une infinité de petites ouvertures qu'on appelle Pores abſorbans, par où certaines ſubſtances peuvent s'inſinuer dans nos Vaiſſeaux. Car ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaine maladie en touchant ceux qui les ont, & que les remedes appliqués extérieurement, tel que le Mercure, pénétrent dans l'intérieur. Ce ne peut être auſſi que par ces moyens que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on aura injecté dans le ventre d'un chien, ſe diſſipe quelquefois en fort peu de tems.

Les Tégumens. La Membrane adipeuſe.

§. 12. Toutes les parties du Corps ſont recouvertes & enveloppées de la Membrane graiſſeuſe ou adipeuſe, & de la peau qu'on nomme tégumens communs. La Membrane graiſſeuſe eſt un tiſſu de pluſieurs feuillets membraneux très-fins, entre leſquels ſe trouve quantité d'intervalle plus ou moins grande, qu'on appelle cellules. Tout ce tiſſu cellulaire eſt uni étroitement à la ſurface intérieure de la peau ; il s'inſinue dans l'intertice des Muſcles & même entre leurs Fibres, & a communication avec la Plevre & le Péritoine. On peut regarder les cellules graiſſeuſes comme de petits ſacs qui répondent les

uns avec les autres, & ſur leſquels les Artéres & les Veines ſanguines & lymphatiques ſe ramifient en une infinité de petits Vaiſſeaux capillaires. Les Artéres ſanguines dépoſent dans ces deux petits ſacs ou cellules un ſuc huileux & onctueux qui ſe condenſe plus ou moins, & qu'on nomme graiſſe.

La ſeconde envelope commune du Corps eſt la Peau. Elle eſt compoſée, ſelon les Anatomiſtes modernes de quatre parties. La Peau.

La premiere & la plus intérieure eſt ce tiſſu qu'on nomme proprement le Cuir, qui eſt compoſé de fibres membraneuſes, tendineuſes & nerveuſes, & parſemé de vaiſſeaux, dont la plûpart ſont lymphatiques. Ce tiſſu prête & s'étend en tous ſens comme l'étoffe d'un Chapeau, & reprend de lui-même ſon étendue ordinaire. C'eſt ce qui arrive dans les femmes groſſes & les hydropiques. Le Cuir.

On trouve à la ſurface intérieure de la Peau, enchaſſé dans ſon épaiſſeur, deux eſpeces de petites Glandes, dont les tuyaux excrétoires s'ouvrent ſur la ſurface externe de la Peau.

Les premieres ſont appellées, à cauſe de leur reſſemblance à un grain de millet, Glandes miliaires.

Les ſecondes ſe trouvent en plus grand nombre dans des endroits que dans d'autres, ſuivant que les parties ſont plus ou moins expoſées au frottement. Elles ont été nommées par M. Morgagni, Glandes ſebacées.

La ſeconde partie de la Peau eſt appellée Corps papillaire, & conſiſte dans les petites éminences qu'on voit ſur la ſurface externe du Cuir, & qu'on nomme Mamelons & Houpes nerveuſes. Ces Mamelons différent entre eux par leur figure & par leur arrangement, Le Corps papillaire.

& ils ſont formés par les filets capillaires des Nerfs qui ſe ſont diſtribués à la Peau, & ſont par conſéquent les organes de la ſenſation du toucher.

Le Corps muqueux.

La troiſiéme partie eſt ce que Malpighi a nommé Corps muqueux & réticulaire. On croit que ce Corps muqueux n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance mucilagineuſe & facile à ſe condenſer qui recouvre toute l'étendue du Cuir. Cette ſubſtance eſt réellement parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux, qui forment un lacis ou ruiſſeau vaſculaire. Non ſeulement les injections fines & ſubtiles, mais encore les inflammations naturelles, & la paleur extraordinaire de la peau, prouvent l'exiſtence de ces vaiſſeaux, & la communication qu'ils ont entr'eux; car ce n'eſt qu'en ſuppoſant ces vaiſſeaux & leur communication qu'on peut expliquer les inflammations & cette paleur qui ſurviennent quelquefois fort ſubitement.

L'Epiderme.

Enfin, la quatriéme partie de la Peau eſt une membrane très-mince, tranſparente, inſenſible & fort étroitement attachée aux autres. On l'appelle Epiderme ou Surpeau.

Les Empoules.

C'eſt elle qui forme ces Cloches ou Empoules qui s'élevent ſur la peau, après l'application des veſſicatoires, ou à l'occaſion d'une brûlure. Quand l'Epiderme a été détruit en quelque endroit, il ſe régénére avec facilité, & ſans qu'il y paroiſſe aucune cicatrice.

Les calloſités qui ſurviennent aux pieds, aux mains & aux genoux, ſont formées par la pluralité des lames ou des couches de cette membrane, que les attouchemens dures & réitérés ont multipliés.

L'Epiderme a des petits trous par où ſort la matiere de la tranſpiration inſenſible. Ces

petits pores ſont formés par les enfoncemens de l'Epiderme qui s'unit aux Vaiſſeaux où la matiere de la tranſpiration eſt contenue. Ces petits allongemens ſont quelquefois détachés des vaiſſeaux, & pouſſés en dehors par la ſéroſité qui s'épanche pour former les Empoules. Alors les pores ſe trouvent bouchés, & la tranſpiration eſt ſupprimée.

Les Ongles & les Poils peuvent être conſiderés comme une dépendance de la Peau.

Les Ongles ſont des petits corps blanchâtres, tranſparens, d'une ſubſtance ſemblable à de la corne, & d'une figure ovalaire. Quelques-uns penſent qu'ils ſont produits par les Mamelons de la Peau, & d'autres croyent qu'ils ne ſont qu'une continuation de l'Epiderme. Lorſqu'après la macération on tire adroitement l'Epiderme de la main, & l'on croit que les Ongles ſe détachent des Mamelons pour la ſuivre. Ce qui ſemble prouver le dernier ſentiment. **Les Ongles.**

Les Poils ſont des petits corps ronds & longs qui ſortent de la peau. Leur racine qu'on trouve ſous la peau & qu'on nomme oignon ou bulbe, paroît creuſe & vaſculeuſe comme la racine des plumes des Oiſeaux. Ils ſont environnés de pluſieurs petites lignes noirâtres, qui s'étendent de la racine juſqu'à l'extrêmité, & qui ſont peut-être des vaiſſeaux ſanguins. **Les Poils.**



CHAPITRE II.

Des parties qu'on appelle Dissimilaires ou Organiques.

Division du Corps humain.

LE Corps humain est divisé en tête, col, poitrine ou thorax, bas ventre, & extrêmités. Chacune de ces parties est encore subdivisée en parties contenantes, & en parties contenues. Les contenantes communes de tout le Corps sont la peau & la membrane adipeuse.

La tête.

§. 1. La tête renferme dans la cavité des os du crâne le premier des organes, ou le premier mobile de toute l'œconomie animale ; la face est le siége de plusieurs autres organes particuliers très-composés.

Les parties contenantes propres de la tête sont les muscles frontaux, le péricrâne & les os du crâne. Les parties contenues sont les membranes du cerveau, le cerveau, & les vaisseaux.

La dure & la pie mere.

Les membranes du cerveau sont la dure & la pie mere. La dure mere enveloppe tout le cerveau ; elle est fort tendue & fort adhérente à l'intérieur du crâne, principalement vers sa base & vers les sutures. C'est le périoste intérieur des os du crâne. Elle a communication avec le péricrâne par le moyen de petits filets & de petits vaisseaux qui traversent les sutures du crâne. Elle fournit une enveloppe à chaques nerfs. La pie mere est une membrane fort fine, qui enveloppe immédiatement le cerveau ; elle s'enfonce dans toutes ses enfractuosités, & elle sert à soutenir un grand nombre de vaisseaux

vaiſſeaux qui vont à ce viſcère, ou qui en reviennent.

Le Cerveau eſt toute la maſſe renfermée dans les os du crâne. On le diviſe en Cerveau, proprement dit, en Cervelet, & en moëlle allongée; à quoi il faut joindre encore la moëlle de l'épine contenue dans le canal formé par les vertébres. Le Cerveau & ſa diviſion.

Le Cerveau proprement dit, eſt composé de deux ſubſtances. La premiere, qui eſt extérieure, & qu'on appelle ſubſtance cendrée ou cervicale, eſt glanduleuſe, ſelon le ſentiment de Malplighi, & vaſculaire ſelon celui de Rhuiſch. La ſeconde, qui eſt intérieure & blanche, & qu'on appelle médullaire, n'eſt, ſelon quelques Anatomiſtes, que l'aſſemblage des vaiſſeaux excrétoires qui viennent de la ſubſtance glanduleuſe. Le Cerveau proprement dit.

Le Cervelet eſt auſſi composé d'une ſubſtance cendrée & d'une ſubſtance médullaire, mais différemment ſituées. Le Cervelet.

La moëlle allongée n'eſt que le prolongement de la ſubſtance médullaire du cerveau & du cervelet. Les fibres qui la compoſent ſe croiſent, de ſorte que celles du côté gauche paſſent au côté droit, & celles du côté droit au côté gauche; c'eſt de cette moëlle allongée que partent immédiatement les dix paires de nerfs qui ſortent du crâne. Comme les fibres de la ſubſtance médullaire ſe croiſent, les nerfs ſe croiſent auſſi. C'eſt-à-dire, que ceux qui viennent du côté droit paſſent au côté gauche, & que ceux qui viennent du côté gauche paſſent au côté droit. Delà vient que la paralyſie, lorſqu'elle eſt la ſuite de la compreſſion de quelque endroit du cerveau ſe trouve pour l'ordinaire au côté opposé à celui de l'endroit comprimé. La moelle allongée.

La moelle de l'épine. La moëlle de l'épine est une continuation de la moëlle allongée, & paroît être composée de deux substances, l'une blanche & l'autre cendrée. La premiere est à l'extérieur, & la seconde est dans l'intérieur. Trente paires de nerfs qui se distribuent dans toutes les parties du corps, tirent leur origine de la moëlle allongée.

Les Vaisseaux du Cerveau. Les vaisseaux du cerveau sont des artéres & des veines, dont les tuniques sont fort délicates. Les artéres sont les carotides internes & les vertébrales Les veines sont les jugulaires internes qui rapportent le sang de différens sinus qui se trouvent dans les duplicatures de la dure mere. Les artéres ne sont point accompagnées de veines, comme dans toutes les autres parties du Corps; les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent, parce que si elles entroient ensemble, elles pourroient, par une compression mutuelle, former quelque obstacle au cours du sang.

La Face. La Face est le siége des organes de la vûe, de l'ouie, de l'odorat, du goût, de la parole & de la mastication.

L'organe de la vûe. Il y a deux sortes de parties qui forment l'organe de la vûe. Les unes sont extérieures au globe de l'œil, & les autres forment ce globe. Les premieres sont les sourcils, les paupieres, les glandes de Meibomius, la glande lacrimale, les graisses qui entourent le globe, les points lacrimaux, le sac lacrimale, le canal nasal. Les autres sont les muscles de l'œil, la conjonctive, la cornée transparente, la sclerotique, la choroïde, l'uvée, (où il faut remarquer l'iris & la prunelle) la rétine, l'humeur aqueuse qui occupe la chambre antérieure, & la chambre postérieure

de l'œil, l'humeur vitrée, qui resemble à du ver fondu, & qui occupe la plus grande partie du globe de l'œil, & l'humeur christaline qui se trouve dans un enfoncement de la partie antérieure de l'humeur vitrée.

Les oreilles qui sont les organes de l'ouie, ont deux parties, l'une externe & l'autre interne. L'aîle, le conduit qui y est contigu, les glandes ceruminenses répandues sur la membrane qui tapisse le conduit, & la membrane du tambour qui se trouve à l'extrêmité de ce conduit, forment la premiere de ces deux parties. Le tambour & le labyrinthe forment la seconde. On trouve dans la caisse du tambour les conduits qui communiquent avec la trompe d'Eustache, & avec les cellules de l'apophises mastoïdes, la fenêtre ronde, la fenêtre ovale, les quatre osselets & le cordon de nerfs appellé la corde du tambour, qui est une branche de la cinquiéme paire. Le labyrinthe est composé du limaçon, du vestibule, & des canaux demi-circulaires. Les organes de l'ouie.

Toutes les cavités du nez, qui est l'organe de l'odorat, sont tapissées d'une membrane, parsemée de plusieurs grains glanduleux, & sur laquelle les nerfs de la premiere paire viennent se distribuer. L'organe de l'odorat.

La langue est l'organe du goût. Sa sensibilité réside dans les mamelons nerveux qui se trouvent sur toute la superficie, & sur tout à sa pointe. L'organe du goût.

La langue & les lévres sont les organes de la parole; les dents y contribuent aussi. Les organes de la parole.

Les dents, la langue, les lévres & la liqueur salivale filstrée par les glandes du même nom, sont les organes de la mastication. Les canaux excrétoires des glandes salivales vont Les organes de la mastification.

ſe rendre dans la bouche. Les principales glandes ſalivales ſont les parotides, les maxillaires & les ſublinguales. Les parotides ſont placées entre le conduit de l'oreille & l'angle de la machoire inférieure. Leurs conduits excrétoires découverts par Stenon en 1660. paſſent au milieu de la bouche ſur le muſcle maſſeter, & perce enſuite ce muſcle vers la troiſiéme dent mollaire. Les glandes maxillaires ſont ſituées ſous chaque angle de la machoire inférieure. Leurs conduits excrétoires découverts par Warthon, s'ouvrent à côté du frein de la langue. Les glandes ſublinguales ſont placées ſous la langue, elles ont pluſieurs petits conduits excrétoires découverts par Rivinus en 1679. & dont on trouve les orifices vers le frein de la langue. Je dis que ces glandes ſont les principales, car il y en a un grand nombre d'autres plus petites, répandues ſous la membrane qui tapiſſe l'intérieure de la bouche, & qui tirent leur nom des différens endroits où elles ſont ſituées. Outre toutes ces glandes, il y a encore dans le goſier deux autres glandes, une de chaque côté. Leur figure les a fait nommer amygdales. On remarque ſur leur ſurface pluſieurs petits trous, qui répondent chacun au conduit excrétoire.

Les Parotides.

Les Maxillaires.

Les Sublinguales.

§. 2. Le col eſt composé de pluſieurs parties. Les principales ſont les artéres carotides, les veines jugulaires, l'œſophage, la trachée artére & les vertébres.

Le Col.

1°. L'œſophage eſt le conduit par où les alimens deſcendent de la bouche dans l'eſtomac. La langue les pouſſe dans le pharinx, qui eſt la partie ſupérieure de ce conduit; la langue & l'œſophage ſont par conſé-

Les organes de la déglutition.

quent les organes de la déglutition.

2°. La trachée artére eſt ce conduit par où l'air paſſe dans les poulmons & en ſort. Sa partie ſupérieure qu'on appelle le larinx, & qui eſt compoſée de cartilages & de muſcles, eſt l'organe de la voix. A la partie antérieure & ſupérieure de la trachée artére, il y a une glande appellée tyroïde, dont on ne connoît point l'uſage. L'organe de la voix.

§. 3. La Poitrine ou Thorax renferme les principaux organes de la circulation & de la reſpiration La Poitrine.

Les parties de cette cavité ſont contenantes & contenues. Les contenantes ſont les mamelles, les côtes, les vertébres, le ſtenum, les cartilages, les muſcles, la plevre. Nous n'en ferons point ici une deſcription détaillée, nous nous contenterons de dire au ſujet des mamelles, que chacune eſt un corps glanduleux, entouré de beaucoup de graiſſe, & renfermé dans une eſpece de ſac membraneux, & couvert des tégumens communs. La fonction de ce corps glanduleux eſt de ſéparer dans certains tems le lait que les vaiſſeaux ſanguins y apportent. Il en ſort beaucoup de conduits excrétoires, qui en ſe dilatant forment une eſpece de confluent ou de réſervoir, d'où partent dix ou douze autres tuyaux qui vont percer le mamelon pour s'ouvrir au dehors. L'uſage de ces tuyaux laiteux eſt de tranſmettre au-dehors le lait qui a été en dépôt dans le réſervoir. Les parties contenues ſont le cœur, le péricardé, le médiaſtin, les poulmons, les gros vaiſſeaux, le thymus, le canal thorachique & le diaphragme, qui ſépare la poitrine d'avec le bas ventre.

Le cœur eſt le principale organe de la

circulation. C'est un muscle creux, renfermé dans un sac membraneux appellé péricarde; il est composé de fibres transversales & longitudinales, & posé à plat sur le diaphragme entre le médiastin; sa pointe est un peu tournée vers le côté gauche. Il a deux cavités unies ensemble, dont l'une s'appelle ventricule droit, & l'autre ventricule gauche. L'artére pulmonaire qui distribue le sang aux poulmons, sort du ventricule droit qui est le plus grand & le plus mince. L'artére Aorte qui porte le sang dans toutes les parties du Corps, sort du ventricule gauche, qui est le plus petit, & celui dont les parois sont les plus épais. Il y a au-dessus de chaque ventricule une autre petite cavité qu'on nomme oreillette. La veine cave qui rapporte le sang de tout le Corps, abouti à l'oreillette droite. La veine pulmonaire qui rapporte le sang des poulmons abouti à l'oreillette gauche. Les oreillettes sont comme les ventricules colées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules plusieurs valvules; celles qui sont placées à l'embouchure des artéres, laissent sortir du cœur le sang qni entre dans les artéres, & l'empêche de revenir par le même chemin. On les appelle Sémilunaires. Celles qui sont à l'embouchure des oreillettes, permettent au sang d'entrer dans les ventricules, & l'empêche de sortir par le même chemin. On les appelle Triglochines.

Les organes de la respiration & de la circulation.

Les Poulmons & le Diaphragme sont les principaux organes de la respiration.

Les Poulmons.

Les Poulmons sont composés de petites vessicules, où répondent toutes les ramifications de la trachée artére. Ces ramifications sont appellées Bronches. Il y a entre ces

vesſicules un tiſſu cellulaire qui remplit les intervales qu'elles laiſſent entre elles. L'artére & la veine pulmonaire ſe ramifient à l'infini ſur ces veſſicules, ce qui forme un raiſeau vaſculaire & merveilleux. On trouve dans l'intérieur des bronches des petites glandes nommées trachéales.

Le Diaphragme eſt une cloiſon charnue & tendineuſe qui ſépare la poitrine d'avec le bas ventre, & qui eſt poſé tranſverſalement & obliquement, de maniere que la partie antérieure eſt plus élevée que la poſtérieure. Le Diaphragme.

§. 4. Le bas ventre eſt diviſé en régions & en parties. On partage toute la ſuperficie du ventre en régions, afin que par la correſpondance que les parties intérieures ont avec les extérieures, on puiſſe juger quelle partie intérieure eſt léſée, lorſque l'on voit à l'extérieure quelque veſtige du coup porté par l'inſtrument qui a fait la bleſſure, ou lorſque le Malade déſigne à l'extérieur l'endroit où il ſent de la douleur. Le bas ventre & ſa diviſion.

On diſtingue deux régions; l'une antérieure & l'autre poſtérieure. La région antérieure, qui s'étend juſqu'au côté du ventre, ſe ſubdiviſe en trois autres. La premiere qui eſt la plus haute, s'appelle Epygaſtre. La ſeconde qui eſt la moyenne, s'appelle Ombilicale. Et la troiſiéme qui eſt l'inférieure, ſe nomme Hypogaſtre. Chacune de ces régions ſe ſubdiviſe encore en trois. Le milieu de la région Epigaſtrique ſe nomme Epigaſtre, & les côtés ſe nomment Hypocondre droit & gauche. Le milieu de la région moyenne ſe nomme Ombilicale, & les côtés s'appellent régions lombaires droite & gauche. Le milieu de la région Hypo- Les régions du bas ventre.

gastrique se nomme Hypogastre, & les côtés s'appellent les Isles droite & gauche. La région postérieure se subdivise en deux parties, les lombes forment la supérieure & les fesses l'inférieure.

Les organes du bas ventre.

On divise les parties du bas ventre en parties contenantes & parties contenues. Les contenantes propres sont les muscles de l'abdomen & le péritoine. Les contenues sont les organes destinés à la digestion, & à la formation du chyle, à la séparation de l'urine & à la génération.

Les contenues.

Les organes qui servent à la digestion & à la chilification.

Les organes destinés à la digestion & à la formation du chyle sont l'estomac, les intestins, le foye, la rate, le pancreas, le mésantere, les veines lactées, les glandes du mésantere, le réservoir de Pecquet, & le commencement du canal Thorachique; à quoi il faut encore ajouter les glandes qui tapissent la membrane intérieure de l'estomac, & celles qui se trouvent répandues dans le canal intestinale.

Les organes destinés à la filtration de l'urine.

Les organes qui servent à la filtration de l'urine & à son évacuation sont les reins, les ureteres, la vessie & l'uretre.

Les organes de la génération.

Les organes de la génération sont différens dans les deux sexes. Ceux de l'homme sont les vaisseaux spermatiques, les testicules, les vaisseaux defférens, les Vessicules seminales, les vaisseaux éjaculatoires qui traversent les glandes prostates supérieures, & qui s'ouvrent dans l'uretre, à côté du Veru-montanum, & la verge. Ainsi de ces organes, les uns se trouvent dans le ventre, & les autres hors du ventre. Ceux de la femme sont le vagin, la matrice, les ligamens ronds & larges, les trompes, le morceau déchiré, & les ovaires.

§. 5. Les extrêmités du Corps se divisent en supérieures & en inférieures.

Les supérieures sont les organe sordinaires du toucher, & ceux par lesquels l'homme exécute la plûpart de ses ouvrages. Les extrêmités supérieures.

Les inférieures sont les organes par le moyen desquels il se transporte d'un lieu à un autre. Les extrêmités inférieures.

Il faut remarquer dans les unes & dans les autres les articulations par charniere & par genou; les différens ligamens qui servent à les borner & à les contenir; les cartilages qui revêtent les têtes des os, ceux qui augmentent les cavités des articulations, & ceux qui sont mitoyens entre la cavité & la tête des os; les capsules qui enveloppent les articulations, & les glandes sinoviales qui se trouvent aux capsules. Ce qu'il faut remarquer aux articulations.

Il faut aussi remarquer les glandes conglobées qui sont au nombre de trois ou quatre sous chaque aisselle, & de huit ou dix à chaque aîne. Elles servent d'entrepôt à la lymphe qui revient des extrêmités supérieures & des inférieures. Elles sont placées sur les gros vaisseaux, & recouvertes de la peau & de la graisse. Les Glandes conglobées.

Il y a encore de ces especes de glandes aux environs des parotides & des maxillaires, & le long des veines jugulaires. Elles reçoivent la lymphe qui revient de la face & du col. Celles du Mesantere sont aussi des glandes conglobées.

Un détail plus particulier des parties du Corps humain est l'objet de l'Anatomie.

L'Anatomie est une dissection ou décomposition artificielle du Corps humain pour connoître la structure, la connexion, la situation, & l'usage de toutes les parties qui le composent. Ce que c'est que l'Anatomie.

Sa division. On divise l'Anatomie en deux parties ; sçavoir, en Ostéologie & en Sarcologie. L'Ostéologie traite des parties dures. La Sarcologie a pour objet les parties molles. On subdivise celle-ci en Miologie, Splanchnologie, Angéologie, Neurologie, & Adenologie.

SECTION II.

Des Fluides.

NOus entendons par Fluides, toutes les différentes liqueurs contenues dans les solides qui composent le Corps humain.

Le sang est la principale de toutes ces liqueurs ; il est l'origine de toutes les autres, excepté le Chyle, dont il est lui-même formé. Ainsi, l'ordre naturel nous engage à parler premierement du Chyle, ensuite du Sang, & enfin des liqueurs émanées du sang.

CHAPITRE I.

Du Chyle.

Le Chyle. LE Chyle est une liqueur laiteuse extraite des alimens par le moyen de la digestion.

La nature du Chyle. Les principes du Chyle semblent être sulphureux & aqueux ; car il arrive dans l'expression des alimens la même chose que dans les emulsions. Les parties sulphureuses des alimens sont extraites par les différentes liqueurs qui servent à la digestion, & mêlées parfaitement aux aqueuses, par l'action des

parties voiſines. Ces parties ſulphureuſes preſſées & broiées s'arrondiſſent & forment ces globules blancs qu'on apperçoit dans le Chyle par le moyen d'un Microſcope. Ainſi le Chyle n'eſt proprement que le ſuc des alimens exprimé de leurs parties fibreuſes, & changé en ces globules.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que le Chyle, quoique formé d'alimens de différentes couleurs, ſoit une liqueur blanche; car il eſt composé de parties ſulphureuſes & aqueuſes battues & triturées enſemble. Or, ſi l'on bat pendant un tems conſidérable un Fluide ſulphureux, par exemple, de l'huile & de l'eau mêlées enſemble, ce mélange devient blanc. Pourquoi le Chyle eſt blanc.

CHAPITRE II.

Du Sang.

LE Sang en général eſt cette liqueur rouge répandue dans toutes les parties du Corps. C'eſt l'aſſemblage de la partie rouge, & de toutes les autres liqueurs; car elles roulent toutes enſemble dans les vaiſſeaux ſanguins Il eſt le principale inſtrument de l'œconomie animal. Le Sang.

Lorſque le ſang circule dans les vaiſſeaux, ou qu'il en ſort, il paroît composé de parties homogenes. Mais ſi on le laiſſe repoſer dans un vaſe, on reconnoît bien-tôt qu'il eſt composé de différentes parties. Le Sang reçu dans une palette ſe refroidit, ſe coagule & ſe partage en deux parties, dont l'une eſt un coagulant rouge, qu'on appelle la partie La nature du ſang.

rouge du Sang ; & l'autre est fluide & blanche. Celle-ci est exprimée des petits pores du coagulum. On l'appelle la partie blanche ou lymphatique.

Le sang composé en général de deux parties.

Ces deux substances circulent ensemble dans les vaisseaux sanguins sans se séparer ; mais la partie lymphatique passe seule dans les vaisseaux lymphatiques, se répand dans tout le Corps qu'elle nourrit, porte dans les glandes la matiere des filtrations, & revient ensuite dans les veines sanguines.

Le coagulum.

Le coagulum rouge lavé dans de l'eau tiede se sépare en deux parties, dont l'une se mêle avec l'eau à laquelle il communique sa couleur rouge, & l'autre se forme en petits filamens blancs.

Le sang proprement dit.

La premiere est ce qu'on appelle proprement le Sang. Elle est rouge & globuleuse. Chacune de ses globules est composée de six autres globules unis ensemble.

D'où vient la couleur du sang.

On a été long-tems incertain sur la cause de la couleur rouge du sang. Les uns l'attribuoient au nitre aërien, d'autres au foye, &c. Mais il est probable que cette couleur vient de l'assemblage des six petits globules qui composent chacune de ses parties rouges. Ces petits globules sont ceux du Chyle. Lorsqu'ils composoient cette liqueur, ils étoient séparés les uns des autres, & leur couleur étoit blanche. Dès qu'ils s'unissent ils deviennent rouges ; si on les sépare, ils reprennent la premiere couleur. C'est donc leur union qui les rend rouges. On sçait que la différente disposition de la surface des Corps fait la diversité de leur couleur.

Ce qui fait l'union des globules.

Cette union de plusieurs petits globules blancs se fait dans les extrêmités des vaisseaux capillaires, par la contraction de ces

vaisseaux C'est ce qu'on appelle sanguification. Et comme il se trouve des vaisseaux capillaires dans toutes les parties du Corps, la sanguification se fait dans toutes les parties.

Où cette union se fait.

Il s'ensuit de tout ce qu'on vient de dire, que l'union des globules & la couleur rouge qui en résulte, fait la seule différence qui se trouve entre le sang & le chyle.

Différence du sang & du Chyle.

La seconde partie du coagulum ne se dissout pas dans l'eau comme la partie globuleuse, mais elle se forme en petits filamens transparens, qui étant desséchés ressemblent à de la corne. C'est elle qui en se condensant retient dans ses intestices les parties globuleuses du sang, lorsqu'il est sorti des vaisseaux, & forme le coagulum rouge. On l'appelle lymphe fibreuse.

Seconde partie du coagulum appellé lymphe fibreuse.

C'est elle aussi qui forme dans les saignées du pied ces lambeaux & ces filamens épais & spongieux, enduits de sucs gélatineux & mucilagineux.

Cette lymphe fibreuse & ces sucs gélatineux paroissent n'être qu'une lymphe moins subtile & moins triturée que celle dont on va parler.

La partie blanche ou lymphatique du sang paroît être homogene. Une légere chaleur la fait épaissir, de sorte qu'elle ressemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend la consistence. C'est elle qu'on appelle proprement lymphe. A mesure qu'elle s'épaissit, il en sort une humeur aqueuse dans laquelle elle nageoit. Cette humeur est un peu salée & semblable à l'urine. On l'appelle sérosité.

La partie blanche.

La sérosité.

Lorsqu'on examine le sang par le moyen d'un Microscope dans un grenouille vivante, on ne découvre rien que de conforme à ce qu'on vient de dire.

Examen du sang dans une grenouille vivante par le moyen d'un microscope.

On y obſerve une liqueur aqueuſe & blanche, dans laquelle nage un amas de globules blancs ; des filamens blancs, tranſparens & très-confus ; enfin, des parties rouges, globuleuſes, très-petites, & compoſées de ſix globules blancs.

On obſerve auſſi que les globules rouges changent de figure & de couleur, lorſqu'ils paſſent dans les vaiſſeaux capillaires ; qu'ils deviennent ovales & jaunâtres ; que ne pouvant entrer que l'un après l'autre à cauſe de la petiteſſe de ces vaiſſeaux, il ſe trouve dans ces vaiſſeaux beaucoup de lymphe ; & par conſéquent que le ſang eſt moins rouge dans les extrêmités capillaires que dans les vaiſſeaux plus gros.

La couleur du ſang eſt différente dans les vaiſſeaux.

La couleur rouge du ſang n'eſt pas la même dans tous les gros vaiſſeaux. Il eſt rouge, vif & brillant dans la veine pulmonaire, dans le ventricule gauche du cœur & dans toutes les artéres du Corps, où il a plus de mouvement & de lymphe.

Il eſt au contraire noirâtre & plus foncé dans l'artére pulmonaire, dans le ventricule droit du cœur, & dans toutes les veines, où il a moins de mouvement & moins de lymphe.

C'eſt par cette même raiſon que le ſang vénal tiré dans une palette, eſt plus noirâtre dans le fond qu'à ſa ſurface.

Le chyle ne ſe change en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il faut un certain tems pour que le chyle ſe change en ſang. C'eſt pourquoi lorſque l'on ſaigne une perſonne peu de tems après qu'elle a mangé, on voit des lignes blanches formées par le chyle ſortir avec le ſang.

Si l'on ouvre un Chien après l'avoir fait manger, on trouve auſſi dans les artéres pulmonaires une matiere blanchâtre mêlée

avec le sang ; d'où il faut conclure que le chyle n'est changé totalement en sang qu'après plusieurs circulations.

Il suit aussi de ce qu'on vient de dire que la sérosité sert de vehicule à la lymphe, & que la lymphe & la sérosité en servent au sang proprement dit.

Mouvement du sang.

Toutes les matieres dont le sang est composé, ont différens mouvemens qui entretiennent sa fluidité ; sçavoir, un mouvement de fermentation, un mouvement de fluidité & un mouvement circulaire, progressif ou de rusion. Mais de ces trois mouvemens il n'y a que le circulaire qui soit prouvé & démontré. Plusieurs Auteurs contestent les deux autres.

Mouvement de fluidité.

Le mouvement de fluidité est celui qu'il a de commun avec tous les autres fluides. Il dépend de l'action des vaisseaux, de l'élasticité de l'air, & du mouvement de fermentation.

Quelques-uns admettent dans tous les fluides un principe qui leur donne la fluidité.

Celui de fermentation.

Le mouvement de fermentation, que quelques Phisiciens nient, agite toutes les parties du sang, forme & produit toutes les humeurs dont il est chargé, & communique la chaleur à toutes les parties solides.

Le sang, disent les partisans de la fermentation, a des principes acides & alkalis, qui se heurtant continuellement les uns les autres doivent produire nécessairement le mouvement de fermentation.

Les bornes que je me suis proposé dans cet abrégé, ne me permettent pas d'entrer dans l'examen des raisons alleguées pour ou contre ces deux mouvemens.

Le mouvement circulaire.

Le mouvement circulaire, de trusion ou progressif est celui par lequel le sang est porté du cœur comme du centre dans toutes les parties par les artéres, & rapporté au cœur par les veines.

Les causes de ce mouvement sont l'action de l'air dans les poulmons, le mouvement du cœur, & le ressort des vaisseaux.

CHAPITRE III.

Des liqueurs émanées du sang.

Ce que c'est que sécrétion ou filtration.

Toutes les liqueurs émanées du sang y ont été formées & confondues dans sa masse avant que d'en être séparée. Cette séparation s'appelle sécrétion ou filtration.

Quels sont les organes destinés aux filtrations.

Les sécrétions se font, ou par l'extrêmité des vaisseaux capillaires artériels ; comme celles de la matiere de la transpiration & de la graisse, ou par le moyen de certains organes appellés glandes conglobées ; comme celle de la bile, de la salive, &c.

On partage en trois classes les humeurs séparées de la masse du sang.

Les recrémens.

La premiere comprend celles qui doivent se mêler de nouveau avec le sang pour differends usages. Telles sont la graisse, la sinovie, la liqueur du péricarde, &c. On les nomme recrémens.

Les excrémens.

La seconde renferme celles qui ne doivent plus avoir de commerce avec le sang. Telles sont l'urine, la matiere de la transpiration insensible, la sueur, &c. On les appelle excrémens.

La troisiéme est composée de celles dont

une partie doit rentrer dans la maſſe, tandis que l'autre ſera rejettée hors des voyes de la circulation. Telles ſont la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, &c. Comme ces humeurs participent des deux premieres, on les appelle recrémens-excrémens.

Les recrémens-excrémens.

Nous allons examiner en détail la nature & les uſages de toutes ces différentes liqueurs.

§. 1. La matiere de la tranſpiration inſenſible eſt une humeur ſubtile & déliée, qui s'exhale en forme de vapeur de toute la ſuperficie du Corps, & de toutes les cavités intérieures.

La matiere de la tranſpiration.

La tranſpiration inſenſible qui ſe fait dans les poulmons ſe nomme tranſpiration pulmonaire; celle qui ſe fait par les pores de la peau ſe nomme tranſpiration cutanée.

La tranſpiration ſe diviſe en pulmonaire & en cutanée.

Cette évacuation qu'on appelle inſenſible, parce que les yeux ne peuvent l'appercevoir ſenſiblement, eſt cependant la plus abondante de toutes les évacuations.

Pluſieurs expériences en prouvent l'exiſtence. Si on paſſe le doigt ſur la ſurface d'un miroir ou de quelqu'autre corps bien poli, on y laiſſe une trace d'humidité. Si on met la tête nue près d'une muraille blanche expoſée au Soleil, on voit l'ombre des vapeurs qui ſortent par les pores de la peau. Si on reſpire contre une glace, on la voit bientôt couvertes de petites gouttes d'eau. Les vapeurs qui ſortent des poulmons ſont condenſées en Hiver par le froid, & forment une eſpece de nuage en ſortant de la bouche.

Preuves de la tranſpiration cutanée.

Preuve de la pulmonaire.

D'autres expériences prouvent qu'elle eſt plus abondante que les autres évacuations ſenſibles. Sanctorius a obſervé que de huit livres d'alimens, il s'en diſſipe cinq par la

Son abondance. transſpiration inſenſible. Ce qui fait concevoir combien l'œconomie animale eſt dérangée, lorſque la tranſpiration eſt arrêtée, ou par un air trop froid qui rétrécit les pores, ou par l'épaiſſiſſement de ſa matiere.

Les organes qui la laiſſe paſſer. Il n'y a point de glandes qui ſervent à la filtration de cette humeur; on croît que c'eſt par des pores ou par les extrêmités des artéres capillaires qu'elle ſort. Ces ouvertures qui ſe trouvent ſur la ſurface de la peau ſont ſi petits, que Lenwenock a obſervé qu'un grain de ſable en pouvoit couvrir 250000.

La tranſpiration eſt plus ou moins abondante. Cette évacuation eſt plus abondante en Eté qu'en Hiver, devant un bon feu, qu'expoſé à un air froid, après quelques mouvemens, que dans l'inaction, & pendant la digeſtion qu'avant le repas.

Sa nature. Sa matiere eſt aqueuſe & ſaline, & paroît avoir aſſez d'analogie avec l'urine; auſſi remarque-t'on que quand on urine beaucoup, la tranſpiration eſt moins abondante.

Son uſage. Cette évacuation ſert à entretenir la ſoupleſſe des mamelons de la peau. Elle emporte du ſang des particules ſalines, & le purifie par ce moyen. C'eſt elle qui cauſe la plûpart des maladies de la peau, par exemple, les éréſipeles, les dartres, les galles, &c.

La Sueur. §. 2. La matiere de la ſueur ſe ſépare du ſang par les glandes miliaires. Elle eſt beaucoup plus groſſiere que celle de la tranſpiration, ce qui fait qu'on la voit l'Eté ſe répendre ſur la peau en petite goute. Les tuyaux par où elle ſort ſont auſſi plus groſſiers que les petits pores par où paſſe la tranſpiration inſenſible. Pendant la ſueur les tuyaux excrétoires des glandes miliaires compriment les

pores par où ſort la matiere de la tranſpiration; ce qui fait que l'abondance de la ſueur diminue celle de la tranſpiration. La ſueur a auſſi beaucoup de rapport à l'urine.

§. 3. L'humeur ſébacée eſt une matiere onctueuſe qui ſe filtre par les glandes ſébacées, & qui eſt dépoſée dans de petites follicules, où elle acquiert une certaine conſiſtance. Cette humeur produit la craſſe de tout le Corps, & lorſqu'elle eſt retenue dans la glande ou dans la follicule, elle eſt la cauſe ordinaire des tubercules qui naiſſent ſur la peau. L'humeur ſébacée.

L'uſage de cette humeur eſt de défendre la peau de l'action des ſels qui ſe trouvent dans la matiere de la ſueur & de la tranſpiration, & d'empêcher l'excoriation des parties qui ſont obligées de ſe frotter.

On apperçoit beaucoup de glandes ſébacées à la tête, derriere les oreilles, au viſage, & ſurtout aux aîles du nez, au rebord des paupieres ſupérieures & inférieures, au col, aux aiſelles, aux aines, au ſcrotum, autour du gland, aux nimphes, au cercle des mamelles, au raphé, & autour de l'anus. On en trouve peu aux feſſes, aux lombes, aux épaules, à l'anus, & aux jointures des bras, des jambes, des pieds, des mains & des doigts.

L'humeur ſébacée en ſe deſſéchant forme les petites écailles qui font la craſſe de la tête. Elle s'amaſſe quelquefois dans une follicule membraneuſe, & forme alors les petites tumeurs de la tête qu'on appelle Taupes.

Celle qui ſort du conduit auditif externe de l'oreille s'appelle cerumen ou cire. Elle eſt jaune & amere; elle décrépite & s'enflamme ſur le feu. Si elle s'amaſſe & s'endurcit dans le conduit, elle peut cauſer la ſurdité. Le cerumen ou la cire.

Cette humeur huileuſe rend la peau du viſage liſſe & polie. Si l'on ſe frotte le viſage avec un morceau d'étoffe de laine noire, on apperçoit ſur cette étoffe des traces blanches de cette huile. Lorſqu'elle eſt retenue dans ſon canal excrétoire, & qu'elle s'y deſſéche, elle forme les tanes.

Les glandes de Meibonius filtrent une matiere ſébacée, dont l'uſage eſt de s'oppoſer à la chute des larmes ſur les joues, de les déterminer vers le nez, & de les faire paſſer par les points lacrimaux. Lorſque cette humeur devient épaiſſe, elle forme ce qu'on appelle cire ou chaſſie des yeux.

Les eſprits animaux.

§. 4. L'opinion reçue eſt qu'il ſe ſépare du ſang porté dans la ſubſtance corticale du cerveau par les artéres, un fluide très-ſubtile, & extrêmement mobile, qu'on nomme eſprit animaux ou ſuc nerveux. Ces eſprits paſſent delà ſubſtance certicale dans la médulalire, & de la dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du Corps, & les rapportent de toutes les parties du Corps à la tête. C'eſt ce fluide ſubtile qui donne la tenſion néceſſaire à nos parties; c'eſt par lui que nous appercevons les objets, & que nous faiſons toutes nos actions.

Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos eſprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs vers le cerveau : ce que l'expérience confirme. Car ſi on lie quelque nerfs, les parties qui ſont au-deſſous de la ligature perdent leur action.

Il y a néanmoins des Philoſophes qui penſent qu'il n'y a point d'eſprits animaux, que nos nerfs ſont des cordes tendues à peu

près comme celles des inſtrumens, & que nos actions ſe font par les différentes vibrations que nous leur donnons. Mais l'expérience dont on vient de parler ſemble démentir ce ſentiment. Car ſi on lie une corde tendue, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration.

§. 5. Pluſieurs petits conduits excrétoires qui partent de la glande lacrimale, vont percer la tunique conjonctive, pour rependre ſur le globe de l'œil une ſéroſité qu'on appelle humeur lacrimale, & dont l'uſage eſt de faciliter le mouvement des paupieres, & d'entretenir la tranſparence de la cornée. Le ſuperflu de cette ſéroſité, qu'on appelle larme, eſt pompé par les points lacrimaux, d'où il paſſe dans le ſac lacrimal & dans le conduit naſal, pour tomber au-deſſus de la voute du palais, & couler enſuite par le nez ou par derriere la cloiſon dans le pharinx. L'humeur lacrimale. Son uſage. Les larmes.

§. 6. La morve eſt ſéparée du ſang par des glandes répandues ſur la membrane pituitaire qui tapiſſe & rêvet toute l'étendue interne du nez, ſes cavités, & ſes replis. La morve.

Cette humeur eſt mucilagineuſe, ſans goût & ſans odeur; elle ſe mêle facilement avec l'eau, & ſe change en plâtre. C'eſt elle qui coule en quantité quand on eſt enrhumé, ou qu'on uſe de quelque poudre acre & ſubtil, tel que le tabac. Sa nature.

Son uſage eſt de lubrifier la ſurface interne du nez, de la rendre ſouple, de l'entretenir humide, & de préſerver l'intérieur du nez des injures de l'air. L'enchifernement eſt occaſionné par la rétention de cette humeur dans les glandes. Son uſage.

§. 7. La bouche eſt continuellement arroſée d'une liqueur appellée ſalive, qui ſe La ſalive.

ſépare du ſang par les glandes ſalivaires.

Sa nature. La ſalive eſt une liqueur fort délayée, tranſparente, ſans goût, & ſans odeur ; ce n'eſt proprement qu'une huile fort attenuée, mêlée avec de l'eau par le moyen des ſels & du mouvement des artéres.

Son uſage. Elle eſt d'une fort grande utilité. En humectant le goſier, elle le préſerve des injures de l'air, & facilite la parole. En pénétrant les alimens elle rend leur déglutition aiſée, prépare leur digeſtion par ſes parties aqueuſes, ſalines & huileuſes qui commencent à diſſoudre leurs parties huileuſes & ſalines.

L'humeur des amygdales. §. 8. Les amygdales filtrent une humeur épaiſe, & dont l'uſage eſt de lubrifier les parties voiſines.

L'humeur qui humecte l'œſophage. §. 9. L'intérieur de l'œſophage eſt arroſé d'une humeur filtrée par les glandes répandues dans les tuniques de cette organe. Cette liqueur facilite la déglution.

Le ſuc gaſtrique. §. 10. On découvre dans la quatriéme tunique de l'eſtomac un très-grand nombre de petits trous qui répondent à des grains glanduleux, placés dans le tiſſu lâche & ſpongieux de la troiſiéme tunique. Ces glandes

Son uſage. filtrent la liqueur gaſtrique ou ſuc ſtomacal, dont l'uſage eſt de ſervir à la digeſtion & de cauſer l'apetit.

Ce ſuc eſt clair, ſubtil & acre dans les animaux qui ont ſouffert la faim pendant long-tems ; mais dans l'état naturel il a aſſez d'analogie avec la ſalive.

§. 11. La troiſiéme tunique des inteſtins ſoutient auſſi une quantité de différens grains glanduleux qui filtrent une liqueur qu'on

La lymphe inteſtinale. appelle lymphe inteſtinale, qui reſſemble auſſi à la ſalive, & qui augmente la fluidité du chyle.

§. 12. La bile eſt une liqueur jeaune, amere, composée de parties aqueuſes, ſalines & ſulphureuſes, fort attenuées & bien mêlées enſemble. Elle eſt par conſéquent ſavoneuſe, très-pénétrante & très-propre à achever la diſſolution des parties ſulphureuſes, gommeuſes, mucilagineuſes & ſalines des alimens. La bile. Sa nature.

Le foye la ſépare d'un ſang vénal, apporté par la veine porte qui le reçoit de la ratte, de l'eſtomac, des inteſtins & de l'épiploon, par un ſeul tronc de veine formé de la réunion des veines qui viennent de ces différentes parties. Car une partie de ce ſang vient de la ratte, où elle a reçu une préparation; une autre partie vient de l'eſtomac & des inteſtins, où elle s'eſt chargée, ſelon quelques-uns, de quelques parties chileuſes; & enfin une autre partie vient de l'épiploon, où elle s'eſt chargée de parties graiſſeuſes.

La bile ſéparée dans les glandes du foye, paſſe par les pores des vaiſſeaux biliaires, qui par leur réunion forment un canal appellé hépatique. D'autres petits canaux qui partent de ces pores du foye, & qui ſont appellés hepato-cyſtiques, la portent dans la veſſicule du fiel, d'où elle ſort par un canal qu'on nomme cyſtique. Ce canal ſe joint avec l'hepatique, & ne forme avec lui qu'un ſeul conduit, qu'on appelle Cholidoque. Ce canal commun dépoſe la bile dans le Duodenum.

La bile qui ſe trouve dans la veſſicule eſt très-épaiſſe, très-jaune & très-amere. La compreſſion des muſcles du bas ventre; la contraction de ſes fibres charnues, & ſurtout la preſſion de l'eſtomac lorſqu'il eſt rempli, contraint cette bile de couler dans le Duodenum. Celle qui vient par le canal hepati- Différences de la bile.

que eſt plus fluide, plus tranſparente, & plus douce que la premiere. L'action du Diaphragme, celle des muſcles du bas ventre & le mouvement progreſſif des liqueurs, la font couler par ce canal dans le duodenum.

Son uſage. L'uſage de la bile eſt de diviſer le chyle, de le rendre plus fluide & plus doux, & d'exiciter un certain mouvement dans les inteſtins.

Le ſuc pancréatique. §. 13. Le ſuc pancréatique eſt une liqueur qui ſe filtre dans le pancréas, & qui eſt porté dans le Duodenum par un canal excrétoire, dont Wirſungus a fait la découverte. Il eſt de

Sa nature & ſon uſage. la nature de la ſalive, & ſert à perfectionner le chyle.

L'urine. §. 14. L'urine eſt un excrément que les glandes de la ſubſtance corticale des reins ſéparent du ſang. Cette liqueur paſſe d'abord dans les canaux excrétoires qui compoſent la ſubſtance rayonnée des reins. Ces canaux la dépoſent dans les baſſinets, & les Ureteres la portent des baſſinets dans la veſſie, où après avoir ſéjourné quelque tems, elle prend ſon cours par l'uretre. Les parois de la veſſie ſont garnies d'une humeur mucilagineuſe, filtrée par les glandes qui ſe trouvent entre ſes tuniques. Cette humeur ſert à garantir la parois interne de la veſſie de l'impreſſion que les ſels urineux pourroient faire ſur elle.

Sa nature. L'urine paroît n'être autre choſe qu'une eau chargée d'un ſel très-volatil & très-ſubtil, d'une huile fort volatile, d'une terre inſipide, & d'une matiere mucilagineuſe. Dans l'état naturel ou de ſanté, ſa couleur eſt jeaunâtre & preſque ſemblable à celle du citron, ſon odeur eſt fade, ſon goût eſt ſalé, ſa chaleur eſt tempérée, & elle a la fluidité de l'eau commune. Mais dans les maladies,

ladies on apperçoit de l'altération dans sa quantité, son sediment, sa couleur, son odeur, sa consistance.

Il faut remarquer néanmoins que dans l'état de santé même, l'urine est plus ou moins colorée, plus ou moins salée & plus ou moins claire, selon qu'il y a plus ou moins de parties aqueuses, relativement aux autres matieres qu'elle contient. Cette variation dans la quantité proportionelle des parties aqueuses vient du tempérament du sujet, de la saison, de la quantité & de la nature des choses qu'on boit.

Quand l'urine est reposée & refroidie, on y apperçoit trois différentes concrétions; une à sa superficie, une vers son milieu, & une vers son fond. Celle qui se fait à sa superficie s'appelle nuée; celle du milieu s'appelle suspension; & celle du fond se nomme sediment. Concretions de l'urine.

Ces différentes concretions sont formées par les matieres de l'urine plus ou moins rarefiées; le sediment est composé d'une matiere terreuse, & des parties du sel les moins légeres.

§. 15. On trouve dans l'uretre l'embouchure de plusieurs tuyaux excrétoires qui partent des glandes prostates supérieures & inférieures, & qui déposent dans le canal une liqueur blanche & visqueuse que ces glandes filtrent. Cette liqueur défend les parois de ce canal de l'acrimonie de l'urine, & sert de vehicule à la semence. L'humeur des prostates. Son usage.

§. 16. La semence, qu'on appelle aussi liqueur seminale ou prolifique, est préparée & séparée du sang dans les testicules, qui sont composés d'une très-grande quantité de vaisseaux extrêmement fins, dont l'entrelassement for- La semence.

me ce qu'on appelle lacis vasculaire.

Où elle se dépose après avoir été filtrée.

Cette liqueur passe dans l'épididime, & delà dans le canal déferent, qui la porte dans les vessicules séminales, où elle reste en dépôt pendant un tems. Elle en sort ensuite par les conduits appellés éjaculateurs, dont les ouvertures se trouvent dans l'uretre près du veru-montanum, & se mêle avec l'humeur des prostates. L'usage de la semence est de féconder le œufs des femmes.

Ce n'est qu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire à 13 ou 14 ans que cette liqueur commence à se séparer du sang.

Le lait.

§. 17. Le lait est une liqueur blanche portée dans les mamelles avec le sang, dont elle est séparée par les glandes de ces parties. Ce n'est proprement qu'un chyle qui a été plus trituré, lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

La correspondance des mamelles avec la matrice.

Les mamelles & la matrice ont entre elles beaucoup de correspondance par le moyen des nerfs & des vaisseaux. Car les mamelles ne croissent qu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire, à 14 ans ou environ, lorsque les filles deviennent nubiles ; & elles se gonflent à l'approche des régles, lorsqu'une femme devient grosse, & après l'accouchement.

Ce qui détermine le lait à se porter aux mamelles.

Pendant la grossesse les vaisseaux de la matrice sont très-dilatés, & laissent passer une très-grande quantité de chyle ou de matiere laiteuse, qui est porté au fœtus pour sa nourriture par le cordon ombilical : mais lorsque l'enfant est sorti de la matrice, elle se rétrécit, & ses vaisseaux qui sont en grand nombre diminuent de diametre. Ainsi l'aorte ascendente, les artéres qui viennent des souclavieres & des axillaires d'où partent celles des mamelles, & les artéres épigastriques qui

communiquent avec les mammaires ſont plus pleines de ſang, & les mamelles par conſéquent plus gonflées après l'accouchement.

La matrice ne peut être rétrécie que le chyle ſuperflu à ſa nourriture ne reſte mêlé dans le ſang, & ne ſoit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mamelles, où nous venons de dire que le ſang ſe porte avec abondance après ce rétréciſſemenr. Et comme le chyle eſt quelquefois cinq ou ſix heures à changer de nature, les glandes des mamelles peuvent pendant tout ce tems le filtrer. Ainſi la filtration du lait ſe fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou ſix heures qui ſuivent le repas.

Tout ceci fait voir les cauſes des différens changemens qui arrivent aux mamelles.

Le lait pour être bon doit être très-blanc, d'une odeur douce & agréable, d'un goût un peu ſucré, & d'une conſiſtance médiocre; de ſorte que ſi on en fait rayer quelques goutes ſur la main, elles ne s'y attachent point & ne coulent point trop facilement; car le lait trop épais paſſeroit difficilement dans le ſang, & celui qui ſeroit trop aqueux ne nourriroit point aſſez. *Qualité du lait.*

L'uſage du lait eſt, comme l'on ſçait, de ſervir de nourriture à l'enfant, lorſqu'il eſt ſorti du ventre de ſa mere. *Son uſage.*

§. 18. Les glandes mucilagineuſes des capſules ligamenteuſes, & des guaines des tendons, filtrent une liqueur qu'on appelle ſinoviale qui eſt mucilagineuſe, & dont l'uſage eſt d'entretenir la ſoupleſſe des cartilages, & par conſéquent de faciliter le mouvement des tendons & des articulations. *La ſinovie.*

§. 19. Les bronches & la trachée artére ſont enduites intérieurement & lubrifiées par *L'humeur de la trachée artere & des bronches.*

une liqueur lymphatique que filtrent les glandes bronchiales & trachéales.

L'humeur du péricarde, de la plevre & du péritoine.

§. 20. Le péricarde, la plevre & le péritoine sont humectés par une liqueur assez claire, dont l'usage est d'entretenir leur fléxibilité, & d'empêcher que ces parties ne s'échauffent par le frottement. C'est de ces parties même que sort cette liqueur. En effet, si on prend une portion de ces membranes, qu'on l'étende sur le doigt, & qu'on la presse ensuite après l'avoir bien essuyée, on en voit sortir quelques goutes de cette liqueur.

Quelques-uns croyent qu'elle suinte par les pores de ces membranes; mais l'opinion commune est qu'elle est filtrée par des petites glandes.

La graisse.

§. 21. La graisse est une humeur onctueuse & sulphureuse, que les artéres sanguines déposent dans le tissu cellulaire de la peau & des autres parties, & que les veines rapportent dans la masse du sang.

Son usage.

Son usage est de nourrir l'animal en certains tems, & de tempérer lacrimonie des sels du sang. Elle contribue à la beauté, en remplissant les vuides que laissent les parties, & en rendant la peau fléxible, lice, douce & polie. Elle humecte & ramolit aussi les parties charnues & tendineuses.

Flux menstruel.

§. 22. Outre toutes les évacuations dont on vient de parler, il s'en fait encore une autre par les vaisseaux du fond de la matrice, & par ceux du vagin. Cette évacuation qui est périodique & particuliere aux femmes, s'appelle flux mentruel, regle, mois, &c.

Elle commence ordinairement à l'âge de 14 à 15 ans, & finit à l'âge de 45 ou 50

ans. Elle revient environs tous les mois, & dure 2, 3, 4, 5, jours plus ou moins. Elle cesse pour l'ordinaire dans le tems de la grossesse, & lorsque les femmes sont nourrisses.

La quantité de cette évacuation, sa durée, & son retour périodique varient selon la constitution de la personne, son âge, son embonpoint sa maniere de vivre, ses exercices & ses passions.

Sa cause est la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, principalement dans ceux de la matrice. Les Anciens s'imaginoient qu'elle venoit d'un ferment renfermé dans les vaisseaux de la matrice. Quelques-uns même l'ont attribué à l'influence de la Lune, &c. Sa cause.

Il est dangereux de saigner du bras les femmes pendant cette évacuation périodique.

SECTION III.

Des Fonctions.

Toutes les fonctions du Corps humain dépendent de la structure des parties, & du cours des esprits animaux portés du cerveau dans toutes les parties, & rapportés de toutes les parties au cerveau, selon le mouvement qui leur a été imprimé par l'ame, ou par les objets extérieurs. Ainsi, on peut considerer le cerveau comme le siége d'où l'ame apperçoit les objets, & en fait la comparaison, & comme le principe de toutes nos fonctions.

On a coutume de partager les fonctions en trois espèces, sçavoir, en vitales, en naturelles & en animales.

Les vitales sont celles d'où la vie de l'hom- Les fonctions vitales.

me dépend à chaque moment. Telle est la circulation du sang.

Les naturelles. Les fonctions naturelles sont celles qui sont nécessaires à la conservation de la vie. Telle est la digestion.

Les animales. Les fonctions animales sont les mouvemens, & ce qu'il y a de corporel dans les sensations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions sont quelquefois volontaires, & d'autres fois involontaires.

Nous allons examiner chacune de ces especes de fonctions en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des fonctions vitales.

LEs fonctions vitales sont la circulation du sang, l'action du cerveau & la respiration.

La circulation. §. 1. La circulation du sang est un mouvement, par lequel il est porté du cœur dans toute la circonférence du Corps, & rapporté de la circonférence au cœur. Ce mouvement dont le cœur est le centre & le principal moteur est le principe d'où dépend la vie de

Ce qu'elle produit. tout le Corps. Car lorsqu'il cesse entierement, la vie s'éteint; lorsqu'il cesse dans une partie, cette partie meurt; lorsqu'il diminue dans tout le corps ou dans une partie, les opérations de l'esprit & du corps s'affoiblissent dans tout le corps ou dans cette partie.

Pour comprendre le méchanisme de ce mouvement admirable, il faut se rappeller ce que nous avons dit de la structure du cœur, & sçavoir qu'à chaque instant de la vie il se

ontracte & se dilate alternativement.

Par quelle méchanique elle se fait.

Lorsqu'il est en contraction, les parois de es ventricules en se rapprochant pressent e sang & le poussent vers la base du cœur. e sang ainsi forcé de sortir heurte contre es valvules triglochines, écartent les sémi-naires, & prend son cours par deux en-oits différens. Une partie entre dans l'ar-ère pulmonaire dans ses différens rameaux, t enfin dans les artéres capillaires, d'où il asse dans les veines capillaires pulmonaires. ar l'extrêmité des artéres s'unit à celle des eines, ou peut-être les veines ne sont que a continuation de artéres, & ne forment vec elles qu'un même canal. L'autre partie u sang prend son cours par l'aorte, le con-inue dans toutes ses différentes divisions jus-u'à ses extrêmités capillaires, d'où il passe areillement dans les extrêmités des veines ui s'y unissent. Toutes les veines le rap-ortent au cœur. Celles du poulmons qui se éunissent en un tronc qu'on appelle veine pul-onaire, le rapporte dans l'oreillette gauche. Celles qui sont distribuées dans tout le corps, t qui se réunissent aussi en un seul tronc u'on nomme veine cave, le rapporte à l'o-eillette droite.

L'une & l'autre de ces oreilletes en se ontractant, poussent le sang dans les ven-ricules, dont la contraction cesse pour un oment par le relâchement des fibres char-ues. Elles se dilatent ensuite pour en re-evoir de nouveau, pendant que le cœur se ontracte pour chasser celui qu'il a reçu. Ainsi, uand les oreillettes sont en contraction, es ventricules se dilatent ; & quand les oreil-ettes se dilatent, les ventricules sont en ontraction.

Ce qui contribue à la circulation.

L'action de l'air, principalement dans les vessicules du poulmon, le ressort des artéres qui est ce qu'on appelle le pouls, celui des veines, quoique moins considérable que celui des artéres, & plusieurs autres causes, par exemple, l'action des muscles, & les valvules qui se trouvent dans les veines, contribuent à ce mouvement progressif du sang, dont la contraction du cœur est la premiere cause. La dilatation même du cœur y contribue, en facilitant l'entrée du sang dans les ventricules de ce muscle.

La cause de la contraction & du relâchement du cœur.

La contraction du cœur appellée sistole, est causée par les esprits animaux qui se portent dans ses fibres charnues. Son relâchement ou sa dilatation appellé diastole, semble venir de la compression des nerfs cardiaques par les oreillettes pleines de sang. Car les esprits qui se portent au cœur sont alors interceptés, & le cœur tombe dans une espece de paralisie momentanée, qui cesse lorsque les oreillettes en contraction ont fait entrer dans les ventricules le sang dont elles étoient remplies : car les oreillettes s'étant vuidées ne compriment plus les nerfs cardiaques, & les esprits animaux reprennent alors leur cours.

Les preuves du mouvement circulaire.

L'expérience prouve le mouvement circulaire du sang, que les Anciens ne connoissoient point. L'inspection du cœur d'un chien vivant, les observations faites sur le mésantere des grénouilles, &c. par le moyen du microscope, les ligatures & les ouvertures des vaisseaux empêchent d'en douter.

Harvée, selon l'opinion la plus commune, est l'Auteur de cette importante découverte.

L'action du cerveau & le mouvement

§. 2. L'action du cerveau est de séparer du sang un fluide très-subtil, appellé esprit animal,

animal, que les nerfs diſtribuent dans tout le Corps, & dont le mouvement eſt ſi rapide, que ce fluide paſſe du cerveau juſqu'aux extrêmités du Corps auſſi promptement que la volonté le commande, & retourne avec la même promptitude au cerveau, lorſque quelque-une des parties du Corps a reçue quelque impreſſion de la part des Corps extérieurs. Le cerveau eſt donc le réſervoir de cette liqueur, par laquelle l'ame apperçoit les objets, & exécute toutes les actions corporelles. des eſprits animaux.

Ainſi, c'eſt l'ame & non pas la partie qui ſent & qui apperçoit par le moyen des eſprits animaux. C'eſt auſſi l'ame qui envoye dans l'organe la quantité d'eſprits néceſſaire à ſon mouvement.

Tous les nerfs partent du cerveau, du cervelet & de la moëlle de l'épine, comme nous l'avons dit. Ceux qui viennent du cerveau & de la moëlle de l'épine ſervent aux mouvemens volontaires. Ceux qui viennent du cervelet ſont deſtinés uniquement aux actions vitales & naturelles. Ce qu'on prouve par une expérience. Si on comprime le cerveau d'un animal vivant, ou qu'on le coupe juſqu'à la ſubſtance médullaire; les muſcles qui ſervent d'organes aux actions volontaires ne font plus leurs fonctions, mais la reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent. Si on fait la même expérience au cervelet, la reſpiration & le mouvement du cœur ceſſent, & l'animal meurt. Delà vient que les plaies du cervelet ſont toujours mortelles, & qu'on guérit quelquefois celle du cerveau.

§. 3. La reſpiration eſt une action par le moyen de laquelle l'air entre & ſort de la poitrine. La reſpiration eſt compoſée de La reſpiration.

deux mouvemens; l'un eſt appellé inſpiration, & l'autre expiration. L'inſpiration eſt celui par lequel l'air entre dans la poitrine. L'expiration eſt au contraire celui par lequel l'air en ſort.

Les côtes ſont articulées avec le ſternum & les vertebres, de telle maniere qu'elles s'élevent lorſque les muſcles intercoſteaux ſe mettent en contraction, & que le diaphragme s'applanit vers le bas ventre. Cette élévation des côtes, en augmentant la ſurface extérieure de la poitrine, comprime l'air dont elle eſt environnée, & l'oblige à paſſer dans la poitrine. Car il trouve moins de réſiſtance de ce côté-la, parce que la capacité de la poitrine s'eſt augmentée en même tems que ſa ſurface extérieure. La trachée artére eſt le canal par lequel l'air paſſe dans la poitrine. L'air après avoir paſſé par ce canal, s'inſinue dans toutes les ramifications des bronches juſqu'aux veſſicules.

Auſſi-tôt que l'air eſt entré, les muſcles intercoſtaux ſe relâchent, le diaphragme remonte du côté de la poitrine, les côtes & le ſternum reprennent leur ſituation naturelle, la capacité de la poitrine & la ſurface extérieure diminue; ce qui contraint l'air de ſortir des veſſicules & des bronches des poulmons par le même chemin qu'il a pris pour y entrer.

Les Phiſiciens ne ſont pas d'accord ſur les effets de la reſpiration. Quelques-uns veulent que l'air s'inſinue dans les vaiſſeaux des poulmons pour donner au ſang plus de fluidité & de mouvement. D'autres croient qu'il porte dans cette liqueur des corpuſcules nitreux très-ſubtiles qui lui donnent la couleur rouge. Enfin, il y en a qui penſent que

l'air sert à condenser le sang qui a été échauffé par la circulation.

Il est certain que le sang porté par l'artére pulmonaire dans toutes les petites ramifications qui entourent les vessicules des poulmons, y est trituré, brisé & broyé lorsque l'air entre dans les vessicules, & qu'il s'y dépouille d'une sérosité qui sort par la transpiration pulmonaire qu'on appelle haleine.

La respiration est d'une si grande nécessité, qu'on meurt si elle est interrompue pendant quelque tems.

On peut ajouter ici que la voix & la parole dépendent encore de la respiration. Car la voix & la parole ne sont autre chose que les différentes modifications que le larinx & la bouche donnent à l'air lorsqu'il sort des poulmons.

CHAPITRE II.

Des fonctions naturelles.

Les fonctions naturelles sont la digestion, la nutrition, l'accroissement, l'éjection des excrémens & la filtration, ausquelles on peut joindre la génération, qui conserve en quelque maniere l'homme, parce qu'elle perpétue son espéce.

§. 1. La digestion est le changement des alimens en chyle. La digestion.

La digestion dépend des préparations qu'ils reçoivent dans la bouche, dans l'estomac & dans les intestins. Cette préparation consiste dans leur division, leur atténuation & leur D'où elle dépend.

altération causées par le mouvement des parties, & le mélange de différentes liqueurs.

Les alimens portés dans la bouche y sont coupés, brisés & broyés entre les dents par l'action de la machoire inférieure qui presse la supérieure, pénétrés par la salive, & réduits en une espéce de pâte. C'est ce qu'on appelle mastication. La langue les pousse dans le pharinx, & empêche qu'il en entre dans la trachée artére, parce qu'elle abaise la glotte sur l'épiglotte en se voutant. La contraction des muscles du Pharinx & celles des fibres charnues de l'œsophage fait descendre les alimens dans l'estomac, ce qui est facilité par la pesanteur des alimens, & par une liqueur qui lubrifie l'intérieur de l'œsophage. Le passage des alimens par le pharinx & par l'œsophage pour tomber dans l'estomac est appellé déglutition. Les alimens restent quelque tems dans l'estomac pour y recevoir une séconde préparation qu'on appelle proprement digestion, & qui s'exécute par deux moyens, par le mélange intime des liqueurs capables de dissoudre les parties salines, mucilagineuses, gommeuses & graisseuses dont les alimens sont composés; & par un mouvement suffisant pour mêler exactement ces différentes matieres ensemble, & pour diviser les parties de nos alimens qui ne l'ont point été par la mastification; & en exprimer le suc. Ainsi, les alimens après avoir été divisés grossierement & humectés imparfaitement dans la bouche par la salive, sont broyés & triturés exactement dans l'estomac par le ressort de l'air qu'ils contiennent, par le mouvement du diaphragme, & par la chaleur naturelle des parties, & y sont pénétrés par le suc stomacal & par la salive.

La mastication.

La déglution.

La digestion proprement dite.

Ce que les alimens souffrent dans l'estomac.

Cette diviſion & ce mélange des alimens avec les liqueurs propres à les diſſoudre, en font une eſpece de bouillie d'une couleur griſatre & d'une odeur aigre, & les mettent en état de paſſer par le pylore dans le premier des inteſtins appellé Duodenum, où ils ſe mêlent avec la bile & avec le ſuc pancréatique. La bile acheve de diſſoudre les matieres graſſes dont ils ſont remplis, & le ſuc pancréatique les delaye & les détrempe davantage. Enfin, ces deux liqueurs leur donnent plus de douceur, plus de fluidité & plus de blancheur. Ils paſſent enſuite dans les autres inteſtins greles, où ils ſe mêlent avec le ſuc inteſtinal, & ſont encore diviſés & battus par le mouvement périſtaltique de ces inteſtins, & par l'action alternative des muſcles du bas ventre & du diaphragme. La fluidité qu'ils acquierent dans les inteſtins par le mélange du ſuc inteſtinal, le retardement que les valvules conniventes leur font ſouffrir, & l'action des muſcles & des inteſtins mêmes en expriment la partie la plus douce, la plus fluide & la plus blanche qu'on appelle chyle, & la contraint de paſſer dans les veines lactées appellées premieres, dont les embouchures ſe trouvent en très-grande quantité dans la membrane veloutée des inteſtins greles. Ces veines portent le chyle dans les glandes du meſantere, où il reçoit une préparation, d'où il eſt porté dans le réſervoir de Pequet par d'autres veines lactées plus groſſes, appellées ſecondaires. Delà il paſſe dans le canal thorachique, qui le conduit dans la veine ſouclaviere gauche, où il ſe mêle pour la premiere fois avec le ſang. Sa fluidité augmentée par le mélange d'une lymphe fournie par les

Le mélange des alimens avec le ſuc pancréatique & la bile.

L'action des inteſtins.

La route que tient le chyle pour aller au cœur.

vaisseaux lymphatiques des environs, & aidée par l'action des artéres & des parties voisines le fait monter facilement contre son propre poids dans ce tuyau qui a peu d'élasticité.

La nutrition. §. 2. La nutrition est une réparation de la perte continuelle que souffrent les différentes substances de notre Corps.

Le mouvement des parties de notre Corps tant fluides que solides, le frottement de ces parties entre elles & contre les parties extérieures, & en particulier l'action de l'air détruiroient totalement le Corps, si les pertes qu'il fait n'étoient réparées par des parties de même nature que celles qui s'en détachent. C'est la lymphe qui lui fournit ces sortes de parties. La chaleur naturelle fait exalher la portion la plus fluide de cette liqueur ; l'action du cœur, des artéres & des parties portent la portion la plus solide dans les petits vuides formés par la séparation des parties qui se sont détachées. C'est ainsi que le mouvement qui devroit naturellement nous détruire, est la cause de notre conservation.

L'accroissement. §. 3. Dans les jeunes gens, les sucs nourrissiers non seulement dédommagent les parties des pertes qu'elles font, mais encore les augmentent. C'est ce qu'on appelle accroissement, qu'il ne faut pas confondre avec l'embonpoint ; car l'embonpoint ne consiste que dans l'abondance des liqueurs.

L'embonpoint.

L'éjection des excrémens. §. 4. L'éjection des excrémens est proprement la sortie des matieres fécales, des urines & des crachats.

Celle des matieres fécales. Les matieres fécales ne sont que les parties fibreuses des alimens mêlés de la bile, de la salive & des liqueurs des différentes parties par où les alimens ont passés. C'est, pour ainsi dire, le marc des alimens, qui ne pou-

vant ſervir à la nourriture paſſe dans les gros inteſtins. Ce marc eſt chaſſé dehors par l'action des muſcles du bas ventre, par l'abaiſſement du diaphragme, & par le mouvement périſtaltique des inteſtins, malgré l'oppoſition du ſphincter de l'anus.

L'urine eſt un excrément dont le ſang ſe décharge par les reins comme on la dit. Cet excrément paſſe des reins dans les uretéres, & des uretéres dans la veſſie, où après avoir ſéjourné quelque tems, il irrite par ſes ſels les parois de cette partie : ce qui joint à la diſtantion de ces mêmes parois, & à la peſanteur de cette liqueur, provoque l'envie d'uriner. L'action des muſcles du bas ventre & l'abaiſſement du diaphragme en preſſant la veſſie font ſurmonter à l'urine l'obſtacle que le ſphincter de la veſſie oppoſe à ſa ſortie, & la contraignent de paſſer par le canal de l'uretre. Celle de l'urine.

Les crachats ſont un mélange de ſalive, du mucus du nez, & d'une humeur filtrée par les glandes bronchiales, par celles de la trachée artére & par celles de l'œſophage. Leur abondance oblige à en rejetter le ſuperflu. Celle des crachats.

§. 5. Filtration ou ſécrétion eſt la ſéparation de quelque liqueur mêlée avec le ſang. La filtration.

Pour abréger nous n'entrerons point dans la diſcution des différentes opinions des Phiſiciens ſur la maniere dont elle ſe fait. Nous expoſerons ſeulement le ſentiment de ceux qui en attribuent la cauſe à l'analogie des liqueurs. Car il eſt le plus commun, & paroît le plus probable. Pour le comprendre il faut ſçavoir, 1°. Que toutes les liqueurs circulent avec le ſang avant qu'elles

parviennent aux glandes ; 2°. Que les glandes conglomerées, organes qui séparent presque toutes les liqueurs, sont composées de vaisseaux sanguins & lymphatiques, de nerfs & d'une infinité de petits vaisseaux secrétoires & excrétoires ; 3°. Que les vaisseaux secrétoires partent des vaisseaux lymphatiques ; 4°. Que ces vaisseaux sont garnis intérieurement d'un velouté ou espéce de duvet, appellé par les Latins *Tomentum* ; 5°. Enfin, que ce duvet est empreint & imbu dès la premiere conformation d'une humeur de même nature que celle qui doit être séparée par la glande. Ceci supposé, une expérience bien facile suffit pour faire entendre le sentiment que nous proposons. Si on imbibe d'huile un morceau ou une languette de drap, & qu'on en mette ensuite un bout dans un vase plein d'eau & d'huile, de maniere que l'autre bout pende hors du vase, pour en faire couler au-dehors la liqueur qui y est contenue : il séparera exactement l'huile d'avec l'eau ; car toute l'huile coulera par la languette, tandis que l'eau restera seule dans le vase. La raison en est que les liqueurs de même nature s'unissent aisément, & que celles de différente nature se mêlent difficilement. Le duvet des glandes fait dans la glande ce que le morceau de draps fait dans le vase ; il sépare de la lymphe la liqueur qui est de même nature que celle dont il est imbibé ; & comme ce duvet remplit le vaisseau secrétoire qui part du vaisseaux lymphatique, il n'est pas étonnant qu'il ne passe par ce vaisseaux secrétoire que la liqueur que le duvet sépare.

La génération.

§. 6. La générarion est un mistere aussi impénétrable qu'admirable.

Les Anciens ont cru qu'il y avoit trois especes de générations, ce qui leur a fait diviser les animaux en trois classes, sçavoir en putripares, c'est-à-dire, formés de la pourriture; en vivipares, c'est-à-dire, formés seulement de la semence; & en ovipares, c'est-à-dire, formés d'un œuf.

Trois especes de génération selon les Anciens.

Les Modernes conviennent tous que la pourriture ne peut pas former d'animaux, mais qu'elle peut seulement faire éclore les œufs de certains insectes. Ils reconnoissent tous qu'il n'y a point d'animal qui ne vienne d'un œuf; mais qu'il y en a certains qu'on peut appeller vivipares, parce qu'ils sont vivans en sortant du ventre de la femelle; & d'autres qu'on peut appeller ovipares, parce qu'ils sont encore renfermés dans l'œuf lorsque la femelle les produit. Ils ne disputent entre eux que sur ces deux questions. La premiere, si l'animal est contenu dans la semence, ou s'il est contenu en abrégé dans l'œuf avant l'approche du mâle & de la femelle; la seconde, quelle route tient la semence pour parvenir à l'œuf. Quand à la premiere question, les uns pensent que chaque œuf contient originairement l'animal qui en doit sortir, & que la semence ne sert qu'à le vivifier. Les autres ne regardent les œufs que comme de petits nids destinés à recevoir l'animal, qui doit y être porté par la semence.

Sentiment des modernes.

Par rapport à la seconde question, les uns soutiennent que la semence reçue par la femelle se mêle avec le sang, & ne parvient à l'œuf que par la circulation. Les autres assurent qu'elle passe de la matrice dans une des deux trompes, ou dans toutes les deux, & delà aux ovaires. Tous conviennent que dès

que la ſemence eſt parvenue aux ovaires, les trompes ſe contractent, leurs pavillons s'appliquent aux ovaires, & l'embraſſe pour recevoir l'œuf vivifié par la ſemence dans lequel l'animal eſt entré; que l'œuf ſe gonfle, ſe détache de l'ovaire & deſcend par une des trompes dans la matrice, & qu'enfin il reçoit par le moyen du placenta & du cordon ombilical, les liqueurs néceſſaires pour la nourriture du fœtus pendant le tems qu'il doit reſter dans le ventre de la mere.

CHAPITRE III.

Des fonctions animales.

Les mouvemens du Corps.

§. 1. TOus les mouvemens du Corps s'exécutent par l'action des muſcles, & cette action conſiſte principalement dans le racourciſſement de leurs fibres charnues, qu'on appelle contraction. Ce racourciſſement, en tirant les tendons ou les aponeuroſes auſquels les os mobiles ſont attachés, cauſe le mouvement des parties ſolides; en retréciſſant les cavités qui forment certains muſcles qu'on appelle creux, tel que le cœur, les inteſtins, les vaiſſeaux, &c. il cauſe le mouvement des liqueurs qui y ſont renfermés.

Quels ſont les agens du racourciſſement.

Les principaux agens de ce racourciſſement ſont les artéres & les nerfs qui ſe diſtribuent dans les fibres charnues. C'eſt pourquoi ſi on lie les nerfs, l'action ceſſe, & ſi on fait la ligature aux artéres; non ſeulement il n'y a plus d'action, mais la partie tombe en gangréne.

La cause de l'action musculaire.

Pour expliquer la cauſe de l'action des muſcles, on eu a recours à une infinité d'hypotheſes beaucoup plus ingénieuſes que ſatisfaiſantes, & dans le détail deſquelles les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas d'entrer.

Combien il y a de mouvemens.

Les volontaires.

On diſtingue trois ſortes de mouvemens, les volontaires, les involontaires & les mixtes. Les volontaires ſont ceux qui dépendent de nous & de la diſpoſition de la machine tout enſemble. Leur commencement & leur fin, leur accélération & leur retardement ſont les effets de la volonté. Tels ſont les mouvemens de l'épine, de la tête, des différentes parties du viſage & des extrêmités du Corps.

Les involontaires.

Les involontaires ſont ceux qui ſe font ſans notre conſentement. Ils ſont par conſéquent purement méchaniques, c'eſt-à-dire, dépendans de la ſeule diſpoſition de la machine, & communs à toutes les parties deſtinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels ſont les mouvemens du cœur, des artéres, des inteſtins, de l'eſtomac, &c.

Les mixtes.

Les mixtes, ſont ceux qui ſont en partie volontaires & en parties involontaires. Telle eſt la reſpiration que nous pouvons bien accélerer & retarder, mais non pas faire ceſſer entierement que nous ne perdions la vie.

Les ſenſations.

§. 2. Les ſenſations ſont des manieres de connoître & d'appercevoir les objets extérieurs. Elles ſont les effets du ſimple changement de la ſurface des nerfs qui entrent dans la compoſition des organes.

Combien il y en a.

Les internes.

On diſtingue les ſenſations en internes & en externes. Les internes ſont l'imagination, la mémoire, le jugement & les paſſions de l'A-

me, aufquels quelques-uns ajoutent la faim & la foif.

Les externes. Les externes font la vûe, l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher.

Quoique chacune de ces fenfations externes vienne d'un mouvement caufé dans les nerfs par les objets extérieurs : les impreffions qu'elles font dans l'ame font cependant fort différentes, à caufe de la différente ftructure des organes qui diverfifie le mouvement des nerfs.

La vûe. Les rayons de lumiere qui partent de chaque point des objets extérieurs, paffent au travers des parties tranfparentes de l'œil, fouffrent diverfes refractions dans l'humeur aqueufe, dans le criftalin & dans l'humeur vitrée, fe raffemblent fur la retine, qui eft l'organe immédiat de la vûe, & y forment l'image de l'objet qui eft tranfmife à l'ame par le moyen du nerf optique, dont la retine n'eft que l'épanouiffement.

L'ouie. Les différentes agitations de l'air caufées par les Corps fonores paffent par l'oreille externe jufqu'au tambour & a l'air renfermé dans le labirinthe. Cet air le communique à la portion molle du nerf auditif répandue fur la membrane qui tapiffe le veftibule, les canaux demi circulaires & le limaçon.

L'odorat. Les corpufcules qui émanent des corps odoriférans fe répandent dans l'air, entrent dans le nez avec lui, & viennent frapper les nerfs olfactifs qui font répandus dans la membrane pituitaire qui tapiffe l'intérieur du nez.

Le goût. Les corps favoureux atténués & délayés par la falive, échauffés & appliqués par la bouche à la langue, pénétrent au travers de

épiderme jusqu'aux corps papillaires, qui sont les extrêmités des nerfs de la neuviéme paire.

La peau, surtout celle des mains & des doigts, est garnie sur sa superficie de quantité de mamellons ou de papilles nerveuses recouvertes de l'épiderme, afin que les corps qui impriment un certain mouvement à ces mamellons, ne causent point un sentiment douloureux, comme cela arrive, quand par quelque accident l'épiderme a été enlevé. Les corps produisent sur ses papilles certains mouvemens dans lesquels consistent les sensations du chaud, du froid, de l'humide, du sec, du mol, du dur, du poli, de l'inégal, du mouvement, du repos, du chatouillement & de la douleur. Le toucher.

Il faut remarquer que les corps font une impression moins grande sur les organes pendant le sommeil que dans la veille. Car la veille est un état dans lequel les organes des sens, comme ceux qui sont destinés aux mouvemens volontaires sont tellement disposés, qu'ils peuvent facilement être affectés par les objets extérieurs, & exercer les mouvemens ausquels ils sont destinés. Le sommeil au contraire est un état dans lequel les organes des sens & ceux des mouvemens volontaires ne peuvent exercer leur action, ni facilement, ni promptement. Le premier de ces deux états dépend de la bonne disposition des solides & de l'abondance des esprits animaux, qui tendent tous les ressorts de notre Corps. L'autre a pour cause la disette de ces mêmes esprits, qui laissent toutes les parties dans le relâchement. La veille. Le sommeil.

La vie consiste dans l'exercice des fonc- La vie.

tions du Corps. Cependant certaines d'entre elles peuvnt être dérangées, & même abolies totalement ſans cauſer la mort.

La ſanté.

La ſanté conſiſte dans l'exercice facile & libre de ces mêmes fonctions.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE.

PATHOLOGIE.

PAthologie eſt un mot formé de deux termes Grecs, qui ſignifient diſcours ſur les choſes contre-nature.

Les Anciens diviſoient les choſes contre-nature en trois eſpeces, qui ſont les maladies, leurs cauſes & leurs ſymptômes.

La Pathologie a pour objet les maladies, leurs différences, leurs cauſes, leurs ſignes, leurs ſymptômes & leurs tems.

Nous partagerons en deux ſections tout ce que nous ayons à dire ſur ce ſujet. Dans la premiere, nous traiterons des maladies en général, c'eſt-à-dire, nous expoſerons ce qu'elles ont de commun entre elles. Dans la ſeconde, nous parlerons des maladies en particulier.

SECTION PREMIERE.

Des Maladies en général.

LA Maladie eſt un état dans lequel une ou pluſieurs fonctions du Corps humain ſont léſées. Maladie en général, ce que c'eſt.

Nous conſiderons par rapport aux Maladies en général,

1°. Leur division en plusieurs especes, & les différens noms qu'on leur donne.

2°. Leurs causes.

3°. Leurs signes, leurs symptômes & leurs accidens.

4°. Leurs tems.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des Maladies en plusieurs especes, & des différens noms qu'on leur donne.

Division des maladies par rapport aux deux substances.

LEs Anciens, en considerant les deux différentes substances qui composent le Corps humain, je veux dire les solides & les fluides, ont divisé les Maladies en deux especes. Ils ont appellé *Organiques* celles qui attaquent les solides. Ils ont nommé *Plethore* & *Cacochimie* celles qui attaquent les fluides.

Les organiques.

1°. Les Maladies *Organiques* sont de deux especes, sçavoir celles qui consistent dans la mauvaise conformation, & celles qui consistent dans la solution de continuité.

Celles qui consistent dans la mauvaise conformation se subdivisent en quatre classes.

La premiere renferme celles qui viennent de la grandeur disproportionnée d'une partie, telles sont les tumeurs contre nature; ou de sa petitesse, telles sont les maladies où les parties sont atrophiées.

La seconde renferme celles qui viennent de la mauvaise figure d'une partie. Cette mauvaise figure peut être de naissance, comme le bec de lievre qu'un enfant apporte en naissant; ou être causée par accident, comme sont

ſont les fractures avec le déplacement des pieces fracturées.

La troiſiéme renferme celles qui conſiſtent dans le nombre extraordinaire de certaines parties, comme dans celui de ſix ou de quatre doigts.

Enfin, la quatriéme renferme celles qui conſiſtent dans la ſituation des parties, telles ſont les luxations, les hernies, &c.

La ſolution de continuité eſt une diviſion des parties de notre Corps, qui, ſelon l'ordre naturel, doivent être unies. Solution de continuité, ce que c'eſt.

2°. Les Maladies qui attaquent les fluides ſont de deux eſpeces, la Plethore & la Cacochimie. Maladies des fluides.

La Plethore eſt une abondance d'humeur. Elle peut être répandue par tout le Corps, ou bornée à quelque partie. La Plethore.

La Cacochimie eſt l'altération de toutes ou de quelques-unes des humeurs. La Cacochimie.

Les Anciens ont auſſi conſideré les Maladies par raport à leurs degrés, & les ont diviſé en trois eſpeces ; ſçavoir en diminution d'action, telle eſt la foibleſſe de vûe ; en abolition d'action, telle eſt la paraliſie ; & en dépravation d'action, telle eſt la convulſion. Maladies conſiderées par raport à leurs degrés.

Ils ont auſſi diviſé les maladies par rapport à leurs cauſes en ſporadiques & en pandémiques. Par raport à leurs cauſes.

Les ſporadiques ſont celles qui viennent de diverſes cauſes & en même tems à différentes perſonnes comme l'éréſipele à l'une, & le Phlegmon à l'autre. Les ſporadiques.

Les pandémiques ſont celles qui ſont répandues dans un pays. On les ſubdiviſe en Endémiques & en Epidémiques. Les pandémiques.

Les Endémiques ſont celles qui regnent Les endémiques.

toujours dans une même contrée, ſoit à cauſe de l'air qu'on y reſpire, ſoit à cauſe des eaux qu'on y boit. Tel eſt le Gouëtre en Savoye, les Ecrouelles en Eſpagne, & le Plica en Pologne.

Les Epidémiques.

Les Epidémiques ſont celles qui affligent tout un Pays, mais qui ſont paſſageres. Telles ſont la peſte, la petite vérole, &c.

Par raport à leur origine.

Par raport à l'origine des Maladies, ils les ont diviſé en idiopatiques, ſymptomatiques, critiques & héréditaires.

Les idiopatiques.

Les Maladies idiopatiques ſont celles qui dépendent du propre vice de la partie où elle ſe rencontre; comme un éréſipele ou un phlegmon ſimple qui arrive à quelque partie.

Les ſymptomatiques.

Les ſymptomatiques au contraire, ſont celles qui dépendent du vice de quelque autre partie que celle où elles ſe manifeſtent. Telle eſt l'inflammation de la conjonctive à la ſuite des plaies du cerveau; car elle vient de la léſion de la dure-mere.

Les critiques.

Les Maladies critiques ſont celles qui tirent leur origine de quelques autres Maladies dont elles ſont les terminaiſons. Telles ſont les parotides dans les fiévres malignes.

Les héréditaires.

Les Maladies héréditaires ſont celles qui dépendent du vice des liqueurs de nos peres & de nos meres; & que nous apportons en venant au monde. Telles ſont quelquefois la goutte, la vérole, &c.

Par raport à leur eſſence.

Par raport à l'eſſence des Maladies, ils appelloient les unes ſimples, les autres compoſées, & d'autres compliquées.

Les ſimples.

Les Maladies ſimples ſont celles qui ne préſentent qu'une ſeule indication pour la cure. Telle eſt une diviſion de la graiſſe & des parties charnues faite par un inſtru-

ment tranchant, & qui ne demande que la réunion.

Les Maladies composées sont celles qui présentent plusieurs indications pour la cure, mais ausquelles on peut satisfaire en même tems. Telle est une plaie avec une hœmorragie légere. Les composées.

Les Maladies compliquées sont celles qui présentent plusieurs indications, qui toutes demandent une cure particuliere. Telle est une fracture avec contusion, plaie & douleur considérable. Les compliquées.

Les maladies compliquées sont de trois especes; les unes sont compliquées avec leurs causes; d'autres avec des Maladies différentes; & d'autres avec des accidens. En combien de maniere.

Par raport au tems que les Maladies durent, ils les ont distinguées en aigues & en chroniques. Par raport au tems.

Les Maladies aigues sont celles qui se terminent promptement en bien ou en mal. Telles sont toutes les inflammations. Les aigues.

Les Maladies chroniques sont celles qui durent très-long-tems, & quelquefois même toute la vie; comme le schirre, les écrouelles, les anchiloses, &c. Les chroniques.

Par rapport à la situation des parties que les Maladies attaquent, ils les ont divisé en internes & en externes. Par raport à la situation des parties.

Les Maladies internes sont celles qui attaquent les parties renfermées dans les ventres; comme le cerveau, les poulmons, &c. Les internes.

Les Maladies externes sont celles qui surviennent à quelques parties extérieures, & qui n'attaquent les intérieures qu'après avoir lésé les premieres. Ces dernieres Maladies & celles des internes qui ont besoin de l'opération de la main, sont proprement du ressort de la Chirurgie. Les externes.

CHAPITRE II.

Des causes des Maladies.

Ce que c'est que cause de maladie.

LEs causes des Maladies sont toutes les choses qui blessent l'action en produisant un dérangement des solides, ou des fluides, ou de tous les deux ensemble.

Leur division.

On divise les causes de Maladies en internes & en externes, en éloignées & en immédiates, en primitives, en antécédentes & en conjointes.

Les internes se trouvent toujours dans nous. Elles sont les effets des causes externes; souvent elles sont elles-mêmes des Maladies.

Les externes au contraire sont hors de nous, & ne sont jamais Maladies.

Causes internes.

§. I. Les causes internes se trouvent dans les fluides & dans les solides.

Vice des solides.

Les solides, dont le ressort & l'intégrité naturelle sont perdus, ou dont le ressort est augmenté, deviennent causes de Maladies.

Le ressort augmenté.

La tension excessive des fibres des solides, occasionne un trouble dans la circulation du sang & des esprits; delà viennent la fiévre, la convulsion, &c. Elle produit encore la compression de certaines parties, par le resserrement des membranes dont elles sont environnées, & la retention ou la diminution de certaines évacuations, comme il arrive dans la tension du sphincter de la vessie, qui occasionne la retention d'urine.

Le ressort perdu.

Le ressort des solides perdu fait tomber les parties dans un défaut d'action, delà vient la perte ou la diminution de l'organe, comme dans la paralisie de la vessie, &

quelquefois l'engorgement des liqueurs dans les parties, comme dans la genouillette, &c.,

Lorsque l'intégrité des solides est perdue par quelque cause que ce soit, on appelle ce défaut solution de continuité. Intégrité perdue.

Quoique le vice des fluides soit lui-même Maladie, néanmoins on le doit considerer ici comme cause de Maladie.

Ce vice est contracté dès le ventre de la mere, si son sang est empreint de quelque vice particulier, par exemple, du vénérien, du scrophuleux, &c. ou après la naissance, si les fluides ont perdu leurs bonnes qualités par quelque cause extérieure, ou par le défaut des solides. Vices des fluides.

Les fluides peuvent être viciés ou dans leur quantité, ou dans leur qualité.

La trop grande quantité du chyle, son épaisseur, sa trop grande fluidité & son acreté sont des vices de cette liqueur capables de causer différentes Maladies. Vices du chyle.

L'abondance du sang, sa dissolution, son épaississement, son acreté, les différens virus qui s'y dévelopent, ou dont il s'empreint, sçavoir, le vénérien, le scorbutique, le cancereux, le scrophuleux, le psorique, le goutteux &c. sont les défauts de cette liqueur qui peuvent produire des Maladies. Vices du sang.

Enfin, la trop grande ou la trop petite quantité des humeurs qui se sépare de la masse du sang, leur épaississement, leur trop grande fluidité & leur acreté sont encore autant de causes de Maladies. Vices des humeurs émanées du sang.

§. 2. On peut réduire les causes externes des Maladies à six especes, sçavoir, les coups, les efforts violens, les fortes ligatures, l'action du feu, le contact, & le mauvais usage des six choses non naturelles. Causes externes.

Les coups. Il eſt aiſé de concevoir que les coups, les efforts violens & les fortes ligatures ſont cauſes de Maladies. Car ils peuvent détruire l'intégrité de nos parties ſolides, ou occaſionner quelque déplacement.

L'action du feu. Par l'action du feu, on n'entend pas ſeulement celle du feu ordinaire, mais encore celle de toutes les choſes qui peuvent brûler, telle que la chaud, les eaux-fortes, &c. toutes ces choſes diviſent les ſolides, & accelerent le mouvement des fluides. Leur action eſt par conſéquent cauſe de Maladies.

Le contact. Trois eſpeces de contact peuvent occaſionner les Maladies. 1°. La reſpiration d'un mauvais air. 2°. L'attouchement ſimple d'une perſonne mal ſaine, ou de quelque choſe à laquelle elle aura touché. 3°. Le congrès d'une perſonne ſaine avec une perſonne gâtée. La premiere occaſionne la peſte, le ſcorbut, &c. La ſeconde occaſione la galle, &c. La troiſiéme, outre ces Maladies occaſionne encore la vérole.

Ce que c'eſt que choſes non naturelles. Les choſes non naturelles & qui peuvent être cauſes de Maladies, ſont celles dont nous uſons pour entretenir la vie & la ſanté, mais dont l'excès ou la mauvaiſe qualité peuvent la détruire, ou du moins de l'altérer.

Combien il y en a. On réduit les choſes non naturelles à ſix; ſçavoir, l'air, les alimens, le travail & le repos, le ſommeil & la veille, la réplétion & l'inanition, & les paſſions de l'ame.

L'air. 1. La chaleur, la froideur, la ſéchereſſe, l'humidité & l'infection de l'air ſont autant de différentes qualités qui peuvent occaſionner des Maladies.

Les alimens. 2. Les alimens peuvent nuire par leur qualité ou par leur quantité; par leur qualité, s'ils ſont acres, ſalés, ſpiritueux, trop

épais ou trop fluides ; par leur quantité, lorſqu'on les prend avec excès quoique bons, ou lorſqu'on n'en prend pas aſſez pour réparer les pertes que fait la nature.

3. Le grand travail, comme le trop long repos, deviennent cauſes de Maladies ; le travail, parce qu'il diſſipe les parties fluides & ſpiritueuſes ; le repos, parce qu'il altére la ſoupleſſe des fibres muſculeuſes, qui ne peut être entretenue que par un exercice modéré, & dont la perte produit l'épaiſſiſſement des liqueurs. Le travail & le repos.

4. L'excès du ſommeil & celui de la veille produiſent encore des Maladies ; le ſommeil, en occaſionnant l'épaiſſiſſement des liqueurs ; & la veille, en cauſant une trop grande diſſipation des eſprits animaux. Le ſommeil & la veille.

5. On entend par réplétion la trop grande abondance des liqueurs dans nos vaiſſeaux, & par inanition la diſette de ces mêmes liqueurs. Ces deux cauſes de Maladies, qui ſont des Maladies en elles-mêmes, ne devroient être miſes qu'entre les cauſes internes des Maladies. On a coutume cependant de les mettre entre les cauſes externes, apparemment parce qu'elles ſont les ſuites de deux cauſes externes dont nous avons parlé, qui ſont l'excès ou le défaut de nourriture. La réplétion & l'inanition.

6. Les paſſions de l'ame, lorſqu'elles ſont violentes & qu'elles durent long-tems, cauſent une dépravation dans les eſprits, qui produit différentes Maladies, ſelon leur diverſité & leur durée. Les paſſions de l'ame.

Au ſujet des autres diviſions des cauſes de Maladies nous remarquerons, 1°. Que les cauſes éloignées ſont celles qui ſont diſpoſées à faire des Maladies, pourvû que quelque autre y concoure ; que les prochaines ou im- Les cauſes éloignées.

Les causes immédiates. médiates sont inséparables de la Maladie ; par exemple, que le passage du sang dans les vaisseaux lymphatiques est inséparable de l'inflammation, dont il est la cause immédiate.

Causes primitives. 2°. Que les causes externes étoient appellées par les Anciens primitives ou procatartiques ; & les internes antécédentes & conjointes.

Antécédentes. Conjointes. Ils entendoient par antécédentes les liqueurs qui circulent dans les vaisseaux, & par conjointes ces mêmes liqueurs arrêtées dans la partie.

CHAPITRE III.

Des signes des Maladies, de leurs symptômes, & de leurs accidens.

Ce que c'est que signe de maladie. Signe de Maladie est ce qui fait connoître & distinguer les causes, l'approche, la nature, la durée & l'issue d'une Maladie.

Leur distinction. On distingue en général trois espéces de signes ; sçavoir, de commémoratifs, de diagnostics & de prognostics.

Les commemoratifs. §. 1. Les commémoratifs nous apprennent ce qui s'est passé avant la Maladie, & se tirent de tout ce qui l'a précédé ; sçavoir, de la maniere de vivre du Malade, du Pays qu'il a habité, de la constitution de ses pere & mere, de la situation où il étoit au tems de sa blessure s'il s'agit d'une plaie, des maladies ausquelles il a été sujet, ou qu'il a contracté, &c.

Ces signes conduisent à une parfaite connoissance de la Maladie, de ses causes & de l'issue

l'iſſue qu'elle peut avoir, & nous indiquent conjointement avec les diagnoſtics les remedes convenables.

§. 2. Les ſignes diagnoſtics nous découvrent l'état préſent d'une Maladie, & nous font juger par-là de ſes cauſes & de ſa nature. Les diagnoſtics.

On les diſtingue en communs & en propres, en poſitifs & en excluſifs, en univoques & en équivoques, en ſenſuels & en rationels. Il y en a certains qu'on appelle pathognomoniques. Leur diviſion.

1°. Les ſignes communs ſont ceux qui ſe rencontrent toujours dans une même eſpece de Maladie. Par exemple, la tumeur eſt un ſigne commun à tous les apoſtemes. Les ſignes propres ſont ceux qui ſont particuliers à chaque maladie, & qui les caractériſent, c'eſt-à-dire, qui mettent de la différence entre pluſieurs Maladies de la même eſpece; par exemple, la fluctuation eſt un ſigne particulier qui nous fait connoître la différence qu'il y a entre une tumeur où elle ſe trouve, & une où elle ne ſe trouve pas. Les communs. Les propres.

2°. Les ſignes poſitifs ſont ceux qui déterminent ſi clairement de quelle eſpece eſt une Maladie qu'on ne peut pas en douter. Par exemple, l'hœmorragie conſidérable d'une plaie eſt un ſigne poſitif qu'il y a un vaiſſeau ouvert. Les ſignes excluſifs ſont ceux qui en faiſant connoître qu'une Maladie n'eſt pas d'une telle ou telle eſpece, découvrent de quelle eſpece elle eſt effectivement. Par exemple, lorſqu'un homme a le hoquet avec un vomiſſement bilieux & de matieres ſtercorales, s'il ne paroît point de tumeur à l'aîne ou aux environs du ventre, c'eſt un ſigne excluſif, qui en faiſant connoître qu'il Les poſitifs. Les excluſifs.

n'y a point de hernie, donne lieu de conclure que le vomiſſement vient d'un volvulus.

Les équivoques. 3°. Les ſignes équivoques ſont ceux qui paroiſſent dans pluſieurs eſpeces de Maladies. Par exemple, la douleur qu'on reſſent à une partie, & la difficulté de la remuer ſont des ſignes équivoques, parce qu'ils ſe rencontrent également lorſqu'il y a luxation, & lorqu'il y a fracture. Les ſignes univoques ſont ceux qui ne ſe rencontrent que dans une eſpece de Maladie, & qui par conſéquent la caractériſent. Par exemple, ſi en portant la ſonde dans la veſſie, on y rencontre un corps dur, c'eſt un ſigne univoque que le Malade eſt attaqué de la pierre.

Les univoques.

Les ſenſuels. 4°. Les ſignes ſenſuels, ou pour mieux dire les ſignes ſenſibles, ſont ceux qui ſe préſentent à nos ſens, à la vûe, à l'ouie, à l'odorat, au toucher, & quelquefois au goût. En voici des exemples.

Par la vûe, on reconnoît la mauvaiſe conformation, les ſolutions de continuité extérieures, &c.

Par l'ouie, on entend les pieces fracturées faire un certain bruit lorſqu'on touche une fracture, &c.

Par l'odorat, on reconnoît la mortification, l'eſpece d'humeur qui ſort d'une plaie, &c.

Par le toucher, on s'aſſure de l'étendue, de la profondeur & de la direction d'une plaie ou d'un ſinus; on reconnoît les collections d'humeurs & les artéres, qu'il ſeroit dangereux de couper, lorſqu'on fait certaines opérations.

Enfin, par le goût, on reconnoît l'eſpece de fluide qui ſort par une ouverture ou par

une plaie. Par exemple, ſi c'eſt de la bile ou quelqu'autre liqueur.

Rien n'eſt ſi important dans certaines Maladies que l'attention qu'on doit faire aux ſignes ſenſibles. L'état du viſage, des yeux, de la langue & du poulx, & la quantité des urines font quelquefois connoître parfaitement la nature & le degré de la Maladie.

Les ſignes rationels ſont ceux que le raiſonnement découvre. Ces ſignes ne ſont point, à proprement parler, des ſignes, mais des concluſions que l'on tire des ſignes extérieurs touchant les Maladies, leur degré, leurs circonſtances, & les remedes qui leur conviennent. Pour tirer ces concluſions avec juſteſſe, il faut faire attention à cinq choſes; 1° aux fonctions léſées; 2° à la partie affectée; 3° aux évacuations ſupprimées, ou contre-nature; 4° à la ſituation, & à l'eſpece de douleur que ſent le Malade; 5° enfin aux choſes qui ſoulagent ou qui augmentent le mal.

Les rationels.

5°. Les ſignes Pathognomoniques ſont ceux qui ſont inſéparables de la Maladie, & qui ſe tirent de ſon eſſence. Par exemple, l'iſſue de l'urine par une plaie de l'hypogaſtre eſt un ſigne pathognomonique que la veſſie eſt percée.

Les pathognomoniques.

§. 3. Les ſignes prognoſtics ſont ceux qui nous font prévoir la durée & l'iſſue d'une Maladie. Ils ſe tirent du degré, de la différence & de la complication des Maladies, de leurs cauſes, de la nature des parties malades, des accidens, de l'âge du Malade, de ſon tempérament, de ſon ſexe, &c.

Les prognoſtics.

Symptôme eſt une affection contre-nature produite par la Maladie, de laquelle elle peut être diſtinguée.

Symptômes, ce que c'eſt.

Leurs divisions.

Les ſymptômes ſe diviſent en primitifs & en conſécutifs. Les primitifs ſont ceux qui arrivent dans l'inſtant que la Maladie commence. Telle eſt l'hémorragie dans les plaies des gros vaiſſeaux, &c. Les conſécutifs ſont ceux qui ſuccédent aux Maladies, comme l'enflure des extrêmités après toutes les grandes évacuations, &c. Les ſymptômes ne ſont proprement que des ſignes des Maladies.

Accidens.

Les accidens des Maladies ſont toutes les choſes qui peuvent leur ſurvenir, mais qui n'en ſont pas le caractere. Telle eſt la fievre ou le cours de ventre qui ſurvient quelquefois à l'occaſion d'une plaie. Ainſi les accidens d'une Maladie doivent être diſtingués des ſymptômes.

CHAPITRE VI.

Des tems des Maladies.

Tems des maladies diſtinguées en quatre.

ON diſtingue quatre tems dans les Maladies, excepté dans celles qui ſe terminent par la mort.

Le premier tems eſt le commencement de la Maladie, & comprend l'eſpace qui ſe trouve entre le premier inſtant & le progrès des ſymptômes.

Le ſecond eſt celui de l'augmentation, c'eſt-à-dire, celui où les ſymptômes ſe multiplient & deviennent plus conſidérables.

Le troiſiéme eſt celui de l'état, c'eſt-à-dire, celui où les ſymptômes ſont à leur plus haut degré.

Enfin, le quatriéme tems eſt celui du déclin & de la fin, c'eſt-à-dire, celui où les

ſymptômes diminuent ſenſiblement, & diſparoiſſent par degré.

SECTION II.

Des Maladies en particulier.

IL ſembleroit que nous devrions, en faiſant la diviſion des Maladies, ſuivre celle que nous avons faite des ſubſtances qui compoſent le Corps humain.

Nous avons remarqué qu'il y avoit deux ſortes de ſubſtances qui compoſent le Corps humain; ſçavoir, les ſolides & les fluides. Il paroîtroit donc naturel de diviſer les Maladies en deux claſſes, dont la premiere renfermeroit celles qui dérangent les ſolides, & la ſeconde celles qui attaquent les fluides. Mais cette diviſion nous jetteroit dans un très-long détail, & nous obligeroit à des répétitions inutiles. Car il y a un très-grand nombre de Maladies qui attaquent en même tems les ſolides & les fluides.

Il n'y en a même aucunes qui attaquent les fluides ſans influer ſur les ſolides. C'eſt pourquoi nous regarderons toutes les Maladies comme des dérangemens des ſolides. Cela n'empêchera pas que nous ne parlions des vices des fluides, parce qu'en parlant des effets de ces vices nous remontrons juſqu'aux cauſes de ces effets.

Les parties ſolides du Corps humain ſont de deux eſpeces, molles & dures. Nous parlerons ſéparément des Maladies de ces deux parties

DES MALADIES
des Parties molles.

SI nous voulions ranger ſous différentes claſſes les Maladies des parties molles, & dans cet arrangement avoir égard à la nature des Maladies ; cette diviſion renfermeroit un très grand nombre de membres, parce que ces eſpeces de Maladies ſe multiplient à l'infini. Pour faire donc une diviſion plus aiſée à retenir, nous aurons moins égard à leur nature qu'à ce qu'elles préſentent d'abord à la vûe.

Toutes les Maladies conſiderées de cette maniere ſont ou des tumeurs, ou des ſolutions de continuité.

DES TUMEURS
des parties molles.

Ce que c'eſt que tumeur.

ON appelle tumeur toute éminence qui ſe forme ſur quelque partie de notre Corps.

Diviſion des tumeurs en trois claſſes.

Les tumeurs des parties molles ſont faites ou par des liqueurs, ou par un déplacement des parties, ou par des corps étrangers.



CHAPITRE PREMIER.

Des tumeurs causées par les liqueurs.

CEs especes de tumeurs sont connues ordinairement sous le nom d'apostemes.

Ce que c'est qu'aposteme.

Aposteme est une tumeur contre-nature faite de matiere humorale, ou réduisible à humeur.

Nous considererons cinq choses au sujet des apostemes, sçavoir leurs différences, leurs causes, leurs signes, leurs tems & leurs terminaisons. Nous parlerons ensuite des apostemes les plus communs.

§. I.

Des différences des Apostemes.

LEs différences des apostemes se divisent en essentielles & en accidentelles. Les essentielles viennent de l'espece de fluide qui produit la tumeur. Les accidentelles viennent du désordre ou dérangement que ces mêmes humeurs peuvent produire.

Comme les apostemes sont formés par les liqueurs renfermées dans le Corps humain, il y a autant de différentes especes d'apostemes qu'il y a de ces différentes liqueurs. Ces liqueurs sont, comme on l'a dit plus haut, le chyle, le sang, & celles qui s'émanent du sang.

Tumeurs formées par le chyle.

1°. Le chyle forme des apostemes, soit en

s'engorgeant dans les glandes du méſantere, ou dans les veines lactées, ou dans le canal thorachique, ſoit en s'épanchant dans le ventre.

Tumeurs formées par le ſang.

2°. Le ſang eſt composé de deux parties, l'une rouge & l'autre blanche.

Par ſa partie rouge.

On diſtingue trois eſpeces d'apoſtemes formés par la partie rouge du ſang. La premiere eſt formée par cette partie rouge extravaſée. La ſeconde eſt formée par cette partie rouge contenue dans les vaiſſeaux. La troiſiéme, par cette partie rouge, lorſqu'elle a paſſé en des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers.

En combien de maniere la partie rouge du ſang forme tumeur en s'extravaſant.

Le ſang s'extravaſe de trois manieres. 1°. En s'infiltrant ſans épanchement ; comme dans le trombus, dans l'échimoſe, dans les taches ſcorbutiques, & dans les taches véroliques. 2°. En s'épanchant ſans infiltration ; comme dans l'empieme de ſang, dans les petites tumeurs qu'on appelle pinçons, & dans les taches qui ſont ſous les ongles, lorſqu'on y a reçu quelque coups. 3°. En s'épanchant & en s'infiltrant tout à la fois ; comme dans certaines aneuriſmes par diviſion, & à la ſuite des fortes ligatures.

Etant contenue dans les vaiſſeaux.

Quand le ſang contenu dans ſes vaiſſeaux forme des apoſtemes, ou il a perdu ſa fluidité entierement, comme dans le dragoneau & dans les concrétions polipeuſes, ou il ne l'a perdu qu'en partie, comme dans les aneuriſmes par dilatation, dans les varices & dans les hémorroïdes.

En paſſant dans des vaiſſeaux étrangers.

Quand le ſang paſſe dans des vaiſſeaux étrangers, il produit toutes ſortes d'inflammations qu'on connoit à la rougeur, à la douleur à la chaleur & à la tenſion de la partie ; ſymptômes qui caractériſent en général les apoſte-

mes causés par le sang contenu dans d'autres vaisseaux que les sanguins.

Il faut remarquer ici qu'il y a plusieurs especes d'inflammation, sçavoir, le phlogose, l'éréſipele & le phlegmon, qui ne different l'une d'avec l'autre que par le plus ou le moins des globules de sang qui ont passé dans les vaisseaux lymphatiques, & par la quantité de vaisseaux où le sang a passé.

Apostemes formés par la partie blanche.

La partie blanche du sang est composée, comme on l'a dit, de la lymphe & de la sérosité. C'est pourquoi on partage en deux classes les apostemes causés par cette liqueur. La premiere est celle des apostemes causés principalement par la lymphe. La seconde, est celle des apostemes formés principalement par la sérosité. Je dis principalement, parce que dans tous les apostemes formés par la partie blanche du sang, la lymphe & la sérosité se trouvent toujours mêlées ensemble, mais l'une s'y trouve en plus grande quantité que l'autre.

Apostemes formés par la lymhe.

Extravasée par épanchement.

Par infiltration.

La lymphe peut causer des apostemes en s'extravasant, ou sans s'extravaser. La lymphe s'extravase en deux manieres par épanchement, comme dans les tumeurs lymphatiques qui surviennent après la saignée, & dans celles qui viennent au tarse ou au carpe appellées Ganglion; ou par infiltration, comme dans les fausses anchyloses.

Par la lymphe non extravasée.

Lorsque la lymphe sans s'extravaser cause des apostemes, soit dans les glandes, soit hors des glandes, quelquefois elle circule, & quelquefois elle ne circule plus.

Hors la glande & circulant encore.

La lymphe hors des glandes & circulant encore produit les gonflemens des environs de la bouche & des oreilles appellés fluxions, & par quelques Auteurs inflammations

blanches ou lymphatiques. Elle produit encore les fluxions des articles, les rumatiſmes, la goute, & les catarres.

Où ne circulant plus.

La lymphe hors des glandes & ne circulant plus produit les idatides.

Dans la glande circulant & ne circulant plus.

La lymphe dans la glande & circulant encore, produit ce qu'on appelle glande gonflée, & ne circulant plus y forme obſtruction.

Ce que produit l'obſtruction d'une glande.

Le ſchirre, la loupe, le bubon, le gouëtre, l'atherome, le ſtéatome, & le meliceris ont toujours pour principes une glande obſtruée, & quand à cette obſtruction ſe joint un virus vénérien, écrouelleux, ſcorbutique ou chancreux; ou quand quelqu'un de ces virus eſt la cauſe de cette obſtruction, la tumeur prend alors le nom de l'un de ces quatre virus. Ceci fait voir qu'on ne peut pas dès le commencement de l'obſtruction décider du caractere d'une tumeur.

Apoſtemes formés par la ſéroſité contenue dans ſes vaiſſeaux.

Extravaſée par infiltration.

Par épanchement.

Quand la ſéroſité forme des apoſtemes, ou elle eſt contenue dans ſes vaiſſeaux, comme dans l'enflure édemateuſe, ou elle eſt extravaſée ſoit par infiltration, comme dans l'hydropiſie univerſelle appellée anazarque, ou dans la particuliere nommée édeme; ſoit par épanchement, comme dans l'hydrocephale, dans l'hydropiſie de l'œil, dans celle de la poitrine, dans celle des articles, dans celle de la matrice, dans l'aſcite, dans l'hydrocele, & dans toutes les eſpeces d'hydropiſie enkiſtées.

Apoſtemes formés par les liqueurs émanées de la maſſe du ſang.

3°. Le ſuc nourriſſier, la graiſſe, la ſemence, la ſinovie, la bile, l'humeur des amigdales, la ſalive, le mucus du nez, les larmes, la chaſſie, l'humeur ſébacée, l'urine, l'humeur des proſtates, le lait, & le ſang

menstruel sont autant de liqueurs émanées du sang, & qui peuvent être causés d'apostemes.

Le suc nourrissier, lorsqu'il est en trop grande abondance, produit en s'arrêtant ou en s'épanchant dans quelque partie les callocités, les calus difformes, les excroissances de chairs appellées sarcomes, les poireaux, les verruës, les condilomes, les cretes & les sarcoceles. Par le suc nourrissier.

La graisse déposée en trop grande quantité dans quelque partie, forme la loupe graisseuse qu'on nommée Lipome. Par la graisse.

La semence retenue par quelque cause que ce soit dans les canaux qu'elle parcoure, forme des tumeurs qu'on appelle spermatoceles; si la liqueur s'arrête dans le lacis vasculaire des testicules; Varicospermato-cele, si la liqueur est retenue dans l'épididime; & tumeur séminale, si la liqueur s'amasse en trop grande abondance dans les vessicules séminales. Par la semence.

Quand la sinovie n'est point repompée par les pores absorbans, elle produit l'anchylose, le gonflement des jointures, la goute & l'hydropisie des articles. Par la sinovie.

La bile cause une tumeur en s'arrêtant dans les pores biliaires ou dans la vessicule du fiel, ou dans le canal colidoque, ce qui peut être occasionné par une pierre biliaire ou par l'épaississement de la bile. Par la bile.

L'humeur des amygdales retenue dans ces glandes cause leur gonflement. Par l'humeur des amygdales.

La salive retenue dans les glandes maxillaires produit les parotides; retenue dans leurs canaux excrétoires, elle produit la grenouillette. Par la salive.

Le mucus du nez lorsqu'il est en trop Par le mucus du nez.

grande quantité dans les glandes de la membrane pituitaire, produit le polype.

Par les larmes. Les larmes par leur mauvaiſe qualité, ou par leur ſéjour dans le ſac lacrimal, ou dans le conduit naſal produiſent les tumeurs du ſac lacrimal, ou l'obſtruction du canal naſal.

Par la chaſſie. La chaſſie retenue dans ſes canaux excrétoires forment de petites tumeurs qui ſurviennent aux paupieres, & qu'on appelle orgelets.

Par l'humeur ſébacée. L'humeur ſébacée retenue dans ſes petits canaux excrétoires forme les tanes.

Par l'urine. L'urine retenue dans les reins, dans les uretéres, dans la veſſie ou dans l'uretre forme une tumeur, ce qui eſt occaſionné par une pierre, ou par des brides formées dans l'uretre, ou par le gonflement des glandes proſtates, ou par la perte du reſſort de la veſſie.

Par l'humeur des proſtates. L'humeur des proſtates en s'épaiſſiſſant s'arrête dans ces glandes & les gonfle, ce qui occaſionne une rétention d'urine, & beaucoup d'autres Maladies.

Par le lait. Le lait peut obſtruer les glandes des mamelles, ou rentrer dans la maſſe du ſang, ſe dépoſer ſur quelque partie, & former ce qu'on appelle communément lait répandu.

Par le ſang menſtruel. Le ſang menſtruel retenu dans le vagin des filles imperforées peut être auſſi cauſe de tumeur.

Remarque. Il faut remarquer ici que les tumeurs formées par les liqueurs émanées du ſang deviennent ſouvent ſemblables au moins à l'extérieur à celles qui ſont formées par le ſang même. Elles ſe compliquent, par exemple, de phlegmon, d'éréſipele, d'édeme par la compreſſion qu'elles font ſur les vaiſſeaux ſanguins & ſur les lymphatiques. Mais il ne faut

amais perdre de vûe leur premiere cause. Nous nous sommes assez étendus sur les différences essentielles des apostemes ; nous vons peu de chose à dire des accidentelles.

Différences accidentelles.

Les différences accidentelles des apostemes e tirent de leur volume, des accidens qui es accompagnent, des parties qu'ils attauent, de la maniere dont ils se forment, & des causes qui les produisent.

Il y en a qui occupent une grande étenue, & d'autres une petite.

Les uns sont accompagnés de douleur, & 'autres ne le sont pas.

Les uns attaquent les parties internes, & es autres les externes. Ces derniers reçoient différens noms, selon les parties où s se rencontrent. Par exemple, à la cononctive, ils s'appellent ophtalmies ; à la orge, esquinancies ; aux glandes maxilires, parotides ; à celles des aisselles & es aînes, bubons ; à l'extrêmité des doigts, anaris.

Les uns se forment par fluxions, c'est-à-di- promptement ; les autres par congestion, est à dire lentement. On appelle ordinaiment apostemes chauds ceux qui se forment ar fluxion, par exemple, l'érésipele & le hlegmon. On appelle apostemes froids ceux ui se forment par congestion, par exeme, l'édeme & le schirre.

Quand à leur cause, les uns sont benins, s autres malins ; les uns critiques, les aues symptômatiques ; les uns viennent causes externes, & les autres de causes ternes.

§. II.

Des causes des apostemes.

LE dérangement du cours des liqueurs est la cause immédiate de tous les apostemes. Ce désordre vient quelquefois de causes internes, quelquefois de causes externes, & souvent des unes & des autres en même tems.

Causes internes.

1°. Les causes internes sont le vice des solides & celui des fluides.

Vice des solides.

Le vice des solides consiste dans leur trop grande tension ou dans leur contraction, dans la perte ou dans l'affoiblissement de leur ressort & dans leur division.

Celui des fluides.

Le vice des fluides consiste dans l'excès ou dans le défaut de leur quantité & dans leur mauvaise qualité.

Causes externes.

2°. Les causes externes des apostemes sont les coups, les fortes ligatures, le contact, la piquure des insectes, la morsure d'animaux venimeux, & le mauvais usage des six choses non naturelles.

Les coups.

Les coups affoiblissent & quelquefois détruisent le ressort des vaisseaux ou les divisent. Lorsque le ressort des vaisseaux est perdu ou diminué, le mouvement progressif des fluides qui y sont contenus s'y fait lentement ou ne s'y fait plus, parce que les solides n'ont plus la force de les pousser; delà viennent l'embarras, l'obstruction, & quelquefois l'épanchement. Lorsque les vaisseaux sont divisés, les fluides s'épanchent dans leurs intertices ou dans quelque cavité.

Les fortes ligatures.

Les fortes ligatures rapprochent les parois des vaisseaux, elles interrompent par conséquent la circulation. La circulation ne peut

être plus ou moins interrompue dans une partie, que les fluides qui y viennent continuellement ne remplissent plus qu'il ne faut les vaisseaux, & ne les dilatent plus que dans l'état naturel ; & les vaisseaux ne peuvent être ainsi dilatés, que leur ressort ne diminue ou même ne se perde, ou qu'il n'arrive rupture, selon que la compression est plus ou moins forte, ou subsiste plus ou moins longtems ; ce qui produit l'embarras, l'obstruction, l'épanchement, &c.

Le contact des choses viciées est cause d'apostemes. La respiration d'un air infecté produit les apostemes pestilentiels ; un leger attouchement d'un galeux communique sa maladie ; le congrès avec une personne gâtée donne des bubons vénériens. Le contact.

La piquure des insectes & la morsure des animaux venimeux causent une irritation à la partie, & cette irritation rétrecit le diametre des vaisseaux : outre cela, la liqueur venimeuse de ces animaux en s'insinuant dans la partie coagule les humeurs. Du rétrecissement des vaisseaux & de l'épaississement des liqueurs viennent l'embarras & l'obstruction des vaisseaux. La piquure & la morsure.

Quant aux six choses non naturelles. L'air trop chaud rarefie beaucoup les liqueurs & en augmente le mouvement. L'air trop froid resserre les vaisseaux & coagule les liqueurs. L'air trop humide relâche les vaisseaux & en affoiblit le ressort : par conséquent, l'air trop chaud, ou trop froid, ou trop humide cause l'embarras, l'engorgement des liqueurs, &c. Les six choses non naturelles. L'air.

Les alimens peuvent pêcher par leur quantité & par leur qualité. La grande quantité d'alimens augmente le volume du sang & dilate par conséquent les vaisseaux, ce qui force leur Les alimens.

reſſort. Le défaut d'aliment diminue le volume du ſang, ralentit la circulation dans les vaiſſeaux, ſurtout dans ceux qui ſont éloigné du cœur, ce qui affoiblit leur reſſort. Or, le reſſort des vaiſſeaux ne peut être augmenté ou diminué ſans qu'il ne s'y faſſe quelque embarras ; il s'enſuit donc que la trop grande quantité & le défaut des alimens cauſent également l'apoſteme. Les alimens qui péchent par leur qualité, ſont acres ou irritans, trop épais ou trop fluides, &c. Les alimens acres & irritans font, mais plus lentement, le même effet que la piquure des inſectes & la morſure des animaux venimeux. Les alimens trop épais fourniſſent au ſang des humeurs viſqueuſes & épaiſſes, & par conſéquent l'épaiſſiſſent. Les alimens trop fluides produiſent ſur les vaiſſeaux les mêmes effets que l'air trop humide.

Le travail, les veilles & les paſſions.

Le grand travail, les grandes veilles, & les paſſions de l'ame augmentent beaucoup la rarefaction & le mouvement des liqueurs, & diſſipent les eſprits animaux.

Le ſommeil & le repos.

L'excès du ſommeil & du repos diminuent la force élaſtique des vaiſſeaux.

La réplétion & l'inanition.

La réplétion & l'inanition produiſent le même effet que la quantité ou la diſette d'alimens. Toutes ces cauſes produiſent par conſéquent l'embarras, l'engorgement & l'obſtruction.

§. III.

Des ſignes des Apoſtemes.

Signes.

LEs ſignes des apoſtemes ſe diviſent en commémoratifs, en diagnoſtics & en prognoſtics.

1°. Les commémoratifs se tirent de tout ce qui a précédé l'aposteme. Les commémoratifs.

2°. Les diagnostics se subdivisent en sensuels & en rationels. Les sensuels s'apperçoivent par la vûe & par le toucher, & c'est par eux que nous reconnoissons les apostemes des parties extérieures. Par exemple, la rougeur est un signe sensuel de l'inflammation; la dureté est un signe sensuel du schirre, &c. Les signes rationels se tirent de la lésion des fonctions, de la situation & de l'espece de douleur, de la retention, ou de la quantité, ou des qualités des évacuations. C'est par eux que nous reconnoissons les apostemes des parties internes. Les diagnostics.

3°. Les signes prognostics se tirent de toutes les différences des apostemes. Les apostemes chauds se terminent plus promptement que les froids. Les simples sont plus aisés à guérir que les composés, ou les compliqués. Ceux qui attaquent les parties tendineuses, membraneuses & glanduleuses, ou qui se trouvent dans les os ou proche les gros vaisseaux, sont plus dangereux que ceux qui surviennent aux autres parties. Ceux qui sont situés dans les parties internes sont plus fâcheux que ceux qui attaquent les externes. Ceux qui passent des parties externes dans les internes sont mortels ou très-dangereux : au contraire ceux qui abandonnent les parties internes pour se porter aux externes, deviennent par là plus faciles à guérir. Ceux qui viennent de causes externes sont moins fâcheux que ceux qui viennent de causes internes. Signes prognostics.

§. IV.

Des tems des Apostemes.

Tems.

ON distingue quatre tems dans les apostemes, le commencement, le progrès, l'état & la fin.

Le commencement est le premier point de l'obstruction qui arrive à une partie : on le reconnoît à une tumeur contre-nature & à quelques legers symptômes.

Le progrès est l'augmentation de cette même obstruction ; on le reconnoît au progrès des symptômes.

L'état est celui où l'obstruction est à son plus haut point ; on le reconnoît à la violence des symptômes.

Quant à la fin des apostemes, il faut remarquer que l'aposteme cesse par la résolution de l'humeur ; mais qu'il arrive souvent que son caractere change.

Ce changement s'appelle terminaison.

§. V.

Des terminaisons des Apostemes.

ON entend par terminaison des apostemes leur fin ou leur changement.

Comment se terminent les apostemes.

Les apostemes se terminent de cinq manieres, par résolution, par supuration, par délitessence, par induration & par mortification. Toutes ces terminaisons peuvent être avantageuses ou désavantageuses relativement à la nature & aux circonstances de la Maladie.

Ce que c'est que la résolution.

1°. La résolution est une dissipation de la matiere qui forme l'aposteme. Elle se fait peu

à peu ſans aucune ſolution de continuité du moins apparente, de ſorte que la tumeur diminue ſenſiblement & s'évanouit.

La réſolution eſt avantageuſe, lorſque l'humeur qui forme la tumeur eſt bénigne, telle qu'eſt celle, par exemple, qui forme l'éréſipele ſimple & le phlegmon; elle eſt déſavantageuſe, ſi l'humeur eſt maligne, telle qu'eſt celle, par exemple, des tumeurs peſtilentielles, critiques, vénériennes, &c. Si l'humeur qui forme l'apoſteme eſt placée à la ſuperficie de la peau, & expoſée à l'action des médicamens, elle ſe diſſipe par les pores. Si elle eſt éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du reſſort, elle ſe diſſipe par les vaiſſeaux voiſins, & reprend la voie de la circulation. Si elle n'eſt pas fort éloignée de la peau, & ſi elle eſt expoſée à quelque action, elle ſe diſſipe de l'une & de l'autre maniere.

Dans quel cas la réſolution eſt avantageuſe ou déſavantageuſe.

Par où & quand l'humeur ſe réſout.

La réſolution a deux cauſes, l'une prochaine & l'autre éloignée; celle-ci ne fait que faciliter la réſolution. La cauſe prochaine de la réſolution eſt la contraction forte & répétée des vaiſſeaux de la partie malade. Cette contraction rend la matiere plus fluide, & par conſéquent plus propre à ſortir par les pores de la peau, ou à reprendre la voie de la circulation. Les cauſes éloignées qui facilitent la réſolution ſont l'application des émoliens, des réſolutifs & des répercuſſifs, & l'uſage intérieur des délaians, des fondans & des évacuans.

Cauſe de la réſolution.

Il y a trois eſpeces de ſignes de réſolution; les uns nous annoncent qu'elle ſe fera, les autres qu'elle ſe fait, & d'autres qu'elle eſt faite.

Signes de réſolution.

Si la matiere de l'apoſteme eſt ſubtile, en

Si elle ſe fera

petite quantité, peu éloignée de la peau & placée dans une partie qui ait du reſſort, ou qui ſoit expoſée à quelque action ; & ſi la peau eſt rare & déliée, on a lieu de croire que la réſolution ſe fera promptement. Au contraire, ſi la matiere eſt épaiſſe & compacte, éloignée de la peau, & placée dans un endroit où il y eût beaucoup de graiſſe ; ſi la matiere eſt en grande quantité & placée dans une partie qui ait peu de reſſort ou point du tout, comme proche l'anus ; ſi enfin la peau eſt dure & épaiſſe, telle que celle des pieds & des mains, on a lieu de croire que la réſolution ne ſe fera pas, ou ne ſe fera que très-difficilement.

Si elle ſe fait. La diminution des ſymptômes & le changement qui arrive aux emplâtres & aux cataplaſmes appliqués ſur la tumeur, font connoître qu'elle ſe fait. Quand elle ſe fait par les pores de la partie, les cataplaſmes appliqués ſur la partie ſont moettes & ſe levent facilement. Quand elle ſe fait par les vaiſſeaux, ces emplâtres & ces cataplaſmes ſe trouvent ſecs & tiennent à la partie. Quand elle ſe fait par les pores & les vaiſſeaux en même tems, les emplâtres & les cataplaſmes ſont médiocrement humides, & tiennent un peu à la peau.

Si elle eſt faite. La ceſſation des ſymptômes & de la tumeur, & la légéreté de la partie font connoître que la réſolution eſt faite.

Ce que c'eſt que ſupuration. 2°. La ſupuration eſt un changement ou une converſion de l'humeur qui forme l'apoſteme en une autre appellée pus.

La ſupuration ſe forme promptement lorſqu'elle ſe fait aux apoſtemes chauds. Elle ſe forme lentement lorſqu'elle ſe fait aux apoſtemes froids.

Dans quel cas La ſupuration eſt avantageuſe lorſqu'elle

ſurvient aux bubons vénériens, aux peſtilentiels & aux critiques. Elle eſt déſavantageuſe, lorſqu'elle ſurvient aux inflammations des parties intérieures, à l'éréſipelle, à l'œdeme, au cancer, &c.

elle eſt avantageuſe ou déſavantageuſe.

La cauſe éloignée de la ſupuration eſt la quantité d'humeur amaſſée dans la partie; & les remedes maturatifs & ſupurans qu'on applique ſur la tumeur.

Cauſe éloignée de la ſupuration.

La cauſe prochaine, ſuivant le ſentiment commun, eſt la fermentation des humeurs apoſtemées, aidée de la chaleur de la partie. Quelques-uns prétendent que la forte oſcillation des vaiſſeaux de la partie affectée produit le changement d'humeur, & ce ſentiment paroît bien vrai ſemblable. En effet, ceux des vaiſſeaux qui ſe trouvent rompus dans la partie malade, n'ayant plus de point d'appui, ne peuvent chaſſer le ſang ni le tranſmettre aux autres parties. Au contraire leurs fibres en ſe retirant contractent les ouvertures formées par la diviſion de ces vaiſſeaux, & bouchent le paſſage au ſang. Le ſang s'arrête en partie, & l'autre partie eſt forcé d'entrer dans les vaiſſeaux entiers qu'elle dilate irrégulierement. Les vaiſſeaux ſe contractant auſſi irrégulierement, diſſipent les parties les plus ſubtiles du ſang extravaſé, ſéparent & briſent les vaiſſeaux déchirés, agitent, attenuent & déſuniſſent les parties globuleuſes du ſang arrêté, & produiſent enfin cette liqueur blanche qu'on appelle pus. Ainſi la matiere du pus n'eſt compoſée que des parties fibreuſes & globuleuſes du ſang, & des débris des vaiſſeaux briſés par les oſcillations des vaiſſeaux entiers. Ce qui ſemble confirmer ce ſentiment, c'eſt que la ſupuration n'arrive point à l'aneuriſme, à l'empieme

Cauſe prochaine.

Ce que c'eſt que le pus.

de ſang, aux idatides, ni à l'édeme ſimple. Il faut donc que l'humeur ſoit expoſée à l'action des vaiſſeaux pour qu'elle ſe change en pus. Il faut outre cela un certain mélange de lymphe & de ſang dans la tumeur, & l'on remarque que le pus eſt plus ou moins bon ſelon que ce mélange eſt plus ou moins égal. Si la partie rouge domine ſur la partie blanche le pus eſt ſanguinolent, ce qui eſt un défaut : ſi la partie blanche l'emporte ſur la partie rouge, il eſt ſereux, ce qui eſt un autre défaut.

Signes de la ſupuration.

Il y a des ſignes qui annoncent que la ſupuration pourra ſe faire, d'autres qui font connoître qu'elle ſe fait, & d'autres enfin qui marquent qu'elle eſt faite.

Qu'elle pourra ſe faire.

Une tenſion & une douleur violente, une grande rougeur, une chaleur exceſſive, & un ſentiment de pulſation avec de la fiévre annoncent que la ſupuration pourra ſe faire.

Qu'elle ſe fait.

L'augmentation de tous ces ſymptômes & des friſons irréguliers font connoître que la ſupuration ſe fait.

Qu'elle eſt faite.

La diminution de la tenſion, de la douleur, de la chaleur & de la fiévre ; l'amoliſſement de la tumeur, la ceſſation de la pulſation, & la fluctuation de la matiere marque que la ſupuration eſt faite.

Remarque.

Néanmoins il faut remarquer que lorſque la matiere ſe trouve ſous quelques parties aponeurotiques, dans la guaine des tendons, dans les os, &c. la ſupuration peut être faite ſans que les ſymptômes diminuent, parce que les parties aponeurotiques reſtant toujours tendues, font compreſſion ſur celles qu'elles entourent ; ce qui arrive, par exemple, dans les panaris de la troiſiéme & quatriéme eſpece, &c.

Ce qui fait qu'une partie des accidens cesse & que les autres diminuent quand la supuration est faite ; c'est que le pus étant formé & les vaisseaux obstrués étant rompus, les humeurs qui y sont contenues s'épanchent & ne compriment plus les vaisseaux voisins, par conséquent la pulsation cesse, & la liberté de la circulation est rétablie ; ce qui doit nécessairement produire la diminution de la tension, de la douleur, de la chaleur & de la fiévre. Alors les vaisseaux rompus étant dégorgés s'affaissent & obligent la matiere épanchée de s'amasser & de s'élever en pointe.

D'où vient la diminution & la cessation de certains accidens.

La fluctuation que nous avons mise au nombre des signes qui marque que la supuration est faite, est un certain mouvement qu'on imprime à un fluide épanché, en mettant sur la tumeur un ou deux doigts de chaque main à quelque distance les uns des autres, & les appuyant alternativement, de maniere que les uns pressent un peu, tandis que les autres sont posés légérement. Cette pression oblige la colonne de la matiere sur laquelle elle se fait de frapper les doigts qui sont posés légérement.

Ce que c'est que fluctuation.

Quand un aposteme s'est terminé par supuration on l'appelle abcès. On distingue trois sortes d'abcès, de simples, de composés & de compliqués. Les simples sont ceux où le pus se trouve ramassé dans un seul foyer ; les composés sont ceux où le pus se trouve épandu dans plusieurs sinus ou cavités, & les compliqués sont ceux qui sont accompagnés de carie, de virus, &c.

Abcès, ce que c'est.

On distingue le pus en bon & en mauvais. Le bon est celui qui est blanc, épais, bien lié, égal & sans odeur ; il se forme dans les

Combien on distingue de pus.

Le bon.

Le mauvais. chairs & dans les graiſſes. Le mauvais eſt celui qui eſt liquide, ſânieux, de divers couleurs, d'une mauvaiſe odeur & de conſiſtence pareille à celle de la boullie, du ſuif ou du miel ; il ſe forme dans les parties membraneuſes, glanduleuſes, dans les os, près des tendons & des articulations.

Ce que c'eſt que l'induration. 3°. Quand les parties les plus ſubtiles de l'humeur qui forme un apoſteme ſe diſſipent ; l'apoſteme ſe termine alors par induration ou endurciſſement.

Où elle eſt avantageuſe & déſavantageuſe. Cette terminaiſon eſt avantageuſe aux apoſtemes du foye, de la matrice & de pluſieurs autres endroits. Elle eſt déſavantageuſe au phlegmon & à l'éréſipele.

Ses cauſes Prochaine. La cauſe prochaine de l'induration eſt l'indolence de la partie, & la diſpoſition que certaines humeurs ont à s'endurcir. En effet, on remarque qu'elle arrive ordinairement aux apoſtemes ſitués dans les corps glanduleux & dans le voiſinage des articulations, parce que ces apoſtêmes ne ſont guéres ſitués que de la partie blanche du ſang. Au contraire, on obſerve que les apoſtemes formés dans les parties ſanguines s'endurciſſent rarement, parce qu'ils ſont formés de la partie rouge du ſang.

Eloignées. Les cauſes éloignées de l'induration ſont l'application indue des remedes répercuſifs, réſolutifs & fondans, & l'uſage des remedes ſpiritueux, des tentes & des bourdonnets dans les panſemens des plaies & des ulcéres.

Signes de l'induration. Il y a des ſignes qui annoncent que l'induration pourra ſe faire ; d'autres qui ſont connoître qu'elle ſe fait, & d'autres enfin qui nous marquent qu'elle eſt faite.

Qu'elle ſe fera. Si la tumeur eſt dure dès ſon commencement, ſi elle s'eſt formée lentement, ſi elle a

commencé à ſe circonſcrire, ſi la douleur n'eſt point vive, ou s'il n'y en a point, s'il y a peu d'inflammation & de pulſation ; ce ſont autant de ſignes qui annoncent que l'induration pourra ſe faire.

La diminution de la douleur, du gonflement, de la rougeur, de la pulſation, de la fievre, & l'augmentation de la dureté de la tumeur font connoître que l'induration ſe fait. Qu'elle ſe fait.

La ceſſation de la douleur, de la rougeur & de la pulſation ; la circonſcription de la tumeur & ſa réſiſtence au toucher marquent que l'apoſteme eſt terminé par induration. Qu'elle eſt faite.

4°. La déliteſſence eſt un retour ſubit de la matiere de l'apoſteme dans les vaiſſeaux. Ce que c'eſt que la déliteſſence.

Lorſqu'elle ſurvient aux plaies & aux ulcéres, on l'appelle reflux de matiere purulente ; lorſqu'elle ſurvient aux apoſtemes, elle eſt nommée métaſtaſe.

La déliteſſence eſt avantageuſe au Malade quand la matiere rentrée dans les vaiſſeaux prend ſon cours par les urines, par les ſels, ou par la tranſpiration : il n'arrive alors aucun accident au Malade. Elle eſt déſavantageuſe quand l'humeur ſe dépoſe dans quelque partie ; mais elle l'eſt plus ou moins, ſelon que l'humeur eſt bénigne ou maligne, & que les parties où elle ſe dépoſe ſont externes ou internes.

Parmi les externes il y en a certaines où il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe que dans d'autres. Par exemple, il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le cerveau que dans le foye ; il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le foye que dans la poitrine.

Les cauſes de la déliteſſence ſont la fluidité de l'humeur, le mauvais uſage des ré- Ses cauſes.

percuſifs, l'expoſition de la tumeur à l'air froid, un régime mal obſervé, la fiévre, l'uſage des narcotiques, les paſſions de l'ame, &c. On peut prévenir la déliteſſence en éloignant ces cauſes autant qu'il eſt poſſible.

Ses ſignes.

La diminution de la tumeur, les friſſons irréguliers, la fiévre, les douleurs dans une partie différente de celle où eſt la maladie, annoncent la déliteſſence ou le metaſtaſe.

La phrénéſie, l'aſſoupiſſement, l'accablement, &c. font connoître que la matiere s'eſt dépoſée dans le cerveau.

La difficulté de reſpirer, la douleur de côté, &c. marquent qu'elle s'eſt faite à la poitrine.

La douleur & la tenſion de la région épigaſtrique droite, les hoquets, les vomiſſemens, &c. font connoître qu'elle s'eſt faite au foye.

Ce que c'eſt que pourriture ou mortification.

5°. La pourriture ou la mortification eſt une deſtruction des parties molles, cauſée par une entiere interruption du cours des liqueurs.

Ses différences.

Les différences de la mortification ſe tirent de ſes degrés & de ſon caractere.

La gangrene.

La mortification a deux degrés; le premier ſe nomme gangrene, & le ſecond ſphacele.

La gangrene eſt la mortification incomplette qui n'attaque que l'extérieur d'une partie.

Le ſphacele.

Le ſphacele eſt une mortification complette ou parfaite qui attaque les chairs, & pénétre juſqu'aux os de la partie qui devient inſenſible & ſans mouvement.

La mortification ſe diviſe en deux eſpeces par raport à ſon caractere; l'une eſt ſeche

ou lente ; & l'autre eſt humide ou prompte.

La mortification ſeche eſt une deſtruction de parties molles, cauſée par un ſang apauvri & arrêté dans de petits vaiſſeaux. La mortification ſeche.

La mortification humide eſt cauſée par une abondance exceſſive de liqueurs retenues dans de petits vaiſſeaux. L'humide.

La cauſe prochaine de la mortification ſeche & humide eſt l'interruption totale du cours du ſang & des eſprits dans une partie. Cette interruption eſt occaſionnée ou par le vice des ſolides, ou par celui des fluides. Cauſe de la mortification.

L'ouverture d'un principal tronc d'artére, un anevriſme, la compreſſion faite par des bandages ou des ligatures trop ſerrées, par la tête d'un os ſortie de ſa cavité, par une tumeur conſidérable au voiſinage des gros vaiſſeaux, par le poids du corps dans de longues maladies, & par des membranes aponeurotiques enflammées qui compriment les parties qu'elles environnent ; la deſtruction des vaiſſeaux d'une partie par le feu ; les grandes contuſions & les grands fracas d'os ; & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux, comme dans l'hydropiſie, ſont les cauſes de la mortification humide qui dépendent du vice des ſolides. Humide par le vice des ſolides.

L'abondance des liqueurs dans une partie, comme dans les tumeurs inflammatoires où la tenſion & le gonflement ſont conſidérables, la douleur violente, la rougeur & la chaleur exceſſive eſt la cauſe de la mortification humide qui vient du vice des fluides. On peut joindre à cette cauſe la gélée qui condenſe les liqueurs, & en interrompt le cours. Par celui des fluides.

La mortification ſeche a pour cauſe l'apauvriſſement du ſang, & cet apauvriſſement eſt Cauſe de la morfication ſeche.

occaſionné par quelque virus vénérien ou ſcorbutique, par l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux qui n'agiſſent point aſſez ſur les fluides, par la diſette d'alimens, par les mouvemens exceſſifs, par les paſſions de l'ame, par l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes, & par l'application trop grande aux ſciences abſtraites. Toutes ces cauſes privent le ſang des liqueurs nourriſſieres, & des eſprits animaux néceſſaires pour l'entretien de l'œconomie animale, le rendent groſſier & épais, & par conſéquent peu propre à ſe filtrer, à réparer les ſubſtances perdues, & à circuler dans les plus petits vaiſſeaux des parties éloignées du cœur.

Signes de la mortification. On diviſe les ſignes de la mortification en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpece.

Humide. La mortification humide ſe manifeſte par une grande douleur, une tenſion & une rougeur conſidérable à la partie ; par la ſéparation de l'épiderme lorſqu'on touche la peau ; par des phlictaines remplies d'une ſéroſité rougeâtre. Bien-tôt la couleur devient pâle, livide, noire ; le ſentiment & le mouvement ſe perdent, le membre devient peſant ; la partie repand une odeur cadavereuſe ; il en ſort une liqueur puante ; un cercle ſemble borner la mortification, & ſéparer ce qui eſt ſain d'avec ce qui eſt mort ; enfin, les muſcles de la partie deviennent pâles, livides & ſans reſſort : c'eſt alors que la mortification eſt à ſon dernier degré, qu'on appelle ſphacele.

Et ſeche. La mortification ſeche ſe manifeſte par un grand froid à la partie qui paroît pâle & comme affaiſſée ; l'épiderme ne ſe ſépare

point ; il n'y a pas de phliƈtaines ; le ſentiment & le mouvement ſe perdent ; il y a peu de rougeur, & s'il y en a, elle eſt d'une très-petite étendue, & dégénére bien-tôt en une tache noire qui s'étend peu à peu, enfin le poulx eſt languiſſant, dur & concentré.

Les ſignes prognoſtics de la mortification ſe tirent de ſon progrès, de ſon caraƈtere, de ſes cauſes, & de l'âge du Malade. Signes prognoſtics.

Le ſphacele eſt beaucoup plus fâcheux que la gangrene, & il n'y a pas d'autres remedes que l'amputation. La mortification ſeche eſt beaucoup plus fâcheuſe que l'humide, & ne laiſſe pas grande eſpérance de guériſon. La mortification qui vient de cauſe interne eſt toujours très-fâcheuſe. Celle qui eſt occaſionnée par une cauſe externe l'eſt beaucoup moins ; enfin, la mortification eſt preſque toujours mortelle dans les Vieillards.

On voit par ce que nous venons de dire de la cauſe de la pourriture, qu'elle n'eſt pas toujours une ſuite des apoſtemes. Nous aurions pû ne parler que de celle qui en eſt une terminaiſon, mais nous avons crû devoir, pour éviter la longueur & les redites, traiter cette matiere en général. Remarque.

§. VI.

Des Apoſtemes en particulier.

NOus ne parlerons point ici de tous les apoſtemes, mais ſeulement de quatre qui ſont les plus fréquens. Ces quatre ſont l'éréſipele, le Phlegmon, l'œdeme, & le ſchirre.

1°. L'éréſipele eſt une légére tumeur de la peau avec inflammation & douleur médiocre, Ce que c'eſt qu'éréſipele.

& pongitive ou piquante.

Les Auteurs ont donné différens noms à cette eſpece de Maladie ; ils l'ont appellé Roſe, Feu ſacré & Feu de S. Antoine.

Différence des éréſipeles.

L'éréſipele eſt diſtingué en ſimple & en compliqué, en malin & en benin, en fixe & en ambulant, en ſimptômatique & en périodique. La ſuperficie de la peau peut être aux uns & aux autres unie & reluiſante ou boutonnée. Dans ce dernier cas l'éréſipele s'appelle miliaire.

Le ſimple ou benin eſt celui dont la cauſe eſt légére & extérieure, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident conſidérable.

Le compliqué eſt celui qui ſe trouve joint avec un phlegmon, ou avec un œdeme, ou avec un ſchirre. On appelle cette tumeur éréſipele, parce qu'elle eſt plus éréſipele que tout autre apoſteme ; cependant, pour déſigner ſa complication, on l'appelle éréſipele phlegmoneux, ou éréſipele œdemateux, ou éréſipele ſchirreux.

Le malin eſt celui qui eſt occaſionné par une cauſe maligne, comme la fiévre maligne.

L'éréſipele fixe eſt celui qui ne change point de place.

L'ambulant eſt celui qui va d'une partie à l'autre.

Le ſymptômatique eſt celui qui dépend du vice d'une partie.

Le périodique eſt celui qui revient de tems en tems. Les perſonnes d'un tempérament bilieux y ſont fort ſujets.

L'éréſipele miliaire eſt celui, comme on l'a dit, où la peau eſt boutonnée. On croit qu'il provient de la lymphe, qui ayant détaché l'épiderme de la peau, ſoit par ſon acre-

té, ſoit par ſon abondance, s'eſt épanchée entre la peau & l'épiderme, & forme ſur la ſurface de la peau de petites élévations plus ou moins conſidérables.

La cauſe prochaine de l'éréſipele, ſuivant l'opinion des Modernes, eſt le paſſage des globules rouges du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques de la peau, ſurtout dans ceux qui compoſent le lacis lymphatique. Ainſi la peau eſt le ſiége de cette Maladie. Cauſe de l'éréſipele.

Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes. Cauſes éloignées.

Les cauſes internes ſont 1°. Un ſang chargé d'une tumeur acre & ſubtile, provenante de la bile, de l'humeur de la tranſpiration, ou de celle de la ſueur. 2°. L'irritation des fibres de la peau, ſoit qu'elle vienne de l'acreté de la lymphe, ſoit qu'elle ait été occaſionnée par quelque choſe extérieure. Internes.

Les cauſes externes ſont la compreſſion des vaiſſeaux de la peau, l'attouchement de quelque corps très-chaud ou très froid, celui des inſectes, l'application des huiles ou des emplâtres, l'ardeur du Soleil & du feu, le mauvais régime de vivre, la ſuppreſſion de quelque évacuation périodique, les exercices violens, les excoriations de la peau, &c. Externes.

Dans le commencement de l'éréſipele, les parties globuleuſes du ſang commencent à paſſer dans les vaiſſeaux lymphatiques, & comme il y en paſſe peu d'abord, la peau eſt alors médiocrement rouge & très-peu élevée ſans circonſcription; la rougeur s'évanouit lorſqu'on la preſſe, & revient promptement dès qu'on ceſſe de la preſſer. La Maladie eſt alors appellée phlogoſe. Quand la cauſe eſt légére, la réſolution s'en fait promptement. Ses tems.

Dans l'augmentation, le ſang ſe trouve en plus grande quantité dans les vaiſſeaux lymphatiques ; l'engorgement, la rougeur, l'élévation de la peau & les autres ſymptômes paroiſſent par conſéquent plus ſenſibles.

Dans l'état les ſymptômes ſont dans leurs plus grandes forces.

A la fin ou déclinaiſon, les ſymptômes commencent à diminuer, parce que l'humeur étant aſſez atténuée & délayée ſe diſſipe peu à peu par la voye de la circulation, ou par les pores. La ſuperficie de la peau reprend peu à peu ſa couleur naturelle, & il s'y forme des écailles farineuſes.

Terminaiſon de l'éréſipele.

La réſolution n'eſt pas la ſeule terminaiſon de l'éréſipele, il ſe termine encore par quelques-unes de celles dont nous avons parlé. Nous dirons ſeulement que la pulſation qui ſurvient à l'éréſipele y annonce la ſupuration.

Signes de l'éréſipele.

Les ſignes de l'éréſipele ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpece.

Les diagnoſtics.

La rougeur de la peau tirant ſur la couleur d'orange & ſur celle de roſe, & qui s'évanouit lorſqu'on la comprime avec le doigt, & revient dès qu'on ceſſe cette compreſſion ; l'élévation légére de la peau, la chaleur brulante, la douleur piquante & la fiévre ſont les ſignes par leſquels on connoît en général l'éréſipele ; à quoi on doit ajouter qu'il n'y a ni tenſion, ni circonſcription à la tumeur.

Tous ces ſignes ou une partie ſe rencontrent dans l'éréſipele ſimple ou benin.

Les ſignes de l'éréſipele compliqué ſont ceux

ue nous venons de rapporter, & ceux des postemes avec lesquels il est joint. Nous e rapporterons point ici ces derniers, parce ue nous en parlerons ailleurs.

Une fiévre considérable, des veilles, des gitations, le délire sont les symptômes qui ccompagnent l'éréſipele malin.

La définition de l'éréſipele fixe, ambulant & miliaire fait assez connoître les signes ausuels on peut les appercevoir.

Le prognostic de l'éréſipele se tire de son espece, de sa cause, de la partie qu'il attaque, & des accidens. Les prognostics.

L'éréſipele fixe, le symptômatique & le mple sont moins fâcheux que le composé.

Le malin, l'ambulant & le périodique dont a cause est interne, sont très-dangereux.

Celui qui arrive aux parties externes est noins fâcheux que celui qui vient aux internes. Celui qui vient aux parties tendineuses, nembraneuses & aponeurotiques, & aux enroits des articulations est plus dangereux que elui qui arrive aux autres parties. Celui qui ttaque la tête ou le col est fort à craindre, cause de l'engorgement des vaisseaux extérieurs qui ont une communication intime vec les intérieurs: delà embarras & engorement dans les parties intérieures.

Celui qui est accompagné de douleur violente, de fiévre considérable, d'agitation, e veille, de délire & de dévoyement est eaucoup plus fâcheux que celui qui est sans ucun de ces accidens.

2°. Le phlegmon est une tumeur inflammaoire, dure, élevée, circonscripte, accompanée de douleur & de pulsation, & qui s'étend autant en largeur qu'en profondeur. Phlegmon, ce que c'est.
On le divise en simple ou vrai, & en com- Ses différences.

pliqué ou faux. Le phlegmon ſimple ou vrai eſt celui qui n'eſt joint avec aucun autre apoſtemes. Le compliqué ou faux eſt celui qui ſe trouve joint avec un éréſipele avec un œdeme, ou avec un ſchirre. Auquel cas il s'appelle phlegmon éréſipelateux, phlegmon œdemateux, ou phlegmon ſchirreux.

Ses cauſes prochaines. La cauſe prochaine du phlegmon eſt l'engorgement du ſang dans les vaiſſeaux capillaires ſanguins de la peau, dans ceux du tiſſu cellulaire de la graiſſe, & même dans ceux des chairs, & ſon paſſage dans les vaiſſeaux lymphatiques de ces mêmes parties.

Eloignées. Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Les internes. L'abondance du ſang, ſa trop grande raréfaction, & ſa grande agitation qui dilatent les vaiſſeaux capillaires, ſanguins & les embouchures des vaiſſeaux lymphatiques dans leſquels il s'introduit, ſont les cauſes internes.

Les externes. Les coups, les chutes, les exercices violens capables de troubler le cours des liqueurs, le mauvais régime de vivre, la brûlure, l'ardeur du Soleil, le grand froid, certaines douleurs, comme celle des dents, &c. ſont les cauſes externes.

Ses tems. Dans le commencement du phlegmon l'engorgement des vaiſſeaux eſt léger, & les ſymptômes ne ſont pas par conſéquent conſidérables. Dans l'augmentation, cet engorgement devient plus grand, & les ſymptômes ſont plus violens.

Dans l'état, les vaiſſeaux ſont extrêmement engorgés, & les ſymptômes ſont à leurs derniers degrés.

A la fin, ſi les liqueurs ont été ſuffiſamment attenuées, délayées, évacuées & dé-

ournées à propos; la résolution qui est sa terminaison naturelle se fait, & les symptômes diminuent alors peu à peu.

Outre cette espece de terminaison, le phlegmon peut encore, selon des circonstances particulieres, se terminer par quelques-unes de celles dont nous avons parlé au sujet des apostemes en général. Terminaison du phlegmon.

Les signes du phlegmon se divisent en diagnostics & en prognostics. Les signes.

Les diagnostics font distinguer son espece.

On reconnoît le phlegmon simple ou vrai à la rougeur, à la chaleur, à la circonscription, à la tension & à la dureté de la tumeur; à la douleur, à la pulsation, à la fiévre & à l'insomnie. Lorsqu'on applique le doigt sur la tumeur; la rougeur ne s'évanouit pas, & ne revient pas comme dans l'éréfipele. Du phlegmon simple.

Les signes du phlegmon compliqué ou faux sont, outre ceux du phlegmon simple, ceux de l'aposteme avec lequel il est joint. Composé.

Les signes prognostics se tirent de la partie qu'il attaque, des causes qui l'ont produit & des accidens. Celui qui vient aux parties internes est plus fâcheux que celui qui arrive à l'extérieur. Le phlegmon qui attaque les parties charnues est moins fâcheux que celui qui vient autour des articulations, auprès des ligamens, des tendons & des gros vaisseaux. Celui qui vient de causes internes est plus fâcheux que celui qui vient de causes externes. Celui qui est accompagné de grande douleur, de fiévre, d'insomnie & de dévoyement est plus fâcheux que celui où ces accidens ne se rencontrent pas. Les signes prognostics.

Le furoncle qu'on nomme vulgairement clou, l'anthrax & le charbon sont des especes de phlegmon, qui ne différent du vrai Le furoncle, l'anthrax & le charbon. Ce que c'est.

qu'en ce que dans le furoncle & l'anthrax les cellules des graiſſes s'abcédent chacune dans leur particulier, au lieu que dans le phlegmon il n'y a qu'un ſeul foyer où la matiere ſe ramaſſe. Le charbon n'eſt que le furoncle ou l'anthrax tombé en pourriture.

Oedéme. Ce que c'eſt.

3°. L'œdeme eſt une tumeur molle, blanche, ſans douleur, & qui ne réſiſte point au toucher.

Ses différences.

On diviſe l'œdeme en ſimple & en compliqué, en primitif & en conſécutif, en particulier & en univerſel. Le ſimple eſt celui qui eſt formé par la ſéroſité ſeule, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident, ni d'aucune autre eſpece de tumeur. Le compliqué eſt celui qui eſt joint avec un éréſipele, un phlegmon ou un ſchirre; auquel cas il s'appelle œdeme éréſipelateux, œdeme phlegmoneux ou œdeme ſchirreux. L'œdeme primitif eſt celui qui arrive ſans qu'aucune autre indiſpoſition l'ait précédé. Le conſécutif eſt celui qui eſt cauſé par une autre maladie: telle eſt l'enflure des pieds cauſé par l'aſcite, & celle des mains cauſé par l'hydropiſie de poitrine. Le particulier eſt celui qui arrive à une ou à pluſieurs parties. L'univerſel eſt celui qui occupe toute l'étendue du Corps.

Cauſes prochaines.

Les cauſes prochaines de l'œdeme eſt l'abondance de la ſéroſité dans les vaiſſeaux lymphatiques, ou ſon infiltration dans tout le tiſſu cellulaire de la peau.

Eloignées.

Les cauſes éloignées ſe diviſent en internes & en externes.

Internes.

L'abondance de la ſéroſité, la lenteur de la circulation du ſang, & l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux ſont les cauſes internes. La lenteur de la circulation eſt cauſée par

épaississement du sang, par sa dissolution
u par la compression des vaisseaux qui em-
éche le cours facile des liqueurs. Cette com-
ression peut venir d'un enfant dans la ma-
ice, d'une tumeur au voisinage des vais-
aux, d'une obstruction au bas ventre ou
ux glandes conglobées. L'affoiblissement
u ressort des vaisseaux est la suite de quelque
meur, de quelque grande maladie, d'une
émorragie considérable, de trop fréquentes
ignées, & en général de toutes les choses
ui peuvent donner l'avantage à la partie
anche du sang sur la partie rouge.

L'humidité des endroits qu'on a habité, ne vie sédantaire, un air trop froid & trop umide, le grand sommeil, les grandes eilles, l'usage des alimens visqueux & glu-neux, & des boisons ou trop aqueuses ou op spiritueuses, la tristesse, &c. sont les uses externes de l'œdeme. **Externes.**

Les vaisseaux lymphatiques ne sont dans le ommencement de l'œdeme qu'un peu plus mplis de sérosité que dans l'état naturel, & mpression faite sur la partie avec le doigt évanouit assez promptement, parce que la mphe est encore libre dans les vaisseaux & u'elle ne les a pas encore trop dilaté. **Le commencement.**

Dans l'augmentation, la sérosité est en us grande quantité dans les vaisseaux lym-atiques, & l'impression faite avec le doigt meure plus long-tems. Dans l'un & l'autre ms l'œdeme se dissipe pendant le sommeil urvû que la situation de la partie favorise retour de la partie blanche du sang, & e d'ailleurs il n'y ait pas d'obstacles qui tiennent cette liqueur. **L'augmentation.**

Dans l'état, les vaisseaux sont extrême-ent distendus & souvent crevés, de sorte **L'état.**

que la lymphe s'infiltre dans le tiſſu cellulaire de la peau, & la diſtend de maniere qu'elle la rend reluiſante. L'impreſſion faite avec le doigt ſur la partie ſe diſſipe très-difficilement, ce qui marque le peu de mouvement de l'humeur.

La fin. A la fin, la réſolution qui eſt la terminaiſon la plus ordinaire & la plus avantageuſe ſe fait, les ſymptômes diſparoiſſent alors peu à peu, & la partie devient ridée.

Ses terminaiſons. L'œdeme au lieu de ſe réſoudre, ſe termine quelquefois par ſupuration ou par pourriture, & quelquefois, mais très-rarement, par induration & par déliteſſence.

Signes. Les ſignes de l'œdeme ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font connoître ſon eſpece.

Du ſimple. La molleſſe de la tumeur, ſa blancheur, ſon peu de réſiſtance au toucher, la facilité avec laquelle elle retient & conſerve l'impreſſion du doigt, la peſanteur de la partie, la tenſion de la peau qui devient luiſante, & l'abſence de la douleur ſont les ſignes de l'œdeme ſimple.

Du compliqué. Les ſignes de l'œdeme compliqué ſont, outre ceux du ſimple, ceux de l'apoſteme avec lequel il eſt joint.

Du primitif. &c. La définition de l'œdeme primitif, du conſécutif, du particulier & de l'univerſel fait aſſez connoître quels en peuvent être les ſignes.

Prognoſtic. Le prognoſtic ſe tire des cauſes de l'œdeme, de l'âge du Malade, de ſes tems & de ſa terminaiſon. Celui qui vient de cauſe interne eſt plus à craindre que celui qui vient de cauſe externe. Celui qui arrive aux vieillards eſt plus fâcheux que celui qui attaque

es jeunes gens. Celui qui eſt dans ſon commencement & dans ſon augmentation eſt moins fâcheux que celui qui eſt dans ſon état. Celui qui ſupure eſt plus mauvais que celui qui ſe termine par réſolution.

4°. Le ſchirre eſt une tumeur dure, indolente, circonſcripte, ſans douleur, ſans chaleur & ſans changement de couleur à la peau. Ce que c'eſt que le ſchirre.

On diſtingue le ſchirre en ſimple, en composé & en compliqué; en primitif & en conſécutif. Le ſimple eſt celui qui n'eſt joint à aucun autre apoſteme, & dont aucun virus n'eſt la cauſe. Le composé eſt celui qui eſt joint avec un éréſipele, ou un phlegmon, ou un œdeme: on l'appelle ſchirre éréſipelateux, ſchirre phlegmoneux, ou ſchirre œdemateux. Le compliqué eſt celui qui eſt entretenu par un vice particulier ou ſcrophuleux, ou ſcorbutique, ou vérolique, ou cancereux. Le primitif eſt celui qui en ſe formant a pris le caractere de ſchirre. Le conſécutif n'eſt que la terminaiſon de quelque autre apoſteme. Le primitif & le conſécutif peuvent être ſimples, ou composés, ou compliqués. Les différences du ſchirre.

Les glandes ſont ordinairement le ſiége du ſchirre; & la lymphe trop épaiſſe, trop viſqueuſe & arrêtée dans les vaiſſeaux de ces corps en eſt la cauſe prochaine. Ses cauſes prochaines.

L'épaiſſiſſement, la viſquoſité & le ſéjour de cette liqueur dans les glandes ſont occaſionnées par des cauſes éloignées internes ou externes. La phletore & toutes les maladies qui peuvent épaiſſir la lymphe, comme les différens virus vénériens, ſcrophuleux, ſcorbutiques, ou cancereux ſont les cauſes internes, auſquelles on peut joindre un tempérament mélancolique dans lequel les humeurs ſont Cauſes éloignées. Internes.

Externes. diſpoſées à s'épaiſſir. L'uſage des eaux bourbeuſes & croupies ; & celui des alimens groſſiers, auſteres, ou trop acides capables de fournir un chyle de même qualité ; les chutes, les coups & la compreſſion ſur les corps glanduleux, & en général tout ce qui peut affoiblir le reſſort des vaiſſeaux de ces parties ; un air trop chaud qui diſſipe les parties les plus fluides de la lymphe, ou un air trop froid qui le condenſe & rétrecit le diametre des vaiſſeaux, le chagrin, la triſteſſe, &c. ſont les cauſes externes.

Ses tems. Dans le commencement du ſchirre l'engorgement eſt léger, & par conſéquent la tumeur n'eſt pas fort dure. On l'appelle alors gonflement de la glande. Dans l'augmentation l'engorgement & l'obſtruction ſont plus conſidérables & la tumeur eſt plus dure. Dans l'état, l'engorgement & l'obſtruction de la glande, & par conſéquent la dureté de la tumeur ſont à leur dernier degré. Quant à la fin du ſchirre, la réſolution eſt la terminaiſon la plus avantageuſe, mais elle n'arrive point lorſque l'engorgement & l'obſtruction ont été ſi conſidérables que les vaiſſeaux ont perdus leur reſſort, & ſe ſont confondus avec la lymphe épaiſſie. Dans le ſchirre ſimple, quand l'humeur obſtruée s'échauffe & ſe met en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, le ſchirre ſupure en partie ou totalement. En ce cas, il prend différens noms ſuivant la qualité du pus formé. Si le pus reſſemble à de la bouillie on appelle la tumeur *Atherome* ; s'il reſſemble à du ſuif, elle prend le nom de *Steatome* ; s'il reſſemble à du miel, on la nomme *Meliceris*. Le ſchirre, lorſqu'il eſt fort gros, ſe termine quelquefois par pourriture.

On

On divise les signes du schirre en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font distinguer les différentes especes de schirre.

Signes diagnostics.

La dureté, l'indolence & la circonscription de la tumeur, l'absence de la douleur & de la chaleur, & la couleur de la peau dans son état naturel sont les signes du schirre simple. Ces mêmes signes joints à ceux d'un autre aposteme font connoître le schirre composé. La complication du schirre se manifeste par les symptômes qui caractérisent les virus qui peuvent en être la cause, & dont on parlera en traitant des ulcéres. La définition du schirre primitif & celle du consécutif suffisent pour les faire distinguer.

Prognostic.

Le prognostic du schirre se tire de ses causes, de ses terminaisons & de la partie où il se trouve. Celui qui survient à la suite de quelque évacuation supprimée, ou dont un virus est la cause, est plus à craindre que celui qui survient à la suite d'un coup ou d'une chûte. Celui qui supure ou qui devient cancereux est beaucoup plus mauvais que celui qui s'endurcit. Celui qui se trouve aux parties internes est plus dangereux que celui qui affecte les parties externes.

CHAPITRE II.

Des Tumeurs faites par le déplacement des parties molles.

Les parties molles, en se déplaçant par quelque cause que ce soit, forment des tumeurs de différentes especes, qui prennent différens noms selon la différence des parties

déplacées. Les unes s'appellent hernies ; les autres chûtes ou renversement de matrice ; d'autres chûtes du vagin, chûtes du rectum, &c. Nous nous contenterons de parler des hernies en général, parce que cette espece de maladie est la plus commune de celles qui arrivent par le déplacement des parties molles.

Des Hernies.

QUoique le mot de hernie, selon son origine Grec, signifie toute tumeur qui incommode, on le restreint cependant à signifier l'issue de quelque partie hors du ventre. C'est ce que les François appellent *Descente*, & les Latins *Ramex* ou *Ruptura*.

Hernie. Ce que c'est.

Hernie ou descente, est une tumeur contre-nature produite par le déplacement de quelques-unes des parties molles qui sont contenues dans la capacité du bas ventre.

La structure des parties du bas ventre, les différences des hernies, leurs causes & leurs signes sont quatre choses que nous allons exposer pour donner une idée générale des hernies.

§. I.

Structure des Parties.

Ce qu'on doit examiner par raport aux parties contenues.

DEs parties qui peuvent être intéressées dans les hernies, les unes sont contenantes & les autres contenues. On doit examiner particuliérement par raport à celles-ci leurs attaches plus ou moins mobiles ; leur situation, leur connexion avec les autres parties, leur disposition à s'étendre & à s'alonger, &c. Par raport aux parties conte-

nantes, on doit considerer principalement les prolongemens du tissu cellulaire du péritoine, & la facilité avec laquelle cette membrane s'étend, la position & l'action des muscles, enfin les ouvertures naturelles du bas ventre qui ne sont fermées intérieurement que par le péritoine, & extérieurement que par de la graisse, par quelques glandes & par les tégumens. Ces ouvertures sont le trou ombilical, les deux arcades des muscles du bas ventre formées par le ligament de fallope, celles qu'on appelle communément anneaux des deux muscles obliques externes. On peut ajouter à ces ouvertures les deux trous ovalaires.

Par raport aux parties contenantes.

§. II.

Différences des Hernies.

Comme certaines parties contenantes du bas ventre peuvent en se déplaçant former une hernie dans tous les endroits de la circonférence de cette capacité, on a donné différens noms aux hernies selon les endroits par où les parties s'échapent, & le lieu où la tumeur se manifeste.

Les hernies qui sont situées à la région antérieure ou à la région postérieure de l'abdomen depuis les fausses côtes jusqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic jusqu'aux os des isles s'appellent en général *hernies ventrales*.

Différences des hernies par raport aux endrois où la tumeur se manifeste.

Celles qui sont à l'ombilic, soit que les parties ayent passées par cette ouverture, soit qu'elles se soient faites une issue à côté s'appellent *hernies ombilicales* ou *exomphales*.

Celles qui se manifestent dans le pli de l'aîne, parce que les parties ont passées

par l'anneau de l'oblique externe, s'appellent *bubonoceles, hernies inguinales* ou *incomplettes.* Si les parties qui forment la tumeur dans le pli de l'aîne descendent aux hommes jusques dans le scrotum, & aux femmes jusques dans les grandes lévres ; la hernie s'appelle *complette.* Celles des hommes s'appelle aussi *oschéocele.*

Les hernies qui paroissent au pli de la cuisse, le long des vaisseaux cruraux, parce que les parties ont passées par dessous le ligament de fallope, s'appellent *hernies crurales.*

Enfin, celles qui se manifestent au-dessous du pubis, proche des attaches des muscles triceps supérieurs & pectineus s'appellent *hernies du trou ovalaire*, parce que les parties ont passées par cette ouverture.

Par raport aux parties qui la forme.

On donne encore aux descentes quelques noms particuliers par raport aux parties qui les forment.

Celles qui se manifestent à la ligne blanche ou proche la ligne blanche au-dessous du cartilage xiphoïde, & qui sont formées par l'estomac, s'appellent *hernies de l'estomac.*

Les exomphales formées par l'épiploon seul se nomment *épiplomphales*; celles qui sont formées par l'intestin se nomment *enteromphales*; celles qui sont formées par l'intestin & l'épiploon se nomment *entero-épiplomphales.*

Les hernies inguinales formées par l'intestin seul s'appellent *enteroceles*; celles qui sont formées par l'épiploon s'appellent *épiploceles*; celles qui sont formées par l'une & l'autre partie s'appellent *entero-épiploceles*; enfin celles qui sont formées par la vessie s'appellent *hernies de vessie.*

Parties qui forment les hernies.

On voit par ce que nous venons de dire que l'estomac, l'épiploon, la vessie, & les in-

testins sont les parties qui en se déplaçant forment les tumeurs herniaires à la circonférence du ventre. Il est encore nécessaire de sçavoir quels intestins forment le plus souvent ces sortes de tumeurs. L'intestin ileon est celui qui s'échappe le plus souvent ; le cœcum, son appendix & le colon s'échappent quelquefois ; le rectum rarement, & jamais le duodenum. Le mésantere accompagne l'intestin quand le diamétre du canal intestinal est en double; mais quand il n'y a qu'une partie de son diamétre prise ou pincée, le mésantere ne se trouve pas compris dans la tumeur.

Lorsque les parties du bas ventre sortent de sa capacité ; il faut supposer alors que le péritoine se rompt, ou qu'il étoit déja rompu, ou du moins qu'il s'étend & s'allonge. C'est ce qui a donné lieu de distinguer les hernies en celles qui se font par *rupture* & celles qui se font par *dilatation*.

Ce que c'est que le sac herniaire.

Dans le premier cas, les parties passent au travers du péritoine divisé. Dans le second, il les enveloppe & forme ce qu'on appelle *sac herniaire*. On ne trouve point de sac aux hernies de vessie, parce que la vessie est hors du péritoine.

Nous croyons qu'il seroit à propos de distinguer les hernies en simples, en composés & en compliqués. On peut appeller *hernie simple*, celle qui n'est formée que d'une seule partie & qui rentre aisément & totalement. On peut appeller *hernie composée*, celle qui est formée de plusieurs parties à la fois, & qui rentre aisément & totalement. On peut appeller *hernie compliquée*, celle qui est accompagnée de quelque accident particulier ou de quelque maladie des parties voisines.

Hernie simple.

Composées.

Compliquées.

D'accidens. L'adhérence des parties sorties, leur étranglement par l'anneau ou par l'entrée du sac herniaire, leur inflammation & leur pourriture sont les accidens qui peuvent accompagner les hernies.

De maladies. Les abcès, le varicocele, le pneumatocele, le sarcocele, l'hydrocele aux hernies inguinales; l'hydromphale, le pneumatomphale, le sarcomphale, le varicomphale aux hernies ombilicales sont autant de maladies qui les compliquent quelquefois.

§. III.

Causes des Hernies.

Dispositions à former les hernies. LA structure des parties contenantes, & le mouvement méchanique des muscles peuvent être regardés comme des dispositions naturelles à la formation des hernies.

Causes. Le relâchement & l'affoiblissement des parties qui composent le bas ventre & tout ce qui est capable de rétrécir sa capacité, sont des causes de cette espece de maladie.

Ce qui est cause du relâchement, &c. Le relâchement & l'affoiblissement des parties sont occasionnés par l'usage habituel d'alimens gras & huileux, par une sérosité abondante, par l'hydropisie, par la grossesse, par la rétention d'urine, par les vents, &c.

Ce qui peut resserer & rétrecir la capacité du ventre. Les fortes pressions faites sur le ventre par des corps étrangers & même par un habit trop étroit, les chûtes, les coups violens, les efforts & les secousses considérables, les toux & les cris continuels, les exercices de Cheval & des Instrumens à vents, les respirations violentes ou forcées, &c. en rétrecissant la capacité du bas ventre, & en

comprimant les parties qui y ſont contenues, peuvent les obliger à s'échapper ſoit tout à coup ſoit petit à petit par quelque endroit de la circonférence du bas ventre, où elles trouvent moins de réſiſtance.

A ces cauſes, on doit ajouter les plaies du bas ventre, principalement les pénétrantes. Car le péritoine diviſé ne ſe réunit que par recolement, & parconſéquent les parties peuvent facilement s'échapper par l'endroit qui a été percé. Autres cauſes des hernies.

§. IV.

Signes des Hernies.

On diviſe les ſignes des hernies en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font connoître quelle eſt l'eſpece de hernie.

Les yeux reconnoiſſent aſſez les différences des hernies par raport à leur ſituation; il n'y a de difficulté qu'à juger ſi elles ſont ſimples, ou compoſées, ou compliquées.

La hernie ſimple forme une tumeur molle, ſans inflammation ni changement de couleur à la peau, & qui diſparoît lorſque le Malade eſt couché de maniere que les muſcles de l'abdomen ſont dans le relâchement, ou lorſqu'on la comprime légérement après avoir mis le Malade dans une ſituation convenable. Si l'on applique le doigt ſur l'ouverture qui donne paſſage aux parties, on ſent leur impulſion quand le Malade touſſe. Toutes ces circonſtances déſignent en général une hernie ſimple. Signes de la hernie ſimple.

La tumeur formée par l'inteſtin eſt ronde, molle, égale, & rentre aſſez promptement en faiſant un petit bruit. Par l'inteſtin.

Par l'épiploon. La tumeur formée par l'épiploon n'eſt pas ſi ronde, ni ſi égale, ni ſi molle, & ne rentre que peu à peu ſans faire de bruit.

Par la veſſie. La tumeur formée par une portion de la veſſie déplacée diſparoît toutes les fois que le Malade a uriné ou qu'on la comprime en l'élevant légérement; parce que l'urine contenue dans la portion déplacée tombe dans l'autre.

Signes des hernies compoſées. On conçoit facilement que les tumeurs herniaires compoſées, c'eſt-à-dire, formées de deux ou trois ſortes de parties en même tems, doivent préſenter les ſignes de différentes eſpeces de hernie ſimple.

Compliquées d'adhérence. Lorſque les hernies ſont compliquées d'adhérence ſeulement, ce qui les forme ne rentre pas du tout, ou ne rentre qu'en partie.

D'étranglement. Lorſqu'elles ſont compliquées d'étranglement, les parties ſorties ne rentrent point; l'inflammation ſurvient à l'ouverture par laquelle les parties ſe ſont échappées, la rétrecit, occaſionne par conſéquent la compreſſion de ces parties, & empêche la circulation des liqueurs. Delà viennent ſucceſſivement la tenſion, l'inflammation & la douleur de la tumeur & de tout le ventre; le hoquet, le vomiſſement d'abord de ce qui eſt contenu dans l'eſtomac, & puis de matieres chyleuſes, d'excrémens, & enfin de tout ce que le Malade prend; la fiévre, les agitations, les mouvemens convulſifs du corps; l'affoibliſſement & la concentration du poulx, le froid des extrêmités, &c.

Accidens d'étranglement.

Signes de la pourriture. Lorſque les hernies ſont compliquées de la pourriture des parties ſorties, tous les ſymptômes d'étranglement dont on vient de parler, diminuent, le Malade paroît dans une eſpece de calme, & l'impreſſion du

doigt faite sur la tumeur y reste comme dans de la pâte.

Lorsqu'elles sont compliquées des différentes maladies dont on a parlé, on les reconnoît aux signes de ces maladies joints à ceux de la hernie simple ou composée.

Signes des hernies compliquées de maladie.

Les signes prognostics des hernies se tirent de leur volume, de l'âge du Malade, du tems que la hernie a été à se former, des causes qui l'ont produite, du lieu qu'elle occupe, de sa simplicité, de sa composition, ou de sa complication.

Signes prognostics.

CHAPITRE III.

Des Tumeurs faites par les corps étrangers.

ON entend par corps étrangers toutes les choses qui n'entrent point actuellement dans la composition de notre corps. On les partage en deux classes; on met dans la premiere, ceux qui se sont formés au-dedans de nous; & dans la seconde, ceux qui sont venus de dehors. Les uns & les autres peuvent être animés, ou inanimés.

Ce que c'est que corps étrangers.

Combien on en distingue d'especes.

Ceux qui sont formés chez nous, sont de deux especes. Les uns se sont formés d'eux-mêmes. Telles sont la pierre dans les reins, ou dans les uretéres, ou dans la vessie, ou dans la vessicule du fiel, ou dans tout autre endroit du corps; la molle dans la matrice, les vers & d'autres insectes dans les intestins ou dans quelqu'autre partie du corps. Les autres sont devenus corps étrangers, parce qu'ils ont séjournés trop long-tems dans le

Corps étrangers formés chez nous en deux especes.

corps ; tel eſt un enfant mort dans la matrice ; ou parce qu'ils ſe ſont ſéparés du tout ; telles ſont les eſquilles d'os, un eſcarre, &c.

Venus de dehors.

Les corps étrangers venus de dehors ſont entrés dans le corps ou en faiſant une diviſion, ou ſans faire de diviſion. Ceux qui entrent en faiſant une diviſion, ſont tous les corps portés avec violence ; tels qu'un dard, une bale de fuſil, un éclat de bombe, de la boure, &c. Ceux qui entre ſans faire de diviſion ſont de toutes eſpeces, & s'introduiſent dans les ouvertures naturelles, dans les yeux, dans le nez, dans le goſier, dans les oreilles, dans l'anus, dans l'uretre & dans la veſſie.

Autre corps étrangers.

On doit mettre parmi les corps étrangers l'air qui peut cauſer, en s'inſinuant dans l'inteſtice des parties, des tumeurs qui prennent des noms différens, ſelon les parties où elles ſe trouvent. La tumeur faite d'air qui ſe trouve au ventre, s'appelle hydropiſie timpanite ; celle qui ſe trouve aux bourſes, ſe nomme pneumatocele ; celle qui ſe trouve à l'ombilic, s'appelle pneumatomphale. Si l'air s'eſt inſinué dans tout le tiſſu cellulaire de la peau, le gonflement univerſel qui en réſulte, s'appelle emphiſeme univerſel ; ſi l'air ne s'eſt inſinué que dans une certaine étendue, on appelle la tumeur qu'il produit emphiſeme particulier. Le détail de toutes ces maladies appartient à une Pathologie particuliere.



De la ſolution de continuité des parties molles.

LA ſolution de continuité eſt une diviſion des parties de notre corps qui na-
irellement doivent être unies.

On diviſe en général celle des parties
olles en deux eſpeces, qui ſont les plaies
les ulceres.

CHAPITRE PREMIER.

Des Plaies.

LA plaie eſt une ſolution de continuité faite aux parties molles par quelque cauſe
terne. Ce que c'eſt que plaie.

Toutes les choſes extérieures capables de fai-
quelque diviſion peuvent être cauſe de plaie.
s unes piquent, d'autres tranchent, d'au-
s contondent & déchirent, d'autres enfin
ıtériſent. Par exemple, une épée, une
yonnette, &c. piquent; un ſabre, un cou-
u, &c. tranchent; les efforts violens, les
rps durs, ronds, &c. les bales de fuſil,
éclats de grenades, de mortier, de bom-
s, &c. contondent & déchirent; le feu &
tes les eſpeces d'eau forte cautériſent. Ses cauſes.

Toutes ces choſes détruiſent l'intégrité
parties, & font des plaies qui different
re elles par raport à la cauſe qui les a
es; par raport à leur grandeur, à leur fi-
e & à leur direction; & par raport aux
ties intéreſſées. Différences des plaies.

es plaies faites par les inſtrumens piquans Par raport à leur cauſe.

ſont appellées piquures ; celles qui ſont faites par les inſtrumens contondans, ſont appellées en général plaies contuſes ; celles qui ſont faites par des armes à feu ſe nomment plaies d'arquebuſades ; celles qui ſont faites par la morſure d'animaux venimeux ſe nomment plaies venimeuſes ; celles enfin qui ſont faites par le feu ou par quelque eau forte ſe nomment brûlures.

Par raport à leur figure & à leur grandeur.

La figure d'une plaie en T, en X, ou à lambeau ; ſon étendue en longueur, en largeur & en profondeur ; ſa direction droite ou oblique ou tranſverſale par raport à la ligne verticale du corps, ou par raport à la rectitude des fibres des muſcles, enfin la perte de ſubſtance ſont des différences qui demandent quelque conſidération lorſqu'on la traite.

Par raport aux parties où elles ſe trouvent.

Des plaies qui différent ſuivant les parties où elles ſont faites les unes ſe trouvent aux extrêmités, & les autres au tronc. Celles-ci peuvent arriver à la tête, ou au col, ou à la poitrine, ou au bas ventre ; elles peuvent pénétrer juſqu'aux parties intérieures, ou ſe borner aux parties extérieures. Celles des extrêmités & celles du tronc qui ſont à ſon extérieur, peuvent ſe trouver aux tégumens, aux muſcles, aux tendons, aux vaiſſeaux, aux glandes, aux endroits des articulations, &c.

Différences eſſentielles des plaies.

Toutes ces différences ne ſont qu'accidentelles. Celles qui ſont eſſentielles conſiſtent dans la ſimplicité des plaies, dans leur compoſition & dans leur complication.

Plaie ſimple.

La plaie ſimple n'eſt qu'une ſolution de continuité des parties molles faite par quelques cauſes externes, & qui ne demande que la réunion.

La plaie composée est celle qui se trouve jointe à quelque autre indisposition qui ne demande pas d'autre traitement particulier que la plaie simple : tel est, par exemple, une plaie faite aux parties molles par un instrument tranchant, qui en les divisant a divisé aussi les os. Plaie composée.

La plaie compliquée est celle qui se trouve jointe avec quelque autre indisposition qui demande un traitement différent de celui de la plaie simple. Plaie compliquée.

Une plaie est compliquée avec sa cause, ou avec quelque maladie, ou avec quelque symptôme ou accident. Ce qui rend une plaie compliquée.

Lorsque l'instrument qui a fait la plaie est resté dans la partie blessée, la plaie est compliquée avec sa cause. Si quelque aposteme survient à la partie blessée, ou qu'il y ait plaie & fracture en même tems, la plaie est compliquée avec maladie. Si la douleur, l'hœmorragie, la convulsion, la paralisie, l'inflammation, la fiévre, le dévoiement, le reflus de matiere purulente surviennent à une plaie ; elle est compliquée avec ces accidens, dont nous croyons devoir donner ici une idée.

I. La douleur est une perception désagréable produite par la distention de quelques fibres nerveuses. Ce que c'est que la douleur.

Elle survient de deux manieres aux plaies, 1°. Par la division imparfaite de quelques parties aponeurotiques, nerveuses ou tendineuses. 2°. Par la présence de quelques corps étrangers, comme d'une bale, &c. ou par l'épanchement de quelque liqueur sous une partie membraneuse.

Nous croyons devoir faire ici quelques remarques sur la douleur en général. Les An- Remaque,

ciens distinguoient quatre especes de douleur, la pulsative, la pongitive, la tensive, & l'aggravative ; mais il ne vouloient exprimer par ces mots que la maniere dont la douleur se fait sentir. Ils distinguoient encore trois choses dans la douleur, l'agent, le patient & le juge. L'agent est tout ce qui est capable de distendre les fibres nerveuses. Le patient est tout ce qui raporte à l'ame ce qui se passe dans la partie. Le juge est l'ame.

Sa cause. La douleur est d'autant plus grande que les fibres nerveuses sont plus près de leur rupture. Sa cause est tout ce qui est capable de distendre plus ou moins ces fibres nerveuses.

Ses effets. Les effets de la douleur sont l'agitation, l'insomnie, la chaleur, la fiévre, la soif, la sécheresse, la convulsion, l'inflammation, les dépôts, la gangrene, &c.

Ce que c'est qu'hœmorragie. II. L'hœmorragie est une effusion si considérable de sang, qu'elle seroit bientôt suivie de la foiblesse & même de la mort, si on n'y apportoit promptement le remede nécessaire.

L'hœmorragie est d'autant plus à craindre, que l'ouverture est faite à une veine ou à une artére plus considérable, & qu'elle est située dans un lieu où il est plus difficile de porter du secours. On doit à ce sujet se rappeller la distribution des vaisseaux.

Convulsion. Ce que c'est. III. La convulsion est une contraction des muscles violente, involontaire & réiterée.

Deux sortes de convulsion surviennent aux plaies, l'une est produite par l'irritation des fibres nerveuses, ou par la section de quelques muscles antagonistics ; & l'autre est la suite de quelque grande hœmorragie.

IV. La paralisie est une privation de mouvement, & quelquefois de sentiment, causée par un obstacle qui empêche les esprits animaux de se porter à la partie qui en est attaquée. Ce que c'est que la paralisie.

Deux sortes de paralisie surviennent aux plaies ; l'une vient de ce qu'un nerf dont les branches se distribuent dans une partie est totalement coupé ; & l'autre, de ce qu'un muscle seul moteur d'une partie est coupé totalement ou imparfaitement.

V. La compression faite par quelque corps étrangers ou par des escarres, l'obstruction des embouchures des petits vaisseaux capillaires & le rétrecissement de leur extrêmités empêchent la circulation libre & facile du sang, & occasionnent par là l'inflammation aux environs des plaies. L'inflammation.

VI. La fiévre est une suite de la douleur vive, ou un symptôme de la supuration qui se prépare. La fiévre.

VII. Le dévoiement est un accident qui change le bon état d'une plaie, trouble la supuration & la régénération des chairs. Le dévoiement.

VIII. Ce qu'on appelle reflus de matiere purulente est un accident très dangereux pour les plaies.

Je dis ce qu'on appelle reflus de matiere purulente, parce que plusieurs pensent que cet accident n'est pas le retour de la matiere de la supuration des plaies dans l'intérieur, mais un éretisme qui survient aux vaisseaux de la plaie, c'est-à-dire, un rétrecissement des embouchures des petits vaisseaux divisés & de leur diamètre qui empêche les sucs de s'épancher. Ils croient que cet éretisme peut se communiquer à quelques parties internes, & y causer plus ou moins

promptement un dépôt purulent.

Ses causes. Que ce soit l'éretisme ou un vrai retour de la matiere dans l'intérieur qui change le bon état d'une plaie, les causes de cet accident sont toujours les mêmes.

L'exposition d'une plaie à l'air, le mauvais régime, les passions de l'ame, la fiévre, l'application des remedes qui ne conviennent pas à l'état de la plaie, un pansement peu méthodique, &c. sont les choses qui peuvent l'occasionner.

Ses signes. La diminution de la supuration, l'affoissement des bords de la plaie, sa paleur; la mauvaise qualité du pus trop liquide ou trop épais, jaune & de mauvaise odeur; les frisons irréguliers suivis de fiévre & de sueur froide; la petitesse du poulx; enfin les symptômes d'un dépôt à la tête, à la poitrine ou au foye en sont les signes.

Signes des plaies. Les signes des plaies peuvent être divisés en commémoratifs, en diagnostics & en prognostics.

Les commémoratifs. Les signes commémoratifs des plaies sont les circonstances qui ont accompagné la blessure lorsqu'elle a été faite; par exemple, la situation du blessé & celle de la personne ou de la chose qu'il l'a blessé, la grosseur & la figure de l'instrument qui a fait la plaie, qu'il faut avoir soin de comparer avec celle de la plaie.

Diagnostics. Les signes diagnostics des plaies s'apperçoivent par les sens & par la raison.

Signes sensuels. Par la vûe on reconnoît la grandeur extérieure d'une plaie, & si elle est avec perte ou sans perte de substance. Par le toucher, soit avec le doigt, soit avec la sonde, on en découvre la direction, la profondeur & la pénétration. Par l'odorat, on sent les

xcrémens qui peuvent ſortir par les plaies de certaines parties. Par le goût, on s'aſſure de la qualité des liqueurs qui ſortent de certaines plaies.

La raiſon juge qu'une plaie s'étend juſqu'à certains endroits par la léſion de l'action d'une certaine partie, par la ſituation de la plaie & de la douleur; par les excrémens qui ſortent de la plaie, ou qui ne s'évacuent pas comme à l'ordinaire. En ſe rappellant les idées générales de l'Anatomie, on trouvera facilement dans les plaies l'application de toutes ces choſes. Signes rationels.

Les ſignes prognoſtics des plaies ſe tirent des parties où elles ſont ſituées, de leur cauſe & de leur différence eſſentielle. Celles des tégumens & des parties charnues ſont moins fâcheuſes que celles des parties membraneuſes, aponeurotiques, tendineuſes & nerveuſes; telles que ſont, par exemple, celles des articulations. Celles des parties externes ſont moins dangereuſes que celles des parties internes. Celles des principaux troncs de vaiſſeaux ſont beaucoup plus fâcheuſes que celles de leurs ramifications, où il eſt facile d'appliquer les moyens propres à arrêter l'hœmorragie. Celles des parties internes ſont très-dangereuſes. Prognoſtics.

En conſidérant les parties où les plaies ſe trouvent, on les regarde comme légeres, ou comme graves, ou comme mortelles. Les plaies légeres ſont celles de la peau, de la graiſſe & des muſcles; car elles ne demandent que la réunion, lorſque d'ailleurs elles ne ſont point compliquées d'accidens.

Les plaies graves ſont celles des parties membraneuſes, tendineuſes, aponeurotiques, & en particulier des articulations. Le ſuccès

de leur cure est quelquefois douteux, à cause des accidens dont elles sont souvent accompagnées.

On appelle plaies mortelles celles des gros vaisseaux & des parties intérieures, quoique certaines puissent se guérir. Celles du cœur sont presque toujours mortelles ; celles des poulmons se guérissent quelquefois. On entrera dans un plus grand détail du prognostic des plaies des parties intérieures, lorsqu'on traitera des plaies en particulier.

Les plaies faites par un instrument tranchant sont moins fâcheuses que celles qui sont faites par un instrument piquant ; celles qui sont faites par un instrument contondant sont plus fâcheuses que celles qui sont faites par un instrument tranchant ou piquant. Les plaies simples ne sont point dangereuses, les composées le sont davantage ; mais les compliquées sont toujours très-fâcheuses.

Tems des plaies.

On distingue quatre états ou tems dans la durée des plaies. Le premier est celui où elle saigne ; le second est celui où elle supure ; le troisiéme est celui où se fait la régénération des chairs ; & le quatriéme est celui où se fait la cicatrice.

Dans le premier état, lorsque les parties ont été divisées, les bords de la division tendent par leur propre ressort à s'écarter les uns des autres ; delà viennent l'hœmorragie & la douleur. Il y a cependant certaines plaies d'arquebusades où les parties divisées ne rendent point de sang. Si la division est simple & sans perte de substance, on arrête la perte de sang, on appaise la douleur, & on procure la réunion des lévres de la plaie en les rapprochant, & en les maintenant rappro-

chées pendant quelque tems. Ainſi ces eſpeces de plaies n'ont qu'un ſeul état. La plaie qui eſt avec perte de ſubſtance ceſſe au bout de quelques heures de ſaigner, ſoit d'elle-même, ſoit par l'application de l'appareil; il ſe forme à chaque embouchure des vaiſſeaux diviſés un petit caillot qui empêche le ſang de ſortir, & occaſionne par-là un petit gonflement autour de la plaie. Pendant les quatre ou cinq premiers jours elle s'humecte peu à peu, & il en ſort une ſéroſité moins rougeâtre mais plus abondante, à meſure qu'elle approche de ſon ſecond état.

Dans le ſecond état, la ſupuration eſt annoncée par la fiévre, qui eſt d'autant plus conſidérable que la plaie eſt plus grande, mais qui diminue avec le gonflement à meſure que la ſupuration augmente, & ceſſe dès que la ſupuration eſt parfaitement établie; ce qui arrive plus ou moins promptement ſuivant la nature de la plaie, l'âge & le tempérament du Malade, & les accidens qui ſurviennent. **Deuxiéme tems.**

Les débris des vaiſſeaux diviſés, les eſcarres & les ſucs arrêtés aux environs de la plaie ſont la matiere de la ſupuration.

Dans le troiſiéme état, les ſucs nourriſſiers de la partie parviennent facilement jusqu'aux lévres de la plaie, & ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés pour réparer la perte de ſubſtance que la partie a faite. Quelques perſonnes néanmoins penſent que cette perte n'eſt pas réparée par les ſucs nourriſſiers, mais par un dévelopement inſenſible des vaiſſeaux de la partie. **Troiſiéme tems.**

Dans le quatriéme état, les ſucs qui ont réparés la perte de ſubſtance ſe répandent, ſe deſſéchent ſur la ſuperficie de la plaie & **Quatriéme tems.**

forme une petite pellicule appellée cicatrice, qui sans être de la même espece que les tégumens emportés supplée à leur défaut.

Bonne qualité de la cicatrice.

Une cicatrice est bien faite, quand elle est blanche, unie & un peu plus enfoncée que les tégumens. Toutes les cicatrices qui n'ont pas ces trois qualités sont mauvaises.

Des Plaies en particuliers

En parlant des différences des plaies, nous les avons divisées par raport aux parties où elles arrivent, en celles de la tête, du col, de la poitrine, du ventre & des extrêmités.

Des Plaies de la tête.

Différences des plaies de la tête.

Les plaies de la tête différent entr'elles, en ce que le unes sont faites aux parties contenantes, & les autres aux parties contenues.

Celles des parties contenantes.

Celles de la peau du crâne seulement sont avec division lorsqu'elles sont faites par un instrument tranchant ou piquant; mais lorsqu'elles sont faites avec un instrument contondant elles peuvent être sans division: dans ce cas il paroît une tumeur qu'on appelle vulgairement bosse.

Les plaies faites au péricrâne par les instrumens tranchans sont simples, comme celles qui sont faites à la peau par les mêmes instrumens. Mais celles qui sont faites par un instument piquant ou contondant sont quelquefois suivies d'accidens plus ou moins violens.

Les blessures faites au crâne par un instrument piquant de quelque façon qu'elles ayent

été faites n'ont pas de noms particuliers ; mais celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ont trois noms différens, ſelon la maniere dont l'inſtrument a été porté ſur cette partie. S'il a été porté perpendiculairement, la diviſion s'appelle *Eccopé* ; s'il a été porté obliquement ou horizontalement ſans que la piece ait été emportée, la diviſion s'appelle *Diacopé* ; ſi la piece a été emportée, la diviſion s'appelle *Aposkeparniſmos*. Les diviſions faites par des inſtrumens tranchans & piquans peuvent endommager une ſeule table ou toutes les deux à la fois avec fracture ou ſans fracture, & peuvent pénétrer juſqu'à la dure mere, la pie mere, & même juſqu'au cerveau.

Plaie du crâne de trois eſpeces.

L'Eccopé.

Diacopé.

Apoſκeparniſmos.

Les inſtrumens contondans portés avec violence ſur le crâne, peuvent produire la contuſion, l'enfoncement, la fente & l'enfonçure.

Effets des inſtrumens contondans.

La contuſion proprement dite eſt l'affaiſſement des fibres oſſeuſes, qui par la violence du coup ont été obligées de s'approcher.

Sa contuſion.

L'enfoncement eſt l'affaiſſement de la premiere table ſur la ſeconde, ou de toutes les deux. Il ne peut guére arriver qu'au crâne des enfans qui ont encore les os mols ; il produit ſur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit ſur un pot d'Etain en l'enfonçant. On appelle la contuſion & l'enfoncement *Tlaſis* ou *Phlaſis*.

L'enfoncement.

La fente n'eſt qu'une ſimple diviſion de l'os, dont les parties ſe ſont déſunies dans le mouvement que leur a communiqué le coup. Elle s'étend toujours au-delà du lieu qui a été frappé. Si elle eſt apparente on l'appelle *Rogme* en Grec, & fente ou félure en François ; ſi elle eſt inſenſible on l'appelle *Trichiſmos* en Grec, & fente capillaire en François.

La fente.

Félure.

Capillaire.

Contre-coup de quatre especes. On la nomme contre-fente ou contre-coup en François & *Apekima* en Grec ; quand la premiere table n'est point endommagée par le coup, & que la seconde est fracturée ; quand l'os frappé à sa partie moyenne s'est cassé à la supérieure ou à l'inférieure ; quand l'os frappé a resisté à l'effort du coup, & que celui qui lui est voisin s'est rompu; enfin quand le coup est porté à une certaine partie de la tête, & que la fracture se trouve à la partie opposée.

Enfonçure. L'enfonçure est un affaissement de plusieurs pieces du crâne qui a été fracassé. On en distingue trois, sçavoir, *l'ecpiesma*, *l'engissoma* & *le camarosis*.

Ses especes.

Ecpiesma. L'*ecpiesma* est une enfonçure du crâne où les esquilles piquent & pressent la dure mere.

Engissoma. L'*engissoma*, que les François appellent embarrure, est une enfonçure de quelque esquille détachée qui s'insinue entre le crâne & la dure mere.

Camarosis. Le *camarosis*, que les François appellent voûture, est une enfonçure de quelque piece d'os dont le milieu s'éleve & forme une espece de voûte.

Remarque. L'ordre que nous nous sommes proposé sembleroit exiger que nous ne parlassions ici que des plaies des parties molles de la tête, mais ces plaies ont une si grande connéxion avec les fractures du crâne, qu'il n'est pas possible de parler des unes & des autres séparément.

Les méninges, le cerveau & le cervelet, qui sont les parties contenues de la tête, peuvent être lésées par les différentes especes d'instrumens dont nous venons de parler. Nous n'entrerons pas dans le détail des plaies que

ces instrumens peuvent faire. Nous nous contenterons de donner une idée de la commotion du cerveau & de sa compression qui sont les deux principaux effets que les coups violens peuvent produire sur cette partie.

Ce que c'est que la commotion.

La commotion est un ébranlement plus ou moins grand du cerveau ocasionné par la violence d'un coup porté à la tête.

Comment elle arrive.

Plus le crâne résiste à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qu'il communique au cerveau est considérable ; c'est-à-dire, que s'il se fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut être légere ; mais que s'il demeure entier ou se trouve peu fracturé, la commotion du cerveau sera proportionnée à la violence du coup.

Ses effets.

Cette commotion faite au cerveau peut être cause ou de la perte du ressort de ses fibres, ce qui produit l'affaissement du cerveau sur lui-même & celle du cervelet, ou de la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Compression.

La compression du cerveau peut arriver de différentes manieres.

Du sang ou quelque autre liqueur épanchée sur la dure mere, entre cette membrane & la pie mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance du cerveau ; quelque portion d'os déplacée en partie ou entierement ; une pointe d'os qui pique la dure mere ; le corps qui a fait la plaie, l'inflammation des meninges occasionnée par une petite division ou par la contusion du péricrâne, sont les causes de la compression du cerveau.

Signes.

Plusieurs signes diagnostics nous font connoître la contusion du péricrâne, les fractures du crâne, la commotion du cerveau & sa compression.

De la contusion du péricrâne.

Une douleur vive, mais extérieure ; l'assoupissement du Malade qui se reveille néanmoins quand on lui touche à quelque endroit de la tête & surtout à celui où il a reçu le coup ; la rougeur de son visage ; le gonflement & la tension œdemateuse, & quelquefois inflammatoire de toute la tête qui s'étendent jusqu'aux paupieres, mais qui se bornent aux attaches des muscles frontaux & occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes ; la fiévre, &c. sont les signes de la contusion du péricrâne.

Des fractures par les sens.

Les sens apperçoivent quelquefois les fractures du crâne, soit parce que ces fractures se font voir ; soit parce que les os lorsqu'on les frappe rendent un son obscur, tel que celui d'un pot félé qu'on frappe, ce qui est néanmoins un signe fort équivoque ; soit enfin parce qu'on rencontre avec le doigt ou avec la sonde quelque inégalité, qu'on juge bien n'avoir pas été formée par les artéres dans le tems que les os étoient encore mols.

Par la raison.

Lorsque les sens n'apperçoivent aucune marque de fracture, la raison peut suppléer à leur défaut, en s'informant des circonstances qui ont accompagnées la blessûre ; en examinant les endroits du crâne qui ont été frappé ; & en faisant attention aux symptômes qui surviennent.

Les circonstances principales dont on doit s'informer regardent le Malade, celui qui a blessé, & l'instrument qui a frappé.

Par raport au Malade, on doit s'informer de la situation où il étoit lorqu'il a été blessé ; demander s'il est tombé & comment, si sa tête étoit couverte ou nue, &c. On aura aussi égard à son âge, à son sexe, &c.

Par raport à celui qui a blessé, il faut s'informer

former non ſeulement de la ſituation où il étoit lorſqu'il a donné le coup, mais encore de ſa force, de l'état de ſon eſprit, &c.

Par raport à l'inſtrument, il faut s'informer de ſa matiere, de ſon poid, de ſa figure, de ſa grandeur, de la maniere dont il a été porté, de la cauſe qui l'a mis en mouvement, &c.

Quant à l'endroit du crâne qui a été frappé; ſi le coup a été porté ſur un os mince comme le parietal, on doit plûtôt ſuppoſer (toutes choſes égales d'ailleurs) une fracture que s'il avoit été porté ſur un os épais, tel que l'occipital.

A l'égard des ſymptômes, il ne faut pas les regarder comme un effet immédiat de la fracture des os du crâne, mais comme les ſuites de la compreſſion ou de la commotion du cerveau : compreſſion ou commotion qui en dérange les fonctions.

Signes de la commotion.

L'affoibliſſement du reſſort des fibres du cerveau, & l'épanchement des liqueurs ſont les ſuites de la commotion. Les ſymptômes de la commotion ſe diviſent en primitifs & en conſécutifs.

Les primitifs ſont ceux qui arrivent au moment de la bleſſure ; comme la perte de mouvement & de connoiſſance, la chûte du Bleſſé cauſée par la paraliſie momentanée des extrêmités inférieures, l'iſſue involontaire de toutes les déjections, le vomiſſement bilieux & celui des alimens, le ſaignement du nez, des oreilles, des yeux & de la bouche. On juge de la grandeur de la commotion & du dérangement qu'elle cauſe par la durée, la violence & le nombre de ces ſymptômes.

Les ſignes conſécutifs ſont ceux qui ſur-

viennent quelque tems après la blessure. Tels sont la létargie, la fiévre, la phrénésie, & la plûpart des signes primitifs que l'on regarde comme consécutifs lorsqu'ils reviennent.

Signes de la compression.

L'assoupissement, la perte de connoissance, le saignement de nez, des oreilles, & principalement de celle qui est du côté du coup, celui des yeux, la dureté du poulx, la rougeur du visage, l'inflammation des yeux, le larmoyement, la paralisie, la convulsion, la douleur, la fiévre sont les symptômes de la compression.

Tous ces symptômes, tant de la commotion que de la compression, viennent les uns du dérangement ou du désordre des esprits animaux, & les autres du trouble de la circulation du sang.

Prognostics.

Les signes prognostics des plaies de tête se tirent de l'instrument qui a fait la blessure, de la partie blessée, des symptômes, & des accidens.

Ce qu'il y a de dangereux aux blessures de la tête.

Tous les praticiens conviennent en général que les blessures de la tête ne sont dangereuses qu'en conséquence de la commotion ou de la compression du cerveau. Ainsi les grandes fractures des os du crâne sont moins fâcheuses que les fortes contusions ; les plaies qui sont accompagnées de commotion sont plus dangereuses que celles qui n'en sont point accompagnées, quand même celles-ci seroient avec perte de substance.

Il résulte delà 1°. que les plaies de la tête faites par un instrument contondant ou piquant sont (toutes choses égales d'ailleurs,) beaucoup plus fâcheuses que celles qui sont faites par les instrumens tranchans.

2°. Que les plaies des tégumens de la tête

ne sont pas considérables ; que les contusions du péricrâne accompagnées d'accidens sont fâcheuses ; que les fractures du crâne, lorsqu'elles ne sont pas compliquées de lésion du cerveau par compression ou par ébranlement ne sont pas ordinairement fort dangereuses.

3°. Que les symptômes primitifs sont moins fâcheux que les consécutifs.

4°. Que le dévoiement, les vomissemens bilieux, la fiévre qui continue, quoique la supuration soit établie sont des accidens fâcheux quand ils accompagnent les plaies de tête.

Des Plaies de la Poitrine.

LEs causes des plaies de poitrine sont les mêmes que celles des autres parties.

Les plaies de poitrine sont pénétrantes ou non pénétrantes. Différences.

Nous ne parlerons point de ces dernieres ; ce que nous avons dit des plaies en général, en donne une idee suffisante.

Au sujet des pénétrantes, il faut examiner si le coup qui les a fait n'a percé qu'un côté, ou s'il a traversé jusqu'à l'autre. Elles peuvent être sans lésion des parties renfermées, auquel cas elles sont simples ; ou avec lésion de quelques-unes de ces parties, auquel cas elles peuvent être compliquées d'épanchement ou d'inflammation. Il arrive quelquefois que le corps qui a fait la plaie reste engagé dans les chairs ou dans les os, ou tombe dans la capacité de la poitrine. Quelquefois aussi l'instrument perce le diaphragme & pénétre dans le ventre. Les parties contenues dans cette capacité peuvent alors passer par l'ouverture & entrer dans la poitrine. Les pénétrantes.

Signes. On divise les signes des plaies de poitrine en diagnostics & en prognostics.

Diagnostics. Les diagnostics font connoître si la plaie est pénétrante, si les parties contenantes sont lésées, quelles sont les parties lésées, & s'il y a épanchement.

Des plaies pénétrantes. L'emphiseme qui se forme autour d'une plaie ; l'air & le sang qui en sortent, l'un avec un petit bruit, l'autre avec plus ou moins d'abondance ; l'introduction de la sonde dans la poitrine font connoître que cette plaie est pénétrante. L'impossibilité d'introduire une sonde dans une plaie ne prouve pas toujours que cette plaie ne pénétre pas. Cette impossibilité peut venir de la direction oblique de la plaie, du changement de position des muscles, du gonflement des lévres de la plaie, d'un sang caillé, d'un corps étranger, ou de quelque partie arrêtée dans le trajet de la plaie.

Remarque. Mais il importe peu qu'on sonde une plaie de poitrine ou qu'on ne la sonde pas : car la sonde ne peut découvrir que la pénétration sans faire connoître s'il y a quelque partie lésée. Or la simple pénétration d'une plaie ne la rend pas ordinairement fort fâcheuse. Le danger des plaies pénétrantes consiste dans la lésion des parties intérieures qui occasionne l'épanchement ou l'inflammation, & ce ne sont que les symptômes qui font connoître cette lésion.

Signes des plaies du poulmon. Quant aux symptômes occasionnés par la lésion des parties contenues, il sont différens suivant la différence de ces parties. La grande difficulté de respirer, la sortie d'un sang vermeil & écumeux qui ne peut venir que de la lésion des poulmons, soit dans le lieu de son adhérence à la plevre, soit vis-à-vis

a plaie externe ; le crachement de ſang, la ouleur intérieure que le Bleſſé ſent en reſ- irant, la fiévre, &c. ſont les ſignes de la éſion du poulmon.

Du cœur.

Celle du cœur & des gros vaiſſeaux eſt tou- ours ſuivie d'une mort ordinairement ſubite, nais retardée quelquefois par quelques cir- onſtances. Car un petit caillot de ſang, inſtrument reſté dans la plaie, la ſituation e la plaie derriere une des valvules du cœur, tc. ont quelquefois prolongé la vie des per- onnes bleſſées au cœur ou au gros vaiſſeaux. On en a vû vivre quelques jours quoique les entricules fuſſent percés de part en part.

Du corps charnu du diaphragme.

Les ſignes des plaies du diaphragme ſont dif- érens ſuivant la différence des endroits de ette partie qui peuvent être bleſſés. La dif- culté de reſpirer, la toux, la douleur vio- nte, la ſituation & la direction de la plaie, fiévre, &c. ſont les ſignes des plaies du orps charnu du diaphragme. La phrénéſie, ris ſardonique, les défaillances, le hoquet, c. ſont les ſignes des plaies du centre ner- ux de cette partie.

Du centre nerveux.

D'épanchement.

On doit préſumer qu'il y a épanchement rſque la plaie eſt à la partie ſupérieure de poitrine ; lorſqu'elle eſt faite par un inſ- ument étroit, qui a fait par ſon entrée & par ſortie une très-petite diviſion ; ou lorſ- e dans l'intervalle d'un panſement à l'au- e, il ſort une certaine quantité de ſang.

Dans un ſeul côté.

La tenſion de la poitrine, la difficulté de ſpirer qui eſt plus grande lorſque le Mala- eſt debout, ou aſſis, ou couché ſur le côté n, que lorſqu'il eſt couché ſur le côté bleſſé ; nclination du Malade à ſe courber en de- nt lorſqu'il eſt debout ou aſſis ; l'augmen- ion de l'étendue d'un des côtés de la poi-

trine, une ſueur froide répandue par tout le corps, le froid des extrêmités, la petiteſſe & la concentration du poulx, les ſyncopes fréquentes, &c. ſont des ſignes d'épanchement de ſang ou de quelque liqueur dans un côté de la poitrine.

Dans les deux.

Quand le Bleſſé ne peut ſe tenir ni ſur l'un ni ſur l'autre côté, & qu'un côté n'eſt pas plus élargi que l'autre; c'eſt une marque que l'épanchement s'eſt fait dans les deux côtés de la poitrine.

Prognoſtic.

Quant au pronoſtic des plaies de poitrine, leur danger conſiſte dans l'épanchement ou l'inflammation.

Celles qui ne pénétrent pas ſont en général moins fâcheuſes que celles qui pénétrent, & doivent être regardées comme ſimples. Celles dont la pénétration eſt apparente eſt moins dangereuſes que celles dont la pénétration eſt cachée. Les plaies pénétrantes accompagnées d'épanchement ſont moins fâcheuſes lorſqu'elles ſont ſituées à la partie inférieure, que lorſqu'elles ſont ſituées à la partie ſupérieure. Les plaies de poitrine qui pénétrent d'un côté à l'autre ne ſont pas plus dangereuſes que celles qui ne pénétrent pas juſqu'au côté oppoſé, pourvû qu'il n'y ait point de gros vaiſſeaux ni de parties conſidérables endommagées. Les plaies qui arrivent dans un lieu où le poulmon eſt adhérant, ſont ſuivies d'accidens moins fâcheux que celles qui arrivent dans tout autre endroit.



Des Plaies du bas ventre.

LEs cauſes des plaies du bas ventre ſont les mêmes que celles des plaies de la oitrine.

Les plaies du bas ventre diffèrent les unes es autres par raport aux régions & aux par- es où elles ſe trouvent. On les diſtingue ncore en celles qui ne ſont pas pénétrantes en celles qui le ſont.

Différences des plaies du bas ventre.

Les non pénétrantes ne ſe trouvent qu'aux rties extérieures, à la peau, à la graiſſe & ix muſcles ſans diviſion du péritoine.

Les plaies pénétrantes dans la capacité de bdomen diffèrent entre elles en ce que les ies peuvent ne point endommager les par- es contenantes, & que les autres les endom- agent. Celles-ci diffèrent encore entr'elles ir pluſieurs circonſtances. Les unes ſe trou- nt dans le lieu des adhérences des parties, les autres ne s'y trouvent pas; les unes nt accompagnées d'épanchement, d'iſſue parties avec étranglement ou ſans étran- ement des parties ſorties, & les autres ne ſont point. L'inſtrument perdu dans la pacité, engagé dans les chairs, ou enclavé ns les os en complique certaines; les au- es ne ſont point compliquées de cette ma- ere.

Différences des plaies pénétrantes.

Les ſignes diagnoſtics des plaies du bas ntre en font connoître la pénétration, & elle eſt la partie léſée.

Signes.

La ſortie de l'épiploon ou de l'inteſtin r la plaie, la différente largeur de l'inſtru- ent comparée avec celle de la plaie, l'in- oduction du doigt ou de la ſonde en font nnoître la pénétration. L'introduction du

De la pénétration.

doigt dans la plaie suppose qu'elle est d'une certaine étendue. Pour sonder le blessé il faut le mettre dans une situation semblable à celle où il étoit lorsqu'il a reçu le coup.

Remarque. Il faut se rappeller ici ce que nous avons dit au sujet de l'introduction de la sonde dans les plaies de la poitrine. Les mêmes obstacles qui se rencontrent quelquefois lorsqu'on veut les sonder, s'opposent aussi quelquefois à l'entrée de la sonde dans les plaies pénétrantes du bas ventre. La sonde n'est pas plus utile pour la connoissance de ces plaies que pour celle des plaies de la poitrine : c'est par les symptômes qu'on doit juger des unes & des autres.

Signes de la lésion de quelque partie intérieure. La difficulté de respirer, la petitesse & la dureté du poulx, son intermission, la pâleur & la rougeur du visage, la tension & les douleurs du ventre; l'amertume & la sécheresse de la bouche, le froid des extrêmités, la suppression de l'urine, les nausées, le vomissement, &c. sont les symptômes de la lésion de quelques parties intérieures du bas ventre.

La situation & la direction de la plaie, la situation de la douleur, celle où étoit le blessé ou celui qui a blessé lorsque la plaie a été faite, la distention de l'estomac & des intestins par les alimens, & celles de la vessie par l'urine, ou leur affaissement au moment de la blessure, donnent lieu de conjecturer quelle est la partie offensée.

Signes de chaque espece de partie lésée. La sortie d'une grande quantité de sang assez vermeil & une douleur piquante qui s'étend jusqu'au cartillage xiphoïde font connoître la lésion du foye. La sortie d'une moindre quantité d'un sang plus noir fait connoître la lésion de la rate. Le hoquet, le vomissement, les sueurs, le froid des extrêmités,

trêmités, & principalement la ſortie des alimens font connoître la léſion de l'eſtomac. La ſortie de la bile fait connoître la léſion de la veſſicule du fiel. Des nauſées, de fréquentes foibleſſes, des inquiétudes continuelles, une douleur extrême, une ſoif inſuportable, & principalement la ſortie d'une ſubſtance blanchâtre & chyleuſe font connoître la léſion des inteſtins grêlés; la ſortie des matieres fécales fait connoître la léſion des boyaux. La difficulté d'uriner, le mélange du ſang avec l'urine ou la ſortie d'un ſang pur par l'uretre, & une douleur à la verge font connoître que les reins, ou les uretéres, ou la veſſie ſont attaqués.

Il faut remarquer que lorſque les inteſtins ſont bleſſés, il ſort quelquefois par l'anus un ſang plus ou moins fluide, & plus ou moins rouge.

S'il vient des inteſtins grêles, il eſt de la couleur du caffé; s'il vient de la fin de l'ileon ou du commencement du colon, il eſt caillé; s'il vient de l'extrêmité du colon ou du rectum, il eſt fluide.

Prognoſtic.

Le prognoſtic des plaies du bas ventre ſe tire de la partie bleſſée, de la grandeur de la diviſion, des ſymptômes & des accidens qui ſurviennent.

Les plaies non pénétrantes & les pénétrantes, quand même le ventre ſeroit percé de part en part, ſont regardées ordinairement comme ſimples, lorſque les parties intérieures ne ſont point léſées, je dis ordinairement, parce que quelques-unes de ces plaies peuvent être compliquées d'hémorragie, d'inflammation, de gonflement, &c.

Les plaies des parties contenues ne ſont fâcheuſes qu'en conſéquence de l'inflammation

& de l'épanchement ; & c'eſt leur ſituation & leur grandeur qui donne lieu de craindre ces accidens. Celles qui ſont ſituées dans les endroits où ces parties ſont adhérentes, ſont moins fâcheuſes que les autres.

Les grandes plaies du foye, de la rate, de l'eſtomac, des inteſtins, des reins, des uretéres, de la veſſie, de la matrice ſont mortelles ; mais les petites, quoique fort dangereuſes, ne le ſont pas toujours.

Celles qui ſont accompagnées de ſymptômes violens & d'accidens conſidérables, ſont très-fâcheuſes.

CHAPITRE II.

Des Ulcères en général.

Ce que c'eſt qu'ulcére.

L'Ulcére eſt une ſolution de continuité des parties molles, produite ou entretenue par un vice intérieur ou par un vice local, avec perte de ſubſtance.

Différences des ulcères.

Les Anciens ont beaucoup multiplié les diviſions des ulcéres. Nous rangerons ces maladies ſous quelques claſſes générales. Leurs différences ſe peuvent tirer de leur dimenſion, des parties où ils ſe trouvent, d'un vice local, des maladies qui peuvent les accompagner, de la matiere qui en ſort, & des cauſes qui les ont produites.

Par raport à leur dimenſion.

Par raport à leur dimenſion, il y en a de grands, de petits, de profonds, de ſuperficiels, &c.

Aux parties.

Par raport aux parties qu'ils attaquent, il y en a d'internes, & il y en a d'externes.

Par raport au vice local, on les appelle caverneux, lorſqu'ils ſont profonds; on les nomme ulcére avec hyperſarcoſe, lorſqu'ils ſont accompagnés d'excroiſſance de chair; on les nomme calleux, lorſqu'ils ſont environné de duretés & de calloſités; on les nomme fiſtuleux, lorſque les bords ſont calleux, & que l'entrée eſt plus étroite que le fond; on les nomme variqueux, lorſqu'ils ſont accompagnés de varice. Au vice local.

Par raport aux maladies qui peuvent y être jointes, ou même les entretenir, il y en a de douloureux, d'enflammés, d'accompagnés d'apoſtemes & de carie, & d'autres qui ne ſont compliqués d'aucune maladie. Aux maladies.

Par raport à la matiere qui en découle, il y en a de ſanieux & de ſordides, de virulens & de vermineux. Les ſanieux rendent beaucoup de ſéroſité. Les ſordides rendent une ſanie épaiſſe, noire, livide, cendrée ou de différentes couleurs. Les virulens rendent une matiere lympide & coroſive. Les vermineux rendent des vers. A la matiere.

Les cauſes des ulcéres en ſont les différences les plus conſidérables, parce que c'eſt principalement aux cauſes qu'il faut faire attention dans la cure de ces maladies, & qu'il faut les détruire avant de remédier au vice local. Aux cauſes diſtinguées,

Les ulcéres qui ſuccédent aux plaies & aux abcès ouverts & dont la cauſe n'eſt qu'un vice local ſont benins. En benins,

Ceux qui ſont occaſionnés ou entretenus par quelque vice du ſang ſont malins. Et en malins.

On diſtingue ceux-ci par la nature du virus qui en eſt la cauſe. Ainſi on les diviſe en vénériens, en ſcrophuleux, en ſcorbutiques, en cancereux ou chancreux, & en Comment on diſtingue les malins.

psoriques. Ces derniers renferment toutes les especes de dartres & de galles, qui sont à proprement parler des ulcéres ; car elles rendent continuellement une humeur, & quelquefois du pus. On doit néanmoins remarquer que les dartres & les galles peuvent avoir pour cause quelques uns des différens virus dont nous venons de parler. Alors la dartre & la galle prennent le nom du virus qui en est la cause.

Remarque.

Autres especes d'ulcères malins.

On doit mettre au nombre des ulcéres malins ceux qui ne sont point occasionnés par un virus, mais par la cacochimie des humeurs, ou par quelques évacuations supprimées, & ceux qui sont formés par des humeurs qui sortent depuis long-tems par les mêmes endroits.

Causes.

Ce que nous venons de dire des différences des ulcéres fait voir que ces maladies ont deux especes de causes, l'une interne & l'autre externe. Quelques-unes de ces causes empêchent les sucs nourrissiers de parvenir jusqu'à l'extrêmité des vaisseaux divisés ; d'autres changent les bonnes qualités que les sucs doivent avoir pour réparer la perte de substance, & former une bonne cicatrice.

Causes externes.

Certains médicamens tels que les consomptifs continués trop long-tems, ou appliqués mal-à-propos aux plaies, ou après l'ouverture d'un abcès ; les pansemens faits avec certaines pieces d'apareil. Par exemple, des bourdonnets, des tentes, des canules, &c. soit que ces pansemens soient continués trop long-tems par nécessité, soit qu'on les ait employés mal-à-propos, sont les causes externes des ulcéres qui n'ont souvent pour vice que des duretés, des callosités & des sinuosités.

La cacochimie des humeurs, certaines évacuations périodiques ſuprimées, une maladie] locale, comme la carie, les varices, les différens virus, c'eſt-à-dire, le vénérien, le ſcrophuleux, le ſcorbutique, le pſorique, & le cancereux, ſont les cauſes internes des ulcéres. Cauſes internes.

On diviſe les ſignes des ulcéres en diagnoſtics & en prognoſtics. Signes.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſi l'ulcére eſt benin ou malin.

Les ſignes de l'ulcére malin ſont différens ſelon l'eſpece de vice qui en eſt la cauſe ou qui l'entretient. Ainſi il faut ſe rappeller ici les ſymptômes de chaque eſpece de virus, parce que ce ſont eux qui caractériſent les ulcéres malins; leur abſence fait connoître ordinairement que l'ulcére eſt benin.

Les bords de l'ulcére ſcorbutique ſont durs; les environs ſont bleuâtres, mêlés de petits points blancs; les chairs ſont molles, livides, ſaigneuſes; le pus qui en coule eſt ſanieux, viſqueux & de mauvaiſe odeur. De l'ulcère ſcorbutique.

La puanteur de l'haleine, la ſputation fréquente & fœtide, la mobilité des dents, le gonflement des gencives, leur ulcération, leur couleur rouge, livide & noire, leur ſaignement, les coliques, les douleurs des hypocondres, celles des bras & des jambes, les duretés des gras des jambes, les tâches jaunes, livides & noires reſſemblantes à des échimoſes ou à des morſures de puces, les échimoſes de la conjonctive & des paupieres ſont les ſymptômes qui caractériſent le ſcorbut; & ſi quelques-uns accompagnent un ulcére tel que celui que nous venons de décrire, on ne doit point douter de ſon caractere.

De l'ulcére vénérien.

L'ulcére vérolique est de figure ronde & accompagné d'une très-grande dureté plus ou moins étendue en largeur & en profondeur. Les chairs en sont pâles, le pus qui en découle est sanieux & limpide, il résiste à tous les remedes ordinaires & semble céder aux remedes mercuriels. Si un ulcére accompagné de ces symptômes a été précédé de quelque maladie vénérienne, comme chancre, bubon, chaudepisse, porreaux, &c. on a lieu de croire qu'il est une suite de ces Maladies, ou qu'il est entretenu par un vice vérolique, & parconséquent qu'il est vénérien.

De l'ulcére scrophuleux.

Si un ulcére paroît à la suite d'une tumeur dure, indolente & difficile à venir en supuration; si le Malade ou ses parens ont été attaqué d'écrouelle, si les glandes conglobées du col, des aisselles & des aînes sont gonflées & dures, si le col est court & la machoire large, si les yeux sont tendres & larmoyans, si le nez & la lévre supérieure sont enflés & gersés, s'il coule du nez une humeur pituiteuse, si le ventre est dure & gros, enfin si le Malade digere mal, on doit conjecturer que cet ulcére est scrophuleux.

De l'ulcére cancereux.

L'ulcére cancereux cause une douleur très-vive; il a les bords durs, élevés & renversés; il y croît en peu de tems des chairs baveuses & saigneuses; il en sort une sanie puante & corrosive, & qui ronge peu à peu les chairs, il s'y forme des sinus qui vont de tous côtés; les veines de la tumeur sont dilatées & variqueuses, & le tout présente un spectacle fort affreux.

Nous avons dit plus haut qu'on pouvoit regarder les galles & les dartres comme des ulcéres. Les dartres n'attaquent que le corps de

Les dartres.

la peau, sa superficie est d'une couleur rouge pâle. Elle est un peu élevée, & parsemée d'une infinité de petits boutons qui rendent une humeur plus ou moins épaisse, excitent une démangeaison incommode, & en se deséchant forment des especes de croutes ou des écailles farineuses.

La galle. La galle se manifeste d'abord au poignet & entre les doigts par une démangaison insupportable, & par des boutons en pustules qui se répandent bientôt sur toute la superficie du corps. Ces pustules sont de deux especes. Les unes sont grosses comme celles de la petite vérolle, & rendent du pus. On les appelle grosse galle. Les autres sont petites & de la grosseur d'un grain de millet, & rendent une sérosité rousâtre. On les appelle galle canine.

L'ulcère variqueux. Il est aisé de reconnoître l'ulcére variqueux à la dilatation des veines qui se trouvent aux environs.

Avec carie. L'ulcére avec carie jette une grande quantité d'une sérosité sanieuse qui teint en noir les emplâtres & les compresses. Les chairs, lorsqu'elles recouvrent l'os carié, sont fongueuses & lices; elles rendent du sang dès qu'on les touche; enfin on voit les inégalités de l'os, s'il n'est pas couvert de chairs, & s'il en est couvert, on les reconnoît avec la sonde ou avec le doigt.

Causée par une évacuation suprimée. Si un ulcére est causé par une évacuation supprimée, c'est du Malade qu'on doit l'apprendre.

Par la cacochimie des humeurs. Les ulcéres anciens où l'on ne distingue aucuns des signes dont nous venons de parler, sont causés par la cacochimie des humeurs.

L'ulcère fistuleux. L'ulcére fistuleux a un fond large, une

entrée étroite, les bords en sont durs & calleux.

Autres espèces d'ulcéres. Il est aisé de reconnoître les ulcères vermineux & ceux qui sont accompagnés de douleur, d'inflammation, d'apostemes ou d'excroissance de chair.

Prognostics. Le prognostic des ulcéres se tire de la cause qui les entretient, & des parties où ils sont situés.

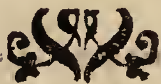
Par raport à la cause, plus elle est difficile à détruire, plus l'ulcére est dangereux. Ainsi l'ulcére vénérien est moins fâcheux que l'ulcére scrophuleux ; celui-ci l'est moins ordinairement que le scorbutique. Mais le cancereux est le plus fâcheux de tous, parce qu'on n'a pas encore trouvé de spécifique capable d'en détruire le vice.

Les ulcéres qui n'ont qu'un vice local pour cause, sont moins fâcheux que ceux qui sont entretenu par un vice intérieur.

Par raport aux parties où ils sont situés, ceux des parties intérieures sont toujours très-dangereux, à cause de la difficulté d'y porter les remedes.

Des Maladies des Parties dures.

Quelles sont les maladies des parties dures. LEs parties dures sont sujetes comme les parties molles à des tumeurs ou gonflemens, à des divisions & à des déplacemens.



CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs des Parties dures.

IL y a trois eſpeces de tumeurs des parties dures ; l'anchyloſe, le rakitis, & l'exoſtoſe. Tumeurs des parties dures.

§. 1. On diſtingue deux eſpeces d'anchyloſe, la vraie & la fauſſe. Anchyloſes.

La vraie anchyloſe eſt l'union des parties articulées, d'où ſuit le défaut de mouvement aux articulations.

La fauſſe anchyloſe eſt un gonflement de la tête des os, & des autres parties voiſines, d'où ſuit la difficulté du mouvement des articulations.

§. 2. Le rakitis eſt une maladie particuliere aux enfans, dans laquelle les épiphiſes & les os ſpongieux ſe gonflent & forment des nœuds, pendant que le corps des os & l'épine du dos s'amoliſſent & ſe courbent. Le rakitis.

§. 3. L'exoſtoſe eſt le gonflement d'un os tout entier, ou d'une partie d'un os. L'exoſtoſe.

CHAPITRE II.

De la ſolution de continuité des Parties dures.

LEs ſolutions de continuité des parties dures ſont la carie, les plaies des os, & les fractures. Solution de continuité.

§. 1. La carie eſt une eroſion de la propre La carie.

substance de l'os. Elle provient ordinairement de causes internes, & quelquefois de causes externes.

La plaie. §. 2. On appelle plaie des parties dures une solution qui leur est faite par un instrument tranchant.

Remarque. Ces especes de maladies des os, & celles dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent demandent un détail si grand & si circonstancié, que les bornes de cet abrégé ne me permettent pas de traiter cette matiere avec plus d'étendue. Je me contenterai de parler en général des fractures & des luxations. On ne peut rien lire de meilleur sur les maladies des os que l'excellent Traité de M. Petit.

Fracture. §. 3. Les fractures sont des solutions de continuité faites par quelque corps extérieur & contondant.

Différences. On tire les différences des fractures de plusieurs choses; de l'os qui a été fracturé, de la figure de la fracture, de l'éloignement des pieces osseuses, des maladies ou accidens qui les accompagnent, & de la cause qui a fait la fracture.

Par raport aux os. 1°. Les fractures sont différentes suivant la différence des os fracturés. Celles, par exemple, des os de la tête sont différentes de celles des os de la jambe.

A la figure. 2°. Elles différent presque toutes par raport à leur figure, cependant on peut les diviser en général, en obliques, en transversalles, & en celles où les os sont brisés en plusieurs pieces. Les meilleurs Auteurs croient qu'il ne se peut point faire de fractures en long.

A l'éloignement. 3°. Quand à l'éloignement des pieces osseuses brisées, il est quelquefois considéra-

e, & quelquefois il ne l'eſt pas. Le dé-acement de os peut ſe faire de différentes anieres. Quand les bouts montent les uns r les autres, on dit que le déplacement eſt ivant la longueur ; quand ils ſont écartés ns ceſſer de ſe toucher par quelques points es ſurfaces caſſées, on dit que le déplace-ent eſt ſuivant l'épaiſſeur.

4°. On diviſe les fractures par raport à urs accidens, en ſimples, en compoſées & n compliquées. Aux accidens.

Les ſimples ſont celles où il n'y a qu'un eul os caſſé. Fractures ſimples.

Les compoſées ſont celles ou deux ou trois s de la même partie ſe trouvent caſſés en ıême tems. Compoſées.

Les compliquées ſont celles qui ſont ac-ompagnées de maladie, d'accidens ou de la auſe qui a fait la fracture. Compliquées.

On diſtingue encore les fractures en com-lettes & en incomplettes. Les complettes ont celles où l'os eſt entierement caſſé. Les ncomplettes ſont celles où il y a quelque por-ion oſſeuſe encore dans ſon entier ; mais cette ſpece de fracture ne ſe rencontre ordinaire-nent qu'aux os plats, tels que ceux du crâne, es hanches, de l'épaule. Si elle ſe trouve uelquefois aux autres os, ce n'eſt que dans es enfans très-jeunes ou attaqués de rakitis. Complettes. Incomplettes.

5°. Les cauſes des fractures ſont toutes xtérieures. Ce ſont les coups, les chûtes ur quelques corps durs, les efforts violens, es armes à feu, enfin tous les inſtrumens ontondans. Cauſes. Externes.

Il y a néanmoins certaines maladies qui endent les os plus fragiles, & qui peuvent par conſéquent concourir avec les cauſes ex-ernes de fractures. Telles ſont la vérole, Occaſionnelles.

le ſcorbut, les écrouelles, le vice cancereux, le rakitis.

On diviſe les ſignes des fractures en diagnoſtics & en prognoſtics.

Signes des fractures.

Les diagnoſtics ſe ſubdiviſent en ſenſuels ou ſenſibles, & en rationels.

La douleur, l'impuiſſance de remuer le membre, la mauvaiſe figure de la partie, les inégalités que font les pieces d'os déplacés, & le bruit qu'on entend lorſqu'on remue la partie fracturée, ſont les ſignes ſenſibles des fractures.

Signes équivoques.

La douleur & l'impuiſſance de remuer un membre, ſont des ſignes fort équivoques. Car une contuſion un peu forte excite une douleur vive, & la crainte d'augmenter cette douleur empêche le Malade de remuer la partie bleſſée. D'ailleurs les luxations ſont ſuivies de douleur & d'impuiſſance de remuer la partie.

Les autres ſignes ſenſibles s'apperçoivent par la vûe, par l'ouie & par le toucher.

Par la vûe.

La mauvaiſe figure d'une partie qui vient d'un déplacement conſidérable ſuivant la longueur ou ſuivant l'épaiſſeur de l'os, fait connoître une fracture. Il faut remarquer ici que dans l'examen d'une partie on ſe peut tromper, en attribuant à un déplacement la mauvaiſe figure d'un membre, qui peut n'être occaſionnée par aucun accident, mais venir de naiſſance.

Remarque.

Par le toucher.

Quand la mauvaiſe figure d'une partie ne ſuffit pas pour faire connoître une fracture, on paſſe le pouce ſur l'os dans l'endroit où il eſt le moins recouvert de partie, afin qu'en cas de fracture on ſente mieux les inégalités des piéces d'os déplacées.

Par l'ouie.

Le bruit que les pieces d'os fracturées font

orſqu'on les remue, s'appelle crépitation. Il ſt preſque ſemblable à celui que font les tumeurs emphiſémateuſes lorſqu'on les touche. C'eſt pourquoi il faut prendre garde de le onfondre l'un avec l'autre.

Pour occaſionner la crépitation des os, on ient ou on fait tenir la partie ſupérieure u membre caſſé, tandis qu'on remue légéement la partie inférieure. Ce mouvement, u'on doit faire le plus doucement qu'il eſt oſſible, fait frotter les extrêmités des os aſſés les uns contre les autres, & par conéquent occaſionne la crépitation. Il arrive uelquefois qu'on ne l'entend point, mais lors la main ſupplée à l'oreille. Car ce mouement produit dans la main une ſenſation u'il ne produiroit pas s'il n'y avoit point e fracture.

Le prognoſtic des fractures ſe tire de leurs ifférences. **Prognoſtic.**

Les fractures obliques qu'on appelle auſſi n ongles ou en flutes, & celles où les os ont briſés en pluſieurs pieces, ſont difficiles contenir, ſuivies ordinairement d'accidens, & par conſéquent plus fâcheuſes que celles ui ſont en travers.

Les fractures ſimples ſont plus faciles à ontenir que les compoſées. Les unes & es autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées. Les fractures des articulations ſont beaucoup plus dangereuſes que celles du orps des os.

Celles qui ſont ſeulement faites par une auſe externe ſont moins fâcheuſes que celles ui ſont encore occaſionnées par un vice nterne.

Les fractures ne ſont pas en elles-mêmes angereuſes ni mortelles : elles ne le devien-

nent que par les accidens qui les accompagnent & qui les ſuivent.

Accidens des fractures.

La douleur, l'impuiſſance de mouvoir l partie, le prurit, l'inflammation, la fiévre la gangrene, l'hémorragie, la convulſion la paraliſie, l'atrophie, l'anchyloſe, la diffoi mité du cal, la courbure, l'alongement ou l racourciſſement de la partie fracturée, ſon les principaux accidens qui ſurviennent au fractures.

CHAPITRE III.

Des Maladies des parties dures cauſées par leur déplacement.

LEs maladies que le déplacement des parties dures produit ſont les luxations, le diaſtaſis, & les entorſes.

Définition.

§. 1. Luxation eſt le déplacement d'un ou de pluſieurs os.

On doit pour bien traiter les luxations connoître parfaitement les articulations, leurs ligamens, leurs cartilages, leurs capſules, leurs glandes ſinoviales, la force & la quantité des muſcles qui ſervent à leur mouvement, le paſſage des principaux vaiſſeaux auprès d'elles, & même la graiſſe qui ſe trouve aux environs.

Différences des luxations.

On tire les différences des luxations de leur ancienneté, des différentes eſpeces d'articulations où elles arrivent, des lieux que les os occupent après leur déplacement, des maladies & des accidens qui accompagnent les luxations, & des cauſes qui peuvent déplacer les os.

1°. L'ancienneté d'une luxation la rend :dinairement très-difficile à réduire, & uvent même incurable. Il y a par consé- ıent une grande différence entre les ancien- ːs luxations & les nouvelles.

Par raport à l'ancienneté.

2°. Il y a deux principales especes d'arti- ılations; les unes par genoux, les autres par ıarnieres. Il est aisé de concevoir que le :rangement d'une de ces espéces doit être fférent de celui de l'autre. Tous les os ne unissent pas ensemble par ces deux especes articulations, il y en a qui se joignent par :s sutures, d'autres par des cartilages & ır gonphoses. Les déplacemens de ces os ɔivent par conséquent différer les uns des ıtres.

Aux especes d'articulations.

3°. Par raport aux lieux que les os occu- :nt après leur déplacement, on distingue s luxations en complettes & en incom- ettes. La luxation complette est celle où ɔs est écarté totalement de l'endroit de l'ar- culation. L'incomplette est celle où la tête : l'os est restée sur le bord de l'articulation ı s'est logé dans une cavité voisine; ce qui : peut arriver qu'aux articulations par char- ıeres. Telle est la luxation du condile ex- rne du femur, lorsqu'il s'est glissé dans la vité interne du tibia.

Aux lieux que les os occupent.

On divise encore les luxations en internes en externes, en supérieures & en inférieu- :s. La luxation interne est celle où l'os dé- acé se trouve en dedans; l'externe est celle ı l'os se trouve en dehors; la supérieure t celle où l'os est monté en haut; & l'in- rieure est celle où il est descendu en bas.

4°. Par raport aux maladies ou accidens ıi les accompagnent, on les distingue en mples, en composées & en compliquées.

Aux maladies.

Luxation simple. La luxation ſimple eſt le déplacement d'un ſeul os ſans aucune autre maladie, ni aucun accident conſidérable.

Compoſée. La luxation compoſée eſt le déplacement de pluſieurs os.

Compliquée. La luxation compliquée eſt celle qui eſt accompagnée d'inflammation, d'apoſteme, de gangrene, de plaies, d'ulcéres, de fractu-re, de douleur inſupportable, de fiévre, d'inſomnie, de convulſion & de paraliſie.

Par raport aux cauſes. 5°. On diviſe les cauſes des luxations en internes & en externes.

Cauſes internes. La convulſion des muſcles, la foibleſſe des ligamens, la paraliſie aidée de la peſanteur du corps ou de celle du membre ſeulement, les ſéroſités qui abreuvent & relâchent les ligamens, la ſinovie qui chaſſe la tête de l'os de ſa cavité, le gonflement de l'os même, comme il arrive dans le rakitis, & à ceux qui habitent les lieux marécageux, ou qui travaille ſur le plomb, le mercure &c. ſont les cauſes internes des luxations.

Externes. Les efforts & les extenſions violentes, les coups, les chûtes, &c. ſont les cauſes externes de ces déplacemens.

Signes. Les ſignes diagnoſtics des luxations ſe diviſent en communs & en propres.

Les communs ſe rencontrent dans toutes les luxations; les propres en font diſtinguer chaque eſpece.

Signes communs. Une cavité à l'endroit où l'os devroit être placé, une éminence à l'endroit qu'il occupe, la diminution ou l'augmentation de la longueur du membre, la ſituation extraordinaire de la partie, ſon impuiſſance & la douleur, ſont les ſignes communs à toutes les eſpeces de luxations. Il faut remarquer, comme nous l'avons déja fait au ſujet des fractures,

fractures, que la douleur & l'impuiſſance ſont des ſignes fort équivoques.

Propres.

Les ſignes propres font diſtinguer en général les luxations complettes d'avec les incomplettes, les cauſes internes de luxations d'avec les externes, & déſigne le lieu que l'os occupe.

Signes de la luxation incomplette.

1°. Une éminence contre nature dans le lieu de l'articulation, la figure & la longueur du membre peu changées, de vives douleurs, l'augmentation de la longueur de la partie ſont les ſignes de la luxation incomplette, auſquels il faut ajouter qu'il n'eſt pas plus difficile de mouvoir la partie d'un côté que de l'autre.

De luxation complette.

2°. Les vives douleurs que reſſent le Malade lorſqu'on fléchit le membre, le changement de la partie, une cavité dans un endroit, une éminence dans un autre ſont les ſignes de la luxation complette.

Signes de luxation de cauſe interne.

3°. Les ſignes des luxations qui viennent de cauſes internes, ſont différens ſuivant les eſpéces de cauſes qui les peuvent occaſionner.

Cauſée par la paraliſie.

Un vuide qu'on ſent autour de l'articulation entre la tête de l'os & la cavité, la facilité avec laquelle l'os ſe réduit, & la difficulté qu'on trouve à le contenir réduit, l'augmentation de la partie en longueur, ſa maigreur & le peu de douleur ſont les ſignes des luxations occaſionnées par la paraliſie de la partie.

Par le relâchement des ligamens.

La douleur, le gonflement de l'article, le racourciſſement du membre, la mauvaiſe conformation qu'il ſouffre par la contraction des muſcles, comme dans les autres luxations, ſont les ſignes des luxations cauſées par le relâchement des ligamens.

Il faut remarquer que dans cette eſpece de

luxation, la partie n'eſt point amaigrie; comme dans celle qui eſt produite par la paraliſie, & que la difficulté de la réduire eſt auſſi grande que celle qu'on trouve à réduire celles qui viennent de cauſes externes.

Par la convulſion.

La grande difficulté qu'on trouve à réduire une luxation, la douleur qui l'accompagne dès ſon commencement ſont les ſignes des luxations cauſées par la convulſion.

Par l'abondance de la ſinovie.

Le bruit qu'on fait en voulant réduire un os luxé, la réſiſtance qu'on trouve en voulant le réduire, & l'impoſſibilité de faire cette réduction, quoiqu'il ſoit aiſé de porter la tête de l'os juſqu'aux rebords de la cavité & même par-delà, ſont les ſignes des luxations cauſées par l'abondance & par l'épaiſſiſſement de la ſinovie. Le bruit que l'on fait en voulant remettre l'os dans ſa cavité, eſt ſemblable à celui qu'on fait en pétriſſant de la terre graſſe.

Par le gonflement des extrêmités des os.

L'augmentation du volume de l'articulation, & le peu de changement dans la poſition du membre, ſont les ſignes des luxations cauſées par le gonflement des extrêmités des os.

Signes qui déſignent le lieu que la tête de l'os occupe.

4°. Pour connoître le lieu qu'occupe la tête d'un os luxé, il ſuffit de faire réflexion que l'extrêmité d'un os luxé eſt toujours tourné du côté oppoſé à celui où ſe trouve la tête de ſon autre extrêmité qui eſt déplacée. Ainſi lorſque l'extrêmité de l'os ſe trouve en dehors, la luxation eſt en dedans; lorſqu'elle ſe trouve en dedans, la luxation eſt en dehors; quand le membre eſt plus court, la luxation eſt ſupérieure, & quand il eſt plus long, la luxation eſt inférieure.

Pronoſtic.

Le prognoſtic des luxations ſe tire de leurs différences.

Les vieilles luxations ſont plus difficiles à réduire que celles qui ſont récentes.

Les luxations des os articulées par genou ſont moins dangereuſes que celles des os articulés par charniere.

Les luxations incomplettes ſont moins fâcheuſes que les complettes.

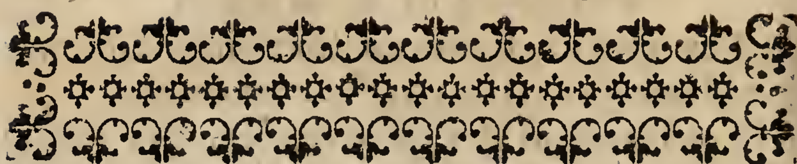
Les luxations ſimples (toutes choſes égales d'ailleurs) ſont moins dangereuſes que les compoſées ; les unes & les autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées.

Les luxations qui viennent de cauſes internes ſont toujours très-fâcheuſes, & ſouvent même incurables à cauſe de la difficulté ou de l'impoſſibilité d'en détruire les cauſes. Celles qui ſont produites par l'amas de la ſinovie ſe guériſſent plus difficilement que celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens.

§. 2. Le diaſtaſis eſt l'écartement de deux os d'une partie ; c'eſt par conſéquent une eſpece de luxation.

§. 3. L'entorſe eſt un déſordre dans l'articulation ſans déplacement ſenſible des os articulés.

Fin de la ſeconde Partie.



TROISIEME PARTIE.

THERAPEUTIQUE.

Therapeutique, ſuivant ſon origine Grec, ſignifie l'Art de guérir, *methodus medendi.*

La Therapeutique donne la connoiſſance des moyens néceſſaires pour la cauſe des Maladies, & preſcrit la maniere de les emploier. Elle indique par conſéquent le régime de vivre qu'on doit ſuivre dans chaque Maladie, les eſpeces de Médicamens que la Pharmacie prépare & qui conviennent à chacune, & les opérations qu'exigent certaines Maladies.

Nous la partagerons en deux Sections. Dans la premiere, nous expoſerons les régles générales qu'il faut obſerver dans la cure de toutes les Maladies. L'application de ces regles à chaque eſpece de Maladie ſera la matiere de la ſeconde.



SECTION PREMIERE.

De la Cure des Maladies en général.

LA guériſon eſt le rétabliſſement des fonctions naturelles. Ce que c'eſt que guérir.

On parvient à ce rétabliſſement par de différens moyens. L'indication que préſente chaque eſpece de Maladie nous détermine ſur le choix qu'on en doit faire, & ſur l'ordre dans lequel on doit les emploier. Ainſi nous traiterons 1° des indications & de l'ordre qu'il faut garder entre les moyens néceſſaires à la guerison de chaque Maladie ; & comme il ſe préſente quelquefois des raiſons qui oblige à s'écarter de cet ordre, nous en parlerons en même tems. Nous expoſerons enſuite les moyens généraux de guérir les Maladies Chirurgicales. Enfin nous donnerons les regles générales qu'il faut ſuivre dans la pratique de chacun de ces moyens.

CHAPITRE PREMIER.

Des indications, de l'ordre qu'il faut mettre entre les moyens indiqués, & des circonſtances qui engagent à s'écarter de cet ordre.

§. 1. INdication eſt le Jugement que le Chirurgien porte ſur le choix des moyens de guérir une Maladie en conſé- Ce que c'eſt qu'indication.

quence de certaines circonſtances de cette Maladie.

Ce qu'il faut y conſiderer.

Ces circonſtances ſont les différences, les cauſes, les ſymptômes, les accidens, la ſimplicité, la compoſition, la complication de la Maladie; l'âge, les forces, le ſexe du Malade, & la ſtructure du corps.

Il faut conſiderer trois choſes au ſujet de l'indication, ſçavoir l'indicant, l'indication, & l'indiqué. L'indicant, ſont les circonſtances de la Maladie. L'indication eſt le jugement du Chirurgien en conſéquence de ces circonſtances. L'indiqué, ſont les moyens que ces circonſtances déterminent à employer.

Non ſeulement on appelle indication l'aſſemblage général des circonſtances d'une Maladie qui déterminent ſur le choix des moyens, mais encore chacune de ces circonſtances en particulier. Souvent parmi ces circonſtances, ils s'en trouvent qui déterminent à rejetter des moyens que d'autres portent à emploier. Delà ſont venus les mots de *co-indication*, de *contre-indication*, & de *contre-co-indication* ou *correpugnance.*

Co-indication eſt une circonſtance qui indique les mêmes moyens qu'une autre circonſtance avoit déja indiqués.

Contre-indication eſt une circonſtance qui porte à rejetter des moyens qui ſemblent indiqués par d'autres circonſtances.

Contre-co-indication ou correpugnance eſt une circonſtance qui porte à rejetter des moyens que la contre-indication avoit déja fait rejetter. Ainſi une co-indication favoriſe une indication. Une correpugnance favoriſe une contre-indication.

L'ordre.

§. 2. Il ne ſuffit pas de connoître les

oyens indiqués, il faut encore connoître
rdre dans lesquels il faut les emploier :
ce sont encore les circonstances qui dé-
rminent cet ordre. Ainsi on peut regarder
t ordre comme faisant partie de ce qui est
diqué.

§. 3. On est quelquefois obligé de chan-
r ou au moins de suspendre cet ordre,
it parce que les circonstances changent,
it parce qu'on en apperçoit quelques-unes
l'on n'a pas encore vûes.

Lorsque ces circonstances qui surviennent L'urgent.
nt appercevoir un danger évident à suivre
ordre que les premieres avoient indiqués,
les obligent à l'interrompre tout-à-coup ;
est ce qu'on appelle urgent, c'est-à-dire,
écessité pressante. On donne ce même nom
x circonstances, qui dans le premier mo-
ent qu'on s'est proposé l'ordre, ont in-
iqué que certains moyens doivent être em-
oiés les premiers & sans délai.

Entre les circonstances qu'on n'a pas ap- La cause.
erçu d'abord, il faut regarder comme
incipales certaines causes de Maladies qui
ant été inconnues alors viennent à se dé-
elopper dans la suite.

Ce que nous venons de dire fait assez en-
ndre trois choses que les Auteurs disent
u'il faut observer dans la cure des mala-
ies, l'ordre, l'urgent & la cause.

Un seul exemple tiré d'une fistule à l'a- Exemple.
us rendra plus sensible ce que nous venons
e dire.

Dans cette espece de Maladie, la solution
e continuité est une circonstance qui porte
procurer la réunion, mais les duretés &
es callosités dont l'ulcére est accompagné,
xigent une opération douloureuse qui doit

précéder la réunion. Si le Malade est trop foible, c'est une circonstance qu'on appelle contre-indication & qui s'oppose à l'opération. Si le Malade est tranquille & sans fiévre, c'est une circonstance qu'on appelle co-indication & qui porte à faire l'opération. Si le Malade a le dévoiement, cette circonstance est ce qu'on appelle cor-repugnance, ou contre-co-indication, qui détourne de faire l'opération dont elle empêcheroit le succès.

Supposé que rien n'empêche l'opération, on la doit faire en observant l'ordre. On met d'abord le Malade dans une situation convenable, on place les personnes qui doivent aider, on introduit une sonde jusque au fond de la fistule, on coupe & on emporte les duretés & les callosités, &c.

Après l'opération, on fait supurer la plaie, on la mondifie, on éloigne les obstacles qui pourroient empêcher la régénération des chairs, & la formation de la cicatrice. Voilà ce qu'on entend par l'ordre qu'il faut suivre dans l'opération & dans la cure.

Si la douleur, l'inflammation, l'hémorragie, &c. surviennent pendant le traitement, on interrompt l'ordre qu'on s'étoit proposé de suivre, & l'on détruit ces accidens qui forment ces nécessités pressantes que les Praticiens appellent l'urgent.

Si l'on s'apperçoit dans la suite des pansemens que les chairs viennent baveuses, que la supuration soit trop abondante, que les environs de la plaie s'endurcissent, &c. on a lieu de soupçonner qu'il y a quelque cause cachée qui empêche la guérison. Il faut alors suspendre l'ordre pour la chercher & la détruire. Après quoi on reprend l'ordre qu'on avoit quitté.

CHAPITRE II.

Des moyens qu'on emploie pour guérir.

LEs moyens de guérir ſont le régime de vivre, les médicamens & les opérations. On les emploie ordinairement tous les trois enſemble pour la guériſon des Maladies Chirurgicales.

§. I.

Du régime de vivre.

LE régime de vivre conſiſte dans le choix & dans la quantité des choſes non naturelles qui conviennent à la guériſon des Maladies.

Ce que c'eſt que le régime de vivre.

Ce moyen peut quelquefois ſuffire lui ſeul, & jamais les autres ne peuvent réuſſir ſans lui.

Les choſes non naturelles ſont l'air, les alimens, le ſommeil & la veille, le repos & l'exercice, & les paſſions de l'ame.

1°. L'air influe ſur la ſanté par ſes bonnes ou par ſes mauvaiſes qualités. Ses bonnes qualités ſont en général ſa ſérénité jointe à une chaleur & une ſécherеſſe modérée. Ses mauvaiſes qualités ſont ſa trop grande chaleur ou ſon trop grand froid, ſon humidité, ſes variations ou ſon infection par des exhalaiſons ſulphureuſes & groſſieres.

L'air.

Ses bonnes qualités.

Ses mauvaiſes.

Comment on les corrige.

On corrige la chaleur de l'air par un vent artificiel, par de l'eau qu'on répand, ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait

reſpirer. On corrige ſa froideur, ſon humidité par le feu. On empêche l'effet de ſon inconſtance en faiſant tenir le Malade renfermé & en lui procurant de la fraîcheur ou de la chaleur à proportion que l'air ſe refroidit ou s'échauffe. Enfin on empêche l'effet de l'infection de l'air par des odeurs.

Lorſqu'il eſt ſi mauvais que rien ne peut empêcher ſes mauvais effets, il faut, s'il eſt poſſible, tranſporter le Malade en un autre lieu.

Les alimens. 2°. Les alimens ſont des ſubſtances qui réparent les différentes pertes que nous faiſons continuellement.

Les meilleurs. Ils conſiſtent dans le boire & dans le manger. Les meilleurs ſont ſimples & ſans acrimonie : on doit les prendre en médiocre quantité. Ils ſe tirent des végétaux & des animaux.

Le mouvement & le repos. 3°. Le mouvement & le repos ſervent à la conſervation & au rétabliſſement de la ſanté. Pour ſe bien porter il faut faire de l'exercice, & cet exercice doit être proportionné aux forces & à l'habitude. On peut le continuer juſqu'à un commencement de laſſitude. La régle du repos dépend de cette derniere circonſtance.

En certains cas, on fait promener les Malades, on leur fait des frictions, on remue certaines parties : & ces différens mouvemens peuvent contribuer à ſa guériſon.

La veille & le ſommeil. 4°. Pendant la ſanté, il faut veiller & dormir à proportion des travaux & des exercices tant du corps que de l'eſprit.

Si un Malade dort trop, il faut le reveiller; s'il a des inſomnies, il faut lui procurer le ſommeil par des remedes convenables.

5°. Les paſſions de l'ame, lorſqu'elles ſont portées à un certain degré, détruiſent la ſanté, par le trouble qu'elles mettent dans la circulation du ſang & des eſprits : elles empêchent à plus forte raiſon ſon rétabliſſement. Il faut donc éloigner des Malades tous les objets & toutes les idées qui pourroient exciter en eux des paſſions trop vives, & ne leur préſenter que ceux qui réveillent certaines paſſions douces & moderées. Car celles-ci loin de nuire, peuvent contribuer à la guériſon. L'eſpérance & la joie ſont de toutes les paſſions celles qui ſont les plus propres à cette fin. Les paſſions de l'ame.

§. II.

Des Médicamens.

POur donner une connoiſſance ſuffiſante des Médicamens, il faudroit entrer dans un détail qui paſſeroit beaucoup les bornes que nous nous ſommes propoſées dans cet abrégé. Nous nous contenterons de donner la définition des Médicamens, de faire connoître ſur quelles ſubſtances de notre corps ils agiſſent, de les diviſer en différentes claſſes ſuivant leurs vertus, de donner une idée des Médicamens externes les plus uſités, d'ajouter enſuite pluſieurs formules auſquelles nous renvoyerons lorſque nous parlerons de la cure des Maladies.

Les Médicamens ſont des ſubſtances qui étant priſes intérieurement, ou appliquées extérieurement, changent la mauvaiſe diſpoſition de notre corps en une meilleure. Définitions des médicamens.

Ils agiſſent ſur les ſolides ou ſur les fluides, ou même ſur tous les deux en même tems. Sur quelles ſubſtances ils agiſſent.

Médicamens simples. Les Médicamens qu'on emploie ſans aucune préparation de l'Art s'appellent ſimples.

Composés. Les Médicamens formés par l'aſſemblage de pluſieurs, & préparés par la Chimie ou par la Pharmacie s'appellent composés.

D'où on les tire. On les tire des végétaux, des animaux & des minéraux.

Leur diviſion. On diviſe les Médicamens en internes & en externes. Les internes ſont ceux qu'on fait prendre intérieurement. Les externes ſont ceux qui s'appliquent extérieurement. On les nomme auſſi topiques.

Les Médicamens internes font leurs effets en évacuant les humeurs, ou en altérant les ſubſtances du corps. On partage les évacuans en pluſieurs claſſes que voici.

1°. Les *Errhines* excitent l'éternuement & la ſortie des humeurs filtrées par les glandes de la membrane pituitaire.

2°. Les *Sialogogues* procurent la ſalivation ou le flux de bouche.

3°. Les *Expectorans* ou Bechiques diſſolvent les humeurs épaiſſes & viſqueuſes des poulmons, & en procurent la ſortie par les crachats.

4°. Les *Emétiques* font rejetter par la bouche les matieres contenues dans l'eſtomac.

5°. Les *Purgatifs*, en irritant ou en relâchant les fibres des inteſtins, procurent l'iſſue des humeurs par l'anus.

6°. Les *Carminatifs* diſſipent les vents.

7°. Les *Antivermineux* tuent les vers engendrés dans l'eſtomac ou dans les inteſtins.

8°. Les *Diuretiques* procurent une filtration abondante des urines.

9°. Les *Diaphoretiques* augmentent la tranſpiration.

10°. Les *Sudorifiques* causent une filtration & une sortie abondante de la matiere de la sueur.

11°. Les *Emenagogues* procurent les régles & les lochies, & calment les vapeurs.

Les Médicamens altérans sont ceux qui en changeant la mauvaise disposition des solides ou des fluides ne procurent point d'évacuation sensible de nos humeurs. On les partage en plusieurs classes.

1°. Les *Astringens* en absorbant la sérosité, donnent du ressort aux vaisseaux & en rapprochent les parois.

2°. Les *Incrassans* épaississent le sang.

3°. Les *Attenuans* ont la vertu d'augmenter la fluidité des humeurs en les fondant & en les divisant.

4°. Les *Délayans* rendent les humeurs plus fluides sans les changer.

5°. Les *Anodins*, les *Narcotiques* & les *Hypnotiques* appaisent la douleur, & provoquent le sommeil.

6°. Les *Aperitifs* levent les obstructions.

Les Médicamens externes ou topiques agissent sur les solides ou sur les fluides, & se partagent en plusieurs classes, suivant les différens effets qu'ils produisent.

PREMIERE CLASSE.

Les *Anodins* & les *Narcotiques* appaisent la douleur. Anodins.

La douleur est l'accident le plus urgent & le plus à craindre après l'hémorragie. Les Anodins en la calmant détruisent quelquefois sa cause. En effet, la douleur consiste dans la tension des fibres nerveuses, & la plûpart des Anodins sont proprement des Comment ils agissent.

émoliens qui relâchent les fibres en même tems qu'ils temperent la pétulence des humeurs portées à la partie. Lorsqu'une douleur vive ne s'appaise point par l'application des Anodins, on a recours aux Narcotiques, qui l'appaisent pour un tems en assoupissant les esprits animaux. Voici une Table des Anodins & des Narcotiques, tant simples que composés.

Anodins simples.

Les bains d'eau tiéde.
Les fleurs & les feuilles de plantes émolientes, appliquées en fomentation & en cataplasme.
Les farines de graines de lin, celle de fenugrec.
Les décoctions de tripes.
La mie de pain blanc.
Les jeaunes d'œufs.
Le safranc.
La pulpe de casse.
Le lait.
Le beure frais
Le frai de grenouille.

Anodins composés.

L'onguent de populeum, celui d'althea.
Le cerat de Galien.
L'emplâtre de mucilage.
L'huile d'œuf, celle de vers, &c.

Narcotiques simples.

Les têtes de pavot blanc en décoction.
La jusquiame.
La mandragore.
La cigue.
La belladona.
La morelle.
La pome épineuse.
L'opium en cataplasme.

Narcotiques composés.

Le beaume tranquille.

DEUXIE'ME CLASSE.

Les *Répercussifs*, en donnant du ressort aux solides, empêchent les liqueurs de séjourner dans une partie, & les déterminent à couler dans les vaisseaux. Répercussifs.

Les Répercussifs n'agissent que sur les fibres qu'ils picotent; & c'est par ce picotement qu'ils augmentent le ressort des vaisseaux. Ils ne conviennent pas parconséquent aux apostêmes quand la tension & le gonflement sont considérables, & quand l'humeur est maligne. C'est pourquoi on ne les employe qu'au premier tems de la tumeur, c'est-à-dire, lorsque le dépôt commence à se former; ou à la fin, c'est-à-dire, lorsque le dépôt est presque dissipé. Le ressort qu'ils donnent aux solides rétablit la circulation, & fait rentrer l'humeur dans les vaisseaux. Ils conviennent encore aux plaies, aux contusions légeres, & aux extensions de quelques parties. Les liqueurs n'étant point épanchées, les Répercussifs appliqués sur le champ, en donnant du ressort aux parties, empêchent qu'il ne se forme un gonflement par l'amas des humeurs, ou au moins que ce gonflement ne devienne considérable. Comment ils agissent.

Répercussifs simples.

L'eau froide.
Le vinaigre.
La terre cimolée.
La laitue.
La morelle.
La lentille d'eau.
La joubarde.
Le frai de grenouille.
Les limaçons.
Le petit lait.
Les roses rouges.
L'argentine.
Le sang de dragon.
Le bol d'armenie.
La pierre hœmatite.
Le vin rouge.

Répercuſſifs composés.

L'eau de roſe.
de plantain.
de morelle.
de joubarde.
frais de grenouille.
L'onguent roſat.

TROISIE'ME CLASSE.

Les émoliens.

LEs *Emoliens* relâchent & amoliſſent les parties ſolides trop tendues, & augmentent la fluidité des liqueurs.

Les Emoliens ont cet avantage, qu'étant appliqués ſur les tumeurs dures de quelque eſpece qu'elles ſoient, ils ne peuvent être ſuivis d'aucun accident; au lieu que les répercuſſifs, les réſolutifs, &c. augmentent les inflammations, & font dégénérer les ſchirres en cancer lorſqu'ils ne ſont point appliqué dans le tems convenable.

Emoliens ſimples.

Les bains & les douches d'eau tiede.
L'althea, feuilles, fleurs & racines.
La mauve; feuilles & fleurs.
Le bouillon blanc, fleuilles & fleurs.
La parietaire.
La poirée.
La mercuriale.
Le ſeneſſon.
Les épinars.
La belle dame.
La brane urſine.
La berce.
Le bon henry.
La violette.
Le lin.
L'oignon de lis.
Le peuplier.
La graine de lin.
Le ſon.
Le bouillon de tripe.

Emoliens composés.

L'huile d'amende douce.
de lin.
d'olive.
de noix.
L'onguent d'althea, &c.

QUATRIE'ME CLASSE.

LEs *Résolutifs* divisent & attenuent les fluides épaissis & arrêtés, leur donnent du mouvement, & augmentent le ressort des solides. Ils remettent par conséquent les liqueurs stagnantes & coagulées dans leur état naturel, & les disposent à passer par les pores, ou à rentrer dans la voie de la circulation.

Résolutifs.

Leurs vertus.

Les résolutifs s'emploient quelquefois seuls, quelquefois mêlés avec les émoliens, & fort souvent leur usage doit être précédé par celui des émoliens seuls. Par exemple, on doit ramolir les tumeurs dures & schirreuses avant de songer à les résoudre. On ne passe pas tout d'un coup des émoliens seuls aux résolutifs seuls. On fait un mélange des uns & des autres, & on n'emploie les résolutifs seuls qu'après.

Quand il faut les emploier.

La propriété des résolutifs étant d'atténuer & de dissiper les humeurs épaissies & & arrêtées, si on les mettoit d'abord en usage sur des tumeurs dures; ils dissiperoient le plus subtil des humeurs, & ce qui resteroit pourroit être si grossier & si épais qu'il seroit peut-être impossible d'en procurer la résolution.

Resolutifs simples.	La semence d'aneth.
	de cumin.
L'eau chaude en bain & en douche.	d'anis.
	de fenouil.
La cigüe.	Le poivre.
Les fleurs de melilot.	Le gimgembre.
Celles de camomille.	Le safran.
La semence de Daucus.	Le marrube.

Le ſureau.
L'hyeble.
La mente.
La calament.
L'origan.
Le pouliot.
Le thyna.
Le romarin.
La ſauge.
Le ſerpolet.
La lavande.
L'hyſope.
Le laurier.
La mariolaine.
Les farines de févres. } Quatre farines réſolutives.
d'orobe.
de lubin.
d'orge
de ſegle.
de froment.
de fœnugrec.
d'avoine.
de lentille.
de lin.
La bardane.
La ſcrophulaire.
L'herbe de S. Etienne.
Le millepertuis.
Le ſceau de Salomon.
L'oignon de lis.
La perſicaire.
Le mare du vin.
La leſſive de cendre de ſarment.
L'urine.
Le ſouphre.
Le camphre.
Le mercure.
La gomme ammoniac.
Le ſavon.
Le galbanum.
Le Bdellum.
Le ſel ammoniac.
Le ſel marin.
Le benjoin.
La moëlle des animaux.

Réſolutifs composés.

L'eſprit de vin
L'eau-de-vie.
de la Reine de Hongrie.
vulnéraire.
Le beaume Fioraventi.
L'onguent martiatum.
de ſtirac.
de la mere.
L'huile de laurier.
de ſcorpion.
de vers.
de camomille.
d'aſpic.
de romarin.
de petrole.
de therebentine.
L'emplâtre de cigue.
de bétoine.
de mélilot.
divin.
de manus Dei.
d'André de la Croix.

emplâtre de diachilum simple ou composé.	mercurio.
de divigo cum	L'emplâtre de savon.
	de diabotanum.

CINQUIE'ME CLASSE.

QUand les émoliens & les résolutifs n'ont pû résoudre l'humeur arrêtée dans ne partie, soit parce que cette humeur est op épaisse, ou qu'étant extravasée elle ne eut être repompée, & que la tumeur se disose à la supuration ou est critique, on aplique alors les maturatifs ou les supurans. e dis les uns ou les autres, parce qu'ils ne ifférent pas beaucoup entr'eux.

Les supuratifs. Les médicamens *supuratifs* sont ceux qui ant appliqués sur le corps vivant changent n pus les humeurs arrêtées.

Les maturatifs. Les *maturatifs* disposent les humeurs qui oivent supurer & se rassembler en un seul oyer.

Leurs vertus. Leur vertu est de causer la rupture des pets vaisseaux, de mêler parfaitement le liuide épanché avec le débris des solides, e donner du mouvement à l'humeur, de a cuire & de la digérer. C'est de cette maiere que ces remedes agissent pour former e pus.

On applique les maturatifs les plus doux ur les tumeurs qui se sont formées promptenent, & les plus forts sur celle qui se sont ormées lentement.



Maturatifs simples.

Tous les émoliens sont maturatifs.
Le miel.
Les fleurs de camomille & de melilot.
Les feuilles d'oseille. } cuites sous les cendres.
de poirée.
d'épinars.
Les oignons de lis.
La graine de moutarde.
Le beurre.
Les graisses & la fiente des animaux.
Le levain.
Les gommes dissoutes dans l'huile.

Maturatifs composés.

L'onguent basilicum.
L'onguent noir qu'on appelle l'onguent de la mère.
L'emplâtre diachilum simple ou avec les gommes.
L'huile commune.
de lis.
de camomille.
de melilot.
de laurier.
de vers.

Supuratifs.

Les supuratifs s'appliquent principalement sur les plaies & sur les ulcéres où il faut procurer la supuration des sucs arrêtés.
Les gommes.
Les huiles.
Les graisses.
L'onguent basilicum.
d'arceus.
de stirax.
La therébentine.
Le jeaune d'œufs, &c.

SIXIE'ME CLASSE.

Déterfifs & mondificatifs.

LEs *Déterfifs* & les *Mondificatifs* appliqués sur une plaie ou sur un ulcére les débarrassent des sucs épaissis & des chairs baveuses, en augmentant le ressort des vaisseaux. Ces remedes conviennent aux plaies & aux ulcéres, ou une supuration abondante relâchent les vaisseaux, ce qui produit des

Dans quels cas ils conviennent.

airs molasses & baveuses, & empêche qu'il s'en forme de bonnes.

eterſifs & Mondificatifs ſimples.

 mille feuille.
aigremoine.
 mille pertuis, feuilles & fleurs.
orge.
s feuilles de noyer.
 renoncule.
 ſavoniere.
 liere.
s ronces.
 petite ſerpentaire.
 myrrhe.
aloës.
 ſucre.
 miel.
 vin rouge.
 thérebentine.
 camphre.
 ſel armoniac.
 verdet.
L'alum.
Le vitriol.

Deterſifs & Mondificatifs compoſés.

L'eau-de-vie.
L'eau phagedenique.
L'eau vulneraire.
L'eſprit de vin.
L'huile de gayac.
Le colire de Lanfranc.
L'onguent des Apôtres.
L'onguent mondificatif d'aches.
L'onguent œgiptiac.
Le beaume de Madame Feuillet.
Le beaume Fioraventi.
L'huile d'œufs & d'hypéricum.
Le miel roſat.

SEPTIE'ME CLASSE.

Es *Sarcotiques*, que les Auteurs diſent propres à faire venir les chairs, ſont des édicamens déterſifs, qui ne réparent pas r eux-mêmes la perte des chairs, mais en cilitent la régénération en entretenant la rculation du ſang aux environs de la plaie, empêchant l'air d'y pénétrer, & en retent les ſucs nourriſſiers. Sarcotiques.

Sarcotiques simples.	*Sarcotiques composés.*
La thérebentine.	Le beaume d'arceas.
Le beaume de capaü.	de Madame Feuillet.
Blanc.	du Commandeur.
de Tolu.	
du Pérou.	

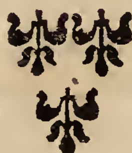
HUITIE'ME CLASSE.

Corrosifs, rongeans, &c. LEs *corrosifs*, *rongeans*, *caustiques* ou *escarotiques* mangent & rongent les chairs sur lesquelles on les applique.

Corrosifs. Les corrosifs & rongeans consument les humeurs visqueuses & les chairs baveuses, en produisant un escarre leger.

Caustiques. Les caustiques & les escarotiques rongent, mangent & détruisent les parties sur lesquelles ils sont appliqués, en faisant un escarre plus ou moins considérable selon le tems qu'on les y laisse.

Dans quel cas on les emploie. On employe les premiers pour détruire les chairs baveuses & superflues d'un ulcére. On se sert des autres pour ouvrir certaines tumeurs, & pour consumer les bords durs de certains ulcéres, & les glandes qu'on ne veut point emporter avec un instrument tranchant.



rrosifs ou rongeans legers.

poudre de sabine.
ocre.
vitriol blanc.

rrosifs & rongeans plus forts.

chaux.
alum brûlé.
arsenic.
précipité rouge & blanc.

Le sublimé corrosif.

Caustiques & Escarotiques.

L'esprit de nitre.
L'eau forte.
L'eau mercurielle.
Le beure d'antimoine.
L'huile de vitriol & de tartre par défaillance.
La pierre infernale.
La pierre à cautere.
Les trochisques de minium.

NEUVIE'ME CLASSE.

Es *cicatrisans* ou *dessicatifs* procurent la cicatrice des plaies. Cicatrisans.

Quand les chairs sont venues presque au veau de la superficie de la peau, & qu'elles nt fermes, grenues & rouges ; on applique ors les dessicatifs ou cicatrisans, qui en sorbant les humidités resserent les petites bouchures des vaisseaux, retiennent & sséchent les sucs échapés & répandus, dont forme cette pellicule ou membrane qu'on pelle cicatrice, & qui supplée à la peau sans avoir les qualités. Dans quel cas on doit les emploier.



Cicatrisans simples.

La charpie seche, & sur tout celle qui est rapée.
Le plomb brûlé.
La litarge.
La ceruse.
La pierre hœmatite.
La pierre calamite.
Le minium.
La tuthie, &c.

Cicatrisans composés.

Le sel de saturne.
L'eau de chaux.
L'emplâtre de diapalme.
de ceruse.
de litarge.
de Nuremberg.
Le beaume de Saturne.
L'onguent blanc de Rasis.
L'onguent de Pompholix.
L'eau vulneraire.
Les trochisques blancs de Rasis.

DIXIE'ME CLASSE.

Remedes qui arrêtent l'hémorragie.

NOus renfermerons dans cette Classe les remedes qui arrêtent l'hémorragie. Ces remedes sont de trois especes, *astringens*, *caustiques* & *stiptiques*.

Les astringens.

Les astringens resserent les fibres des vaisseaux en absorbans les humidités qui se trouvent entre les chairs & les fibres des vaisseaux.

Les caustiques.

Les caustiques ou cauteres brûlent les extrêmités des vaisseaux, sur lesquelles ils sont appliqués & forment un escarre.

Les stiptiques.

Les stiptiques crispent les vaisseaux sans faire d'escarre, & coagulent le sang qui y est contenu.

Ceux-ci méritent la préférence sur les astringens & sur les caustiques. Les astringens n'ont pas assez de vertu pour arrêter une hémorragie considérable. Les caustiques arrêtent

cent pour un tems l'hémorragie par le moyen de l'efcarre qu'ils forment, mais fort fouvent elle recommence lorfque l'efcarre vient à tomber. Les ftiptiques en rétreciffant l'ouverture du vaiffeau & en formant un caillot de fang, arrêtent fans danger & pour toujours l'hémorragie.

Il faut cependant remarquer que ces remedes ne font leur effet qu'avec le fecours de la compreffion.

Aftringens.

La veffe de loup.
Le bol d'Armenie.
La terre figillée.
La terre fimollée.
Le fang de dragon.
La craie.
Le plâtre.
L'amidon.

Cauteres actuels.

Les métaux rougis.
Les charbons rouges
Le plomb fondu.
L'huile très-chaude.

Cauteres potentiels.

L'huile de vitriol.
L'efprit de nitre.
L'eau mercurielle.
La pierre infernale.
La pierre à cautere.

Stiptiques.

L'eau ftiptique.
L'eau alumineufe.
L'alum.
Le vitriol Romain.
L'eau de Rabel.

On choifit dans toutes ces Claffes de médicamens ceux que l'expérience ou l'analogie fait reconnoître propres aux maladies que l'on traite & convenables au fexe, à l'âge du Malade & aux autres circonftances. On les combine, on les mêle & on les prefcrits fous différentes formules qu'on appelle *cataplafmes*, *fomentations*, *embrocations*, *pomades*, *linimens*, *injections*, *lotions*, *fumigations*,

onguent digestif, *collire*, *gargarisme*; à quoi l'on peut ajouter les différentes préparations des bougies, de l'éponge, des bains, &c. Nous allons donner ici les formules les plus usités. Mais il est nécessaire de faire connoître auparavant les différens caracteres dont on se sert pour exprimer *la dose* des remedes.

Livre.	℔
Demie livre. . . .	℔ß
Once.	℥
Demie once. . . .	℥ß
Dragme ou gros. . .	ʒ
Demie dragme. . . .	ʒß
Scrupule.	℈
Demi scrupule. . . .	℈ß
Grain.	gr.
Goute.	gout.
Pincée.	P
Manipule ou poignée. .	M.
Nombre. . . .	N°.

On joint à ces signes le nombre que l'on veut; & pour marquer qu'on doit prendre certaine quantité uniforme de plusieurs drogues qu'on a nommées, on se sert de ce signe (aa) qui signifie qu'il faut prendre cette quantité de chacune de ces drogues. Le caractere ℞ signifie prenez.

Cataplasme anodin.

℞ Mie de pain blanc. . . ℥iv
du lait. . . . . ℔j
Faites cuire le tout ensemble jusqu'à la consistance de cataplasme, ajoutez ensuite
jeaune d'œufs. . . . N°. ij
saffran en poudre. . . ℈ j
On peut y joindre dans certains cas
du beaume tranquille. . . . . ℥ß
ou opium. . . . . ʒß

Cataplasme répercussif.

℞ Feuilles de morelle, de laitue & de plantain (aa) une poignée. Feuille de joubarde une demie poignée. Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'oxicrat, ajoutez ensuite
Farine de févres. . . . . ℥iij
Onguent rosat. . . . , ℥ij

Cataplasme émolient.

℞ Racines d'althea & de lis. (a) ℥j
Feuilles de mauve, de guimauve, de mercuriale, de bouillon blanc, de parietaire & de violette (a) une poignée.

Fleurs de camomille & de melilot (aa) une poignée.

Faites cuire le tout dans une q. ſ. d'eau, enſuite paſſez-le par le tamis & ajoutez à la pulpe,

Onguent d'althea. . . . ℥ij

Cataplaſme réſolutif.

℞ Des quatre farines réſolutives. ℥iv

Faites-les cuire dans une q. ſ. d'oxicrat ou de bierre, ajoutez enſuite

Huile de lis.

Onguent de Stirax. (aa) . . ℥j

Cataplaſme émolient & réſolutif.

On peut en mêlant les drogues qui compoſent le cataplaſme émolient avec celles qui forment le cataplaſme réſolutif en faire un qui ſoit en même tems réſolutif & émolient.

Cataplaſme maturatif.

℞ Feuilles d'oſeille & de poirée (aa) une poignée.

Un oignon de lis.

Faites cuire le tout enſemble ſous la cendre, pilez le dans un mortier & ajoutez enſuite

Onguent basilicum. . . . ℥ j
On peut y joindre du vieux levain. ℥ j

Cataplasme résolutif.

℞ Mie de pain blanc. . . . . ℔ j
Vin rouge ou vin aromatique. ℔ j

Faites cuire le tout jusqu'à la consistence de cataplasme. On peut y ajouter de l'eau-de-vie.

Fomentation émoliente.

℞ Racines d'althea & de lis blanc (aa) ℥ ij
Feuilles d'althea, de mauve, de senesson, de pariétaire, de bouillon blanc (aa) une poignée.
Fleurs de camomille & de mélilot, (aa) trois pincées.
Semence de lin & de fœnugrec, (aa) une demie poignée.

Faites bouillir le tout dans huit livres d'eau jusqu'à la réduction de six livres ; on trempe dans cette décoction chaude un morceau de flanelle qu'on applique sur la partie.

Fomentation résolutive.

℞ Feuilles de lavende, de romarin,

de thim, d'hyſope, de menthe, de ſauge, (a) une poignée.
Fleurs de camomille & de melilot, (aa) trois pincées.
Bayes de laurier & de geniévre, (aa) ℥ j

Faites bouillir le tout dans ſix livres d'eau commune, ajoutez-y une livre & demie de vin. Si on fait bouillir tous ces ſimples dans du vin au lieu d'eau, on fera ce qu'on appelle vin aromatique.

Embrocation ſimple.

℞ Huile roſat, huile d'hipéricante & eau-de-vie en partie égale. On y ajoute quelquefois un jeaune d'œuf.

Embrocation réſolutive.

℞ Savon blanc en telle quantité que vous voudrez, faites-le fondre dans de l'eau-de-vie.

Pomade anodine.

℞ Onguent d'althea. . . . ʒ j
Goutes anodines. . . . gout. xx
Caſtor. . . . . gr. x
mêlez le tout enſemble.

Liniment anodin.

℞ Onguent populeum. . . ℥ j

Beaume tranquille. . . . ℥ vj
Huile d'œuf. . . . . ℥ ij
ȇlez le tout enſemble.

Injection anodine.

℞ Du lait : mêlez - le avec du ſirop de pavot blanc.

Injection déterſive.

℞ Feuilles de noyer la quantité que ous voudrez, faites les bouillir dans ne q. ſ. d'eau commune, ajoutez-y u ſuc.

Lotion déterſive.

℞ Décoction d'orge. . . . ℔ j
Miel roſat. . . . . . . ℥ j ʒ
outez-y dans certains cas,
Eau vulnéraire. . . . ℥ j ʒ

Lotion réſolutive.

℞ Eau-de-vie. . . . ℔ ij
Sel armoniac & camphre, (aa) ʒ j
ȇlez le tout enſemble. On y ajoute uelquefois.
Onguent ægiptiac. . . . ℥ ß

Onguent digeſtif ſimple.

℞ Thérebentine de Veniſe. . . ℥ viij

Jeaune d'œuf. . . . No. ij
mêlez le tout enſemble avec
Huile d'hypericum. . . , ℥ß

Onguent digeſtif composé.

℞ Thérebentine de Veniſe. . ℥ vj
Beaume d'arceus. . . . ℥ iij
Onguent ſupuratif. . . . ℥ ij
Huile d'hypericum. . . , . ℥ j
mêlez le tout enſemble avec deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie.

Onguent digeſtif animé contre la pourriture.

Ajoutez au digeſtif précédent
Stirax. . . . . . . ℥ j ou
Myrrhe, aloés & ariſtoloche ronde, (aa). . . . . . . ʒ ij

Onguent digeſtif conſomptif.

℞ Beaume d'arceus, onguent baſilicum, (aa). . . , . ℥ j
Alum brûlé & précipité rouge, (aa) ʒß
mêlez le tout emſemble.

Collire anodin.

℞ Eau de frai de grenouille, de roſe de

morelle, (aa). . . . . ℥ j
Infusez-y de la graine de psylium & de lin, & 15 grains de saffran, pour rendre l'eau un peu mucilagineuse.

Collire résolutif.

℞ Eau de fenouille & d'eufraise, (aa) ℥ iij
Saffran. . . . . gr. iv
Vitriol blanc. . . . . . gr. x
Camphre. . . . . . . gr. viij
Sucre candi. . . . ℈ j
mêlez le tout ensemble.

Gargarisme rafraîchissant.

℞ Eau de fontaine ou du lait. ℔ j
Sirop de meures. . . . . ℥ j
Christal minéral. . . . . ʒ ß
mêlez le tout ensemble.

Gargarisme détersif.

℞ Orge entier. . . . . ℥ j
Feuilles d'aigrémoine.
Sommité de rue (aa) une poignée.
Faites bouillir dans ℔ ij d'eau commune & dans la collature, ajoutez-y,
Miel rosa. . . . . . ℥ j
Sel de prunel. . . . . ʒ ß

§. III.

Des Opérations.

Ce que c'eſt qu'opération.

OPération eſt l'application méthodique de quelque inſtrument ou de la main ſeule du Chirurgien ſur le corps humain, pour en conſerver la ſanté, ou pour la rétablir ſi elle eſt perdue.

Comme la plûpart des Opérations ſe font avec certains inſtrumens, & qu'après les avoir faites, on a beſoin encore pour parvenir à la guériſon d'employer certains moyens qui ſont renfermés ſous le nom général d'apareils : nous parlerons, 1°. des inſtrumens, 2°. des différentes eſpeces d'opérations, & 3°. des apareils.

1°. *Des Inſtrumens.*

Diviſion des inſtrumens.

COmme toutes les Opérations de Chirurgie ſe peuvent faire ou avec la main ſeule, ou avec la main aidée de quelque machine : on a diſtingué les inſtrumens Chirurgicaux en naturels & en artificiels.

Inſtrumens naturels.

Les naturels ſont les doigts & les mains du Chirurgien, & généralement toutes les parties de ſon corps qui peuvent lui être utiles.

Leurs qualités.

Les qualités qu'on exige de la main du Chirurgien & de ſes doigts, ſont leur netteté, leur fermeté & leur adreſſe ; la ſoupleſſe des articulations & du poignet ; & la délicateſſe du tact qui ſuppoſe la fineſſe de l'épiderme. Ainſi le Chirurgien doit s'abſtenir de tout ouvrage qui pourroit rendre ſes mains tremblantes & mal propres, diminuer leur adreſſe

& la souplesse des articulations, & rendre l'épiderme dure & épais.

Les instrumens artificiels sont des moyens auxiliaires dont le Chirurgien se sert pour faire ses opérations, lorsque ses mains ne suffisent pas. Instrumens artificiels.

L'or, l'argent, l'acier, le plomb, le cuivre, le bois, &c. sont les différentes matieres avec lesquelles on fait les instrumens. Leur matiere.

Ceux qui sont destinés à couper, à diviser & à piquer, par exemple, le rasoir, le bistouri, les aiguilles, &c. & ceux qui doivent avoir de la résistance, par exemple, les élévatoires, les sondes à tailler doivent être d'acier.

Ceux qui doivent être très-flexibles, telles que certaines sondes & certaines canules, doivent être de plomb.

Ceux qu'on introduit dans le corps ne doivent point être de cuivre, mais de quelque métal propre, tel que l'or, l'argent & le plomb, par exemple, les algalies, les sondes flexibles, &c. doivent être d'argent.

On peut ranger les instrumens en trois Classes, & mettre dans la premiere ceux qui servent à préparer les apareils; dans la seconde, ceux qui servent aux pansemens; & dans la troisiéme, ceux qui servent aux opérations. Division des instrumens artificiels.

L'aiguille, le fil, les ciseaux & la spatule sont de la premiere Classe. Ceux qui servent à préparer les apareils.

On peut subdiviser en deux especes les instrumens de la seconde Classe. Les uns sont destinés à panser l'extérieur d'une plaie: tels sont la feuille de myrthe, le rasoir, &c. Les autres sont destinés à panser l'intérieur: tels sont la sonde, les pincettes à anneaux, la canule, la seringue. Ceux qui servent à panser.

Ceux qui ſervent aux opérations.

On peut diſtinguer ceux de la troiſiéme Claſſe en communs & en propres.

Les communs.

Les communs ſont ceux dont on ſe ſert pour différentes opérations ; tels ſont les ciſeaux à inciſion, les lancettes, les biſtouris, les ſtilets, &c.

Les propres.

Les propres ſont ceux dont on ſe ſert pour une ſeule eſpece d'opération ; tels ſont les pieces d'inſtrumens qui ſervent au trépan, celles qui ſervent à la lithotomie, aux emputations, le biſtouri caché, le pharingotome, l'aiguille à cataracte, le trocart, &c.

Ceux qui ſervent à la diſſection.

Il faut mettre dans cette derniere Claſſe les ſcapeles, les erines, les ciſeaux, la ſcie, les ſeringues, &c. & tous les inſtrumens avec leſquels on fait la diſſection des cadavres.

2°. *Des différentes eſpeces d'opérations.*

Diviſion des opérations de Chirurgie.

TOutes les opérations de Chirurgie ſe réduiſent à réunir ce qui eſt diviſé, à diviſer ce qui eſt uni, à extraire des corps étrangers, & à ajouter ce qui eſt utile au corps humain. C'eſt pourquoi on diſtingue quatre genres d'opération que les Grecs expriment par ces mots, *Syntheſe*, *Diereſe*, *Exereſe*, & *Protheſe* ; & les François par ceux-ci, réunion, diviſion, extraction & addition.

De la Syntheſe ou réunion.

Ce que c'eſt que Syntheſe.

LA Syntheſe eſt une opération par laquelle on réunit & l'on rapproche les parties diviſées ou éloignées des unes des autres.

Diviſion de la Syntheſe.

Ainſi on diviſe la Syntheſe, en Syntheſe

de continuité, & en Synthese de contiguité.

La Synthese de continuité réunit ce qui est divisé. La Synthese de contiguité rapproche ce qui est éloigné, & remet les parties du corps dans leur situation naturelle.

Les divisions contre-nature qui font l'objet de la Synthese de continuité, sont de deux especes, sçavoir, les plaies & les fractures. Les Anciens distinguoient la Synthese de continuité en *Epagogue*, *Raphé* & *Synthetisme*. L'*Epagogue* est la réunion des plaies sans faire de division. Le *Raphé* est cette réunion par le moyen de quelques points de suture, qui sont de petites divisions. Le *Synthetisme* est la réunion des parties des os fracturés. Objet de la Synthese de continuité.

Les parties déplacées qui sont l'objet de la Synthese de contiguité sont de deux especes; les unes sont molles & les autres dures. Les Anciens appelloient *Artrombole* la Synthese qui remet les parties dures dans leur situation naturelle. Ils appelloient *Taxis* celles qui produit le même effet par raport aux parties molles. Objet de la Synthese de contiguité.

Les moyens dont on se sert pour exécuter ces différentes especes de Synthese, sont la situation, les bandages, la suture séche, les lacs, les attelles, les fanons, les boëtes, les machines & les sutures.

De la Dierese ou division.

LA Dierese est une opération par laquelle l'on sépare les parties dont l'union est contre-nature, & l'on divise celles dont la continuité est un obstacle à la guérison de certaines maladies. Ce que c'est que la Dierese.

Cette définition de la Dierese renferme en même tems sa division en deux especes, dont Division de la Dierese.

la premiere eſt appellée particuliere ; & la ſeconde eſt appellée commune.

La Dierefe particuliere ſépare les parties dont l'union eſt contre-nature. Elle remedie, par exemple, à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin dans les femmes, à celle du gland dans les hommes, &c.

La Dierefe commune renferme toutes les opérations où l'on ne diviſe les parties que pour parvenir à quelque fin. Elle comprend, par exemple, l'inciſion que l'on fait pour tirer les pierres hors de la veſſie ; celle que l'on fait à la poitrine pour évacuer les fluides épanchés ſur le diaphragme, &c.

Sa diviſion par rapport à la maniere dont elle ſe fait.

Les Anciens ont diviſés la Dierefe par rapport à la maniere dont elle ſe faiſoit en *entamure*, *piquure*, *arrachement*, & *brûlure*.

L'entamure ſur les parties dures.

1°. L'*entamure* ſe fait avec les inſtrumens tranchans. Ils ont diſtingués cinq manieres de faire une entamure ſur les parties dures : ſçavoir, *trouer*, *racler*, *ſcier*, *limer* & *couper*.

Trouer.

On troue ou trépane avec un inſtrument tranchant en forme de ſcie ronde, appellé Trépan. On pratique cette opération principalement aux fractures du crâne pour relever les pieces d'os enfoncés, pour procurer l'iſſue du ſang épanché ſur la dure-mere ou ſous cette membrane, pour tirer les corps étrangers, &c. On la pratique encore quelquefois dans deux autres occaſions. 1°. Lorſqu'un abcès s'eſt formé dans la moëlle d'un os long, par exemple, dans le Tibia : on procure par ce moyen l'iſſue du pus, l'on découvre l'étendue du mal intérieur, & l'on y applique les remedes convenables. 2°. Quand quelque corps étranger s'eſt engagé ſous un os plat ; par exemple, ſous l'omoplate, ou derriere

les os des isles, & qu'on ne peut le tirer sans faire une ouverture à l'os. Les Anciens pratiquoient encore cette opération sur le sternum, quand quelque matiere s'étoit répandue dans le médiastin ; mais l'Anatomie a fait connoître l'inutilité de cette opération en ce cas.

On racle avec un instrument nommé Rugine. Cette opération emporte la superficie des os corrompus, ce qui rend l'effet des remedes appliqués plus prompt. On ne la pratique plus pour découvrir les fractures. Racler.

On scie les os des membres qu'on veut emporter. Scier.

On lime les dents pour les séparer, pour les rendre égales, & pour en emporter la carie. Limer.

On coupe avec des tenailles incisives les extrêmités des os cassés, dont les pointes peuvent piquer certaines parties ; on coupe les os même dans leur continuité, lorsqu'on ne peut les scier, ou les séparer dans leur contiguité. Couper.

Les Anciens ont distingués douze manieres de faire une entamure aux parties molles ; sçavoir, *l'aplotomie*, *la phlebotomie*, *l'arteriotomie*, *l'oncotomie*, *le catacasmos*, *le periercse*, *l'hypospathisme*, *le periscithisme*, *l'encopé*, *l'acroteriasme*, *l'angeiotomie*, & *la lithotomie*. Entamure sur les parties molles.

L'*aplotomie* est une simple ouverture faite à une partie molle. La *phlebotomie* est l'ouverture d'une veine, l'*arteriotomie*, celle d'une artére, & l'*oncotomie* celle d'un abcès. Le *catacasmos* est ce qu'on appelle en François scarification. Il y en a de trois sortes, sçavoir, la moucheture qui ne va pas au-delà de la peau, l'incision qui pénétre jusqu'aux

mufcles, & la taillade qui va jufqu'aux os. La *periereſe* eſt une eſpece d'inciſion que les Anciens faiſoient autour des grands abcès. L'*hypoſpathiſme* eſt une inciſion qu'ils pratiquoient audevant de la tête, & qui pénétroit jufqu'à l'os. Le *periſcithiſme* eſt une inciſion circulaire qu'ils continuoient depuis une temple juſqu'à l'autre, & qui pénétroit juſqu'à l'os. La cruauté de ces trois eſpeces d'opération & leur peu de ſuccès les ont proſcrites. L'*encopé* eſt l'amputation d'une petite partie, par exemple, d'un doigt. L'*acroteriaſme* eſt l'amputation d'un membre conſidérable, par exemple, d'une jambe. L'*angeiotomie* eſt l'ouverture d'un vaiſſeau. La *lithotomie* eſt une ouverture qu'on fait à la veſſie pour en tirer une pierre.

Piquure. 2°. La *piquure* eſt une diviſion des parties molles faites avec un inſtrument piquant. Telle eſt la diviſion que l'on fait à l'œil avec une aiguille pour abattre le criſtallin lorſqu'il eſt devenu opaque ; & la ponction que l'on fait avec un trocart pour évacuer les eaux épanchées dans le ventre.

Arrachement. 3°. L'*arrachement* eſt une diviſion que l'on fait ſur des parties molles & ſur des parties dures, lorſqu'il faut en retrancher quelque portion. C'eſt par elle qu'on ôte, par exemple, les dents gâtées & les polipes.

Les Anciens regardoient comme un arrachement l'effet des ventouſes. Ce ſentiment ſuppoſoit que cet effet eſt une eſpece d'attraction, mais il n'eſt autre choſe que la compreſſion de l'air ſur les parties qui ſont hors de la ventouſe, qui force les parties qui ſont ſous la ventouſe à s'y engager, parce que l'air contenu dans cet inſtrument y eſt plus rarefié que l'air extérieur.

4°. La *brûlure* eſt une opération par laquelle on conſume quelques parties molles ou dures. Il y a deux ſortes de corps dont on ſe ſert pour brûler les parties. Les uns ſont des métaux rougis au feu. On les appelle cautéres actuels. Les autres ſont des médicamens composés de différentes ſubſtances qui produiſent le même effet que les métaux rougis. On les appelle cautéres potentiels. Les premiers ne s'appliquent que ſur les os cariés. Les autres s'appliquent ſur les parties molles, pour y faire une ouverture ou iſſue extérieure, par laquelle puiſſe ſortir une humeur qui ſe porte vers une partie eſſentielle. Brûlure.

De l'Exereſe ou Extraction.

L'Exereſe eſt une opération par le moyen de laquelle on tire hors du corps toute ſubſtance étrangere qui peut lui nuire ; telle eſt l'extraction d'une pierre formée dans la veſſie. L'exereſe. Ce que c'eſt.

De la Protheſe ou addition.

LA Protheſe eſt une opération par le moyen de laquelle on ajoute au corps quelque inſtrument, pour ſuppléer au défaut d'une partie qui lui manque naturellement ou accidentellement. Ce que c'eſt que Protheſe.

On ajoute au corps ce qui lui manque pour quatre raiſons.

1°. Pour faciliter ſes fonctions. On ajoute, par exemple, des dents artificielles pour faciliter la prononciation. Pour combien de raiſons on ajoute quelque choſe au corps.

2°. Pour rétablir quelque fonction. On met, par exemple, une jambe de bois à une perſonne qui ne pourroit marcher ſans ce ſecours.

3°. Pour l'agrément. On met, par exemple, des yeux de verre à ceux que la perte des yeux naturels rend difformes.

4°. Pour corriger une mauvaise conformation. On met, par exemple, un corselet aux personnes dont l'épine se voute, & des botines à celles dont les jambes se courbent.

Remarque. Tous les genres d'opération, c'est-à-dire, la Synthese, la Dierese, l'Exerese & la Prothese concourent quelquefois tous quatre à la cure d'une maladie. Par exemple, lorsqu'il s'agit de guérir une personne de la pierre, on fait une incision, on tire la pierre, on procure la réunion de la plaie; & si les urines ont pris leur cours par l'ouverture qu'on a faite, on applique un instrument qui en empêche la sortie.

3°. *Des Apareils.*

Apareils. APareil est l'assemblage de plusieurs choses nécessaires pour quelque pansement.

De quoi sont composés les apareils. Les pieces d'apareils sont les compresses, les emplâtres, les canules, les atelles, la charpie, & les bandes ou bandages.

Compresses. 1°. Les *compresses* sont des morceaux de linge pliés en plusieurs doubles dont on couvre quelque partie. On les nomme compresses parce qu'elles compriment un peu la partie. Elles s'appliquent séches ou trempées dans quelques médicamens. Leur figure & leur grandeur varient, suivant la figure & la grandeur de la plaie à laquelle on les applique, & suivant d'autres circonstances. Le linge dont on les fait doit être blanc de lessive, un peu usé, sans couture, sans ourlets ni lisieres, de peur qu'il ne blesse. Leur dif-

férentes figures & les différens usages ausquels on les employe leur a fait donner différens noms. Ainsi il y en a de triangulaire, de quarré, &c. il y en a d'expulsive. . . . . &c.

L'usage des compresses est de remplir les vuides, afin que la partie se trouve bandée également & fermement, de défendre des injures de l'air la partie malade, & de lui conserver sa chaleur; d'y tenir les remedes appliqués, & de prévenir les douleurs que les bandes y pourroient causer

2°. Nous ne considerons ici les emplâtres que par rapport à la figure & à la grandeur qu'on leur doit donner pour les appliquer sur quelques parties; car ce n'est que par ce qu'il faut les appliquer sur le corps Humain qu'ils font partie des apareils On en fait de grandes, de moyennes & de petites, selon l'étendue de la plaie ou de la tumeur. On en fait d'ovales, de rondes, de quarrées, de triangulaires, de sémilunaires, de cruciales, de fenetrées, & en T. On étend les emplâtres sur du linge, sur du cuir ou sur du tafetas. Il faut raser la partie sur laquelle on doit les appliquer. Les emplâtres ont différens usages, ils sont ordinairement des remedes, & quelquefois ils ne servent qu'à contenir les plumaceaux ou les bords d'une plaie. **Emplâtres.**

3°. Les *canules* sont des petits tuyaux qu'on met dans une plaie pour en entretenir l'ouverture & donner une issue aux liqueurs qui se trouvent répandues dans une cavité. On les fait d'or, d'argent ou de plomb. Elles sont rondes ou plates. **Canules.**

4°. Les *atelles* sont de petits morceaux de bois minces plus longs que larges, qui servent à soutenir & à maintenir une partie. **Atelles.**

Charpie. 5°. La *charpie* n'eſt autre choſe que du linge coupé en petits morceaux & qu'on a éfilé. Brute. Dans cet état on l'appelle *brute*. Si on rape le linge avec un couteau, on nomme le duvet Et rapée. qui en provient *charpie rapée*.

Le linge dont on fait la charpie doit être blanc de leſſive, ni fin, ni gros, ni trop neuf, ni trop uſé. La charpie s'employe quelquefois brute dans les premiers panſemens. On en fait les plumaceaux, les bourdonnets, les tentes & les méches.

Le mot de *plumaceau* vient de ce que les Anciens ſe ſervoient de plumes couſues entre deux linges.

Plumaceaux. Les *plumaceaux* ſont pluſieurs brins de charpie unis les uns aux autres, repliés par leur extrêmité, & applatis entre le dos d'une main & la paulme de l'autre.

La figure des plumaceaux eſt ronde ou ovale, & leur gandeur varie ſelon celle de la plaie. Les plumaceaux ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils chargeroient la partie; ni trop minces, parce qu'ils ne s'imbiberoient pas d'une aſſez grande quantité de pus. L'uſage des plumaceaux eſt d'arrêter les hémorragies légeres; de tenir les plaies & les ulcéres ouverts, de peur qu'ils ne ſe recolent avant que le fond ſoit détergé; de les conſolider par le moyen des onguents, des digeſtifs ou des baumes dont on les couvre; de s'imbiber des humidités acres & du pus qui en ſortent, & de les défendre des injures de l'air.

Bourdonnets. Les *bourdonnets* ſont des tempons plus ou moins gros de charpie roulée entre les mains.

Les uns ſont ronds, les autres ſont un peu applatis, quelques-uns ſont liés avec un

fil par leur milieu. L'uſage des bourdonnets eſt le même que celui des plumaceaux.

Les *tentes* ſont des eſpeces de bourdonnets un peu durs, qui ont une tête à une de leur extrêmité, ce qui leur donne la figure d'un clou. On les fait non ſeulement de charpie, mais encore de linge, d'éponge préparée, & de racine de Gentiane. Leur figure eſt ronde ou plate, & leur grandeur eſt proportionnée à celle de la plaie. L'uſage des tentes eſt d'entretenir une plaie ouverte ou de la dilater. Tentes.

Les *méches* ſont faites de pluſieurs brins de charpies plus ou moins longs unis enſemble. On en fait encore avec du coton, tel que celui qu'on employe pour les lampes, & avec une bande de linge éfilée par les côtés. L'uſage des méches eſt de ſervir à déterger & à mondifier les ſinus au travers deſquels on les a fait paſſer par le moyen d'une aiguille à ſeſon. Elles doivent être très-longues ; on couvre d'onguent la portion qui doit entrer dans le ſinus, & on obſerve de tirer la méche du côté inférieur du ſinus. Méches.

3°. Il faut diſtinguer les bandes d'avec les bandages. La *bande* eſt un linge d'une certaine grandeur, plus long ordinairement que large, qui ſert à entourer quelque partie. La bande.

Le mot de bandage eſt équivoque. Quelquefois il ne ſignifie que la circonvolution d'une ou pluſieurs bandes faites avec adreſſe autour d'une partie pour la maintenir en une ſituation convenable, ou pour contenir un apareil. En ce cas le bandage n'eſt que l'application de la bande. D'autre fois ce mot ſignifie un inſtrument qui contient une partie en l'entourant. Le bandage.

Le linge avec lequel on fait les bandes doit être un peu uſé, ni trop gros, ni trop fin,

coupé à droit fil, & blanc de lessive. On distingue trois parties dans une bande, sçavoir, le corps qui en est le milieu, & les deux chefs qui en sont les extrêmités. La bande qui est roulée par ses deux extrêmités ou par une, est appellée bande roulée à deux ou à un chef.

Observations à faire lorsqu'on fait un bandage.

Pour bien appliquer une bande, on doit mettre la partie en situation; tenir le globe de la bande dans sa main, n'en dérouler que ce qu'il en faut appliquer sur une partie, & prendre garde de la serrer trop ou trop peu.

Lorsqu'on le leve.

Pour bien lever la bande, il faut mettre la partie en situation, décoller les endroits que le pus ou le sang a collé, recevoir d'une main ce que l'autre aura défait, & ne point ébranler la partie par des secousses.

Différences des bandages par raport à plusieurs choses.

Les bandages pris pour des instrumens se font de différentes matieres, de linge, de fer, de cuir, &c. Il y en a de longs, de courts, de larges & d'étroits. Ils ont différens noms suivant leur figure & les parties ausquelles on les applique. On en fait d'*unissans* ou *incarnatifs* pour réunir les parties divisées; de *divisifs* pour empêcher les parties de se réunir; d'*expulsifs* pour empêcher le séjour de la matiere dans un sinus, & de *contentifs* pour contenir un apareil. Il y en a de simples & de composés; le bandage simple est égal ou inégal. L'égal est circulaire; l'inégal est de cinq especes, le doloire, le mousse, l'espacé, le rampant, & le renversé.

Les bandages composés sont formés de plusieurs bandages simples.

L'utilité des bandages est de contenir dans une situation naturelle les parties dérangées; de faire compression sur quelque vaisseau; de

maintenir un apareil. Un ſeul bandage produit quelquefois ces trois effets en même tems.

CHAPITRE III.

Des Régles générales qu'il faut ſuivre dans la pratique des moyens de guérir.

APrès avoir conſideré les moyens de guérir, nous allons expoſer les régles générales qu'il faut obſerver en les employant. C'eſt proprement ce qu'on appelle *methodus faciendi.*

Nous avons diviſé les moyens de guérir en trois eſpeces, qui ſont le régime, les médicamens & les opérations.

Régime dans les maladies aigues.

§. 1. Dans les maladies graves & aigues, on preſcrit au Malade une diéte très-exacte. On ne lui fait prendre dans l'eſpace de trois ou quatre heures qu'un bouillon plus ou moins nourriſſant, ſelon l'eſpece de ſa maladie, & la plénitude de ſes vaiſſeaux; dans les intervalles, on lui donne pour boiſon une tiſanne convenable à ſa maladie.

Quand les ſymptômes diminuent.

Lorſque les ſymptômes diminuent, on doit ſe relâcher ſur l'exactitude de la diéte; les bouillons doivent être plus nourriſſans; on peut auſſi faire prendre dans les intervalles quelque cuillerée de gelée.

Quand ils ceſſent.

Lorſque les ſymptômes & les accidens ceſſent, & qu'on reconnoît que l'eſtomac commence à faire ſes fonctions; on augmente peu à peu la quantité des alimens, pour accoutumer inſenſiblement le Malade à la nourriture ordinaire.

Régime dans les maladies chroniques.

Dans les maladies légeres, & dans celles qui sont chroniques, on ne prescrit point une diette si réguliere, on permet quelques alimens plus solides que le bouillon, comme les potages, les œufs frais, &c. D'ailleurs, les causes de la maladie, les forces, l'âge, le tempérament & le sexe sont autant de circonstances qui doivent déterminer sur l'espece de régime qu'il faut faire observer.

§. 2. On ne peut guére donner de régles générales pour l'administration des médicamens : la connoissance de leur vertu, celle des maladies & de leur tems doivent conduire dans leur application.

Régles qu'il faut observer dans toutes les opérations.

§. 3. Il n'en est point de même des opérations, il y a des régles générales très-importantes qu'il faut observer en les faisant. Les unes regardent les préparations, les autres regardent l'opération même, d'autres enfin regardent les suites de l'opération.

Ce dont il faut s'assurer avant l'opération.

1°. Avant l'opération, il faut s'assurer de la nécessité de la faire, des tems & du lieu où il convient de la faire, & prévoir tout ce dont on aura besoin en la faisant.

Ce qui prouve la nécessité de faire une opération.

Par raport à la nécessité, c'est la nature de la maladie & l'inutilité des autres remedes qui prouvent qu'on ne peut se dispenser de faire une opération. On remarquera néanmoins qu'il est des cas où ces motifs ne doivent point engager à la faire, parce qu'il se trouve quelques obstacles qui empêcheroient l'exécution ou le succès. Par exemple, les forces du Malade, son âge, la complication de quelque autre maladie, &c. peuvent rendre une opération impossible ou inutile.

Remarque.

Tems.

Par raport aux tems, on en distingue deux; l'un de nécessité, & l'autre d'élection. Le tems de nécessité est celui où il faut faire l'opération

De nécessité.

l'opération sans différer, parce que le Malade est dans un danger évident. L'opération du trépan, celle de l'empieme, &c. se font toujours dans un tems de nécessité, parce qu'on ne peut les différer.

Et d'élection.

Le tems d'élection est celui qu'un Chirurgien choisit pour faire plus avantageusement une opération. Tel est, par exemple, le Printems, & l'Automne qu'on choisit pour l'opération de la taille, pour celle de la cataracte, &c.

Lieux.

Par raport aux lieux, on en distingue aussi deux; l'un de nécessité, & l'autre d'élection. Le lieu de nécessité est celui où la maladie indique absolument que l'opération doit être faite. Par exemple, le lieu où une tumeur se trouve est toujours un lieu de nécessité par raport à l'opération, parce qu'il faut toujours ouvrir les tumeurs dans les endroits où elles se forment. Le lieu d'élection est celui que le Chirurgien peut choisir. Par exemple, le lieu de l'opération de la taille est ordinairement un lieu d'élection, parce que le Chirurgien, entre plusieurs différens endroits qu'il peut ouvrir pour tirer la pierre, en choisit un où il fait cette opération, &c.

De nécessité.

Et d'élection.

Quelles sont les choses nécessaires dans l'opération.

Les choses que le Chirurgien doit prévoir, parce qu'elles lui sont ou utiles pour le succès de l'opération, ou nécessaires dans l'opération, sont les remedes généraux, l'apareil, les instrumens, l'air, la lumiere, la situation du Malade & celle des Aides.

La disposition de l'esprit du Malade.

La préparation par de remedes généraux.

Après avoir disposé l'esprit du Malade, en lui faisant connoître la nécessité de l'opération & en gagnant sa confiance, on prépare son corps par certains remedes généraux, qui sont les saignées, les bouillons alterans, les bains, &c.

L'apareil. On arrange ſur un plat l'apareil convenable à l'opération ; on en met toutes les pieces dans l'ordre qu'on les doit emploier.

Les inſtrumens. On arrange pareillement les inſtrumens ſur un autre plat qu'on a ſoin de couvrir, pour en dérober la vûe au Malade.

L'air. Si l'air a quelque mauvaiſe qualité, on tâche de le corriger, ou on change le Malade de lieu.

La lumiere artificielle ou naturelle. On diſtingue deux eſpeces de lumiere; la naturelle qui eſt celle du jour, & l'artificielle qui eſt celle des bougies ou des chandelles. Dans certaines opérations, par exemple, dans celle de la lithotomie & dans celle de la cataracte, on préfére la lumiere naturelle. Dans d'autres, par exemple, dans celle du bubonocele, on choiſit l'artificielle.

Il vaut mieux ſe ſervir de chandelle que de bougie ordinaire, parce qu'une goute de ſuif qui tomberoit par hazard ſur la peau ne brûleroit pas tant qu'une goute de cire. Cependant la bougie appellée de S. Côme vaut mieux que la chandelle, parce qu'elle ne coule point & qu'elle éclaire mieux.

La ſituation. La ſituation des Malades pendant les opérations eſt différente ſuivant les différentes eſpeces d'opérations. Cette ſituation, que les Auteurs appellent *Tractative*, doit être en général telle que le Chirurgien puiſſe découvrir toute la maladie & opérer commodement.

Et le choix des Aides. On doit choiſir pour Aides des perſonnes attentives, entendues, diſcretes, & s'il eſt poſſible des Confreres, parce qu'étant inſtruits ils préviennent & exécutent mieux ce qu'ils ont à faire.

2°. Chaque opération a ſes régles particulieres, mais il y a des régles générales

dont il ne faut jamais s'écarter, & que les Anciens ont renfermées en trois mots latins, *citò*, *tutò*, & *jucundè*; *promptement*, *surement*, & *agréablement*. Régles dont il ne faut pas s'écarter pendant l'opération.

Il faut faire les opérations avec *promptitude*. Le Chirurgien pour acquerir cette qualité, doit s'être exercé sur les Cadavres, & avoir vû opérer les grands Maîtres. Car c'est par ces moyens qu'on apprend à faire choix des instrumens convenables, à les tenir adroitement, à ne les point multiplier, & à ne point couper à plusieurs fois ce qu'on peut couper en une. Il faut outre cela que la cure soit aussi prompte qu'il est possible. Le Chirurgien en la prolongeant blesse sa conscience, risque sa réputation & quelque fois même la vie du Malade. Ce que signifie citò, promptement.

Il faut faire les opérations avec *sureté*, c'est-à-dire, que le Chirurgien doit être assuré de la nécessité de l'opération, connoître parfaitement la structure des parties sur lesquelles il doit opérer, & prendre en conséquence toutes les précautions nécessaires pour éviter les dangers de l'opération & en assurer le succès. Ce que signifie tutò, surement.

Le mot *jucundè*, que nous avons rendu par celui d'agréablement, signifie que le Chirurgien doit encourager le Malade, lui cacher en partie les douleurs de l'opération, & les lui épargner autant qu'il lui est possible, en agissant avec dextérité & avec promptitude. Ce que signifie jucundè, agréablement.

3°. Après avoir fait l'opération, & après avoir appliqué l'apareil convenable, le Chirurgien doit mettre le Malade en situation, prescrire le régime de vivre & les remedes, faire un prognostic, & pourvoir aux choses nécessaires pour les pansemens suivans. Ce qu'on doit faire après l'opération.

Situation. Il faut placer le Malade commodement & à ſon aiſe. Il faut ſituer la partie malade *hautement* pour faciliter le retour des liqueurs ; *mollement* de peur qu'elle ne ſoit bleſſée, & *ſurement* de peur qu'elle ne ſoit expoſée à quelque mouvement. Les Auteurs appellent cette ſituation *poſitive*.

Régime. La nature de la maladie, l'eſpece d'opération, l'âge, les forces du Malade, &c. doivent déterminer l'eſpece de régime & de remede qu'on lui preſcrit.

Prognoſtic. On fait au Malade un prognoſtic qui le conſole ſur ſon état, & qui lui donne beaucoup plus d'eſpérance que de crainte ; mais il ne faut fonder cette eſpérance que ſur ſon exactitude à obſerver tout ce qu'on lui ordonne.

L'apareil & les remedes topiques. Enfin on pourvoit aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans, c'eſt-à-dire, qu'on prépare l'apareil convenable, & les remedes topiques propres à la maladie.

Il eſt à propos de nous étendre un peu ſur les panſemens.

Ce que c'eſt que le panſement. Le panſement eſt l'application d'un apareil propre à maintenir une partie en ſituation, & des remedes convenables dont l'apareil eſt imbu ou couvert.

Ce qu'il faut conſiderer au ſujet des panſemens. L'utilité des panſemens, les pieces d'apareil, les médicamens dont les pieces ſont imbues, les régles qu'on doit obſerver en appliquant ou en levant l'apareil, enfin les intervales qu'il faut mettre entre chaque panſement, ſont autant de choſes qu'il faut conſiderer à ce ſujet.

Utilité des panſemens. Les panſemens ſe font pour différens motifs ; ſçavoir, pour contenir une partie malade dans une ſituation convenable, pour aider la nature à ſe rétablir, & pour faire

ſortir les matieres nuiſibles amaſſées dans la partie.

On met, par exemple, un apareil ſur une fracture, ſur une hernie, ou ſur une plaie ſimple pour maintenir les parties dans une ſituation naturelle & convenable.

Pour contenir une partie en ſituation.

On applique des remedes ſur les tumeurs, ſur les plaies compliquées & ſur les ulcéres, pour faciliter le cours des liqueurs arrêtées, & la régénération des chairs.

Pour aider la nature par des remedes appliqués.

On leve l'apareil appliqué ſur une plaie ou ſur une ulcére, pour débarraſſer la partie chargée de ſang, de pus, ou de quelque autre matiere qui y ſéjourne.

Pour faire ſortir les matieres nuiſibles.

Nous avons parlé ailleurs des pieces qui compoſent les apareils, & des médicamens dont on les imbibe & on les couvre.

Les pieces d'apareil.

Quant aux régles qu'il faut obſerver en appliquant un apareil, les voici en trois mots; il faut panſer doucement, mollement, & promptement.

Régles qu'on doit obſerver en levant & en appliquant un apareil.

Doucement, c'eſt-à-dire, en excitant le moins de douleur qu'il eſt poſſible.

Mollement, c'eſt-à-dire, en n'introduiſant point ſans néceſſité dans les plaies des tentes, des bourdonnets, des canules, dont l'application cauſe de la douleur, empêche la réunion & occaſionne l'inflammation.

Promptement, pour ne pas laiſſer la partie trop long-tems expoſée aux injures de l'air, dont l'impreſſion peut coaguler les ſucs, & rétrecir le diametre des vaiſſeaux. Il faut pour cette même raiſon fermer les rideaux du lit du Malade pendant qu'on le panſe, & tenir auprès de lui du feu dans un réchaut.

Pour exécuter ces régles, on met d'abord le Malade & la partie malade dans une ſitua-

Comment on doit agir pour exécuter ces régles.

tion commode pour lui & pour le Chirurgien ; on leve les bandes ou bandages, & les compresses sans remuer la partie ; quand le pus ou le sang les ont collés à la partie ou ensemble, on les imbibe d'eau tiéde ou de quelque autre liqueur pour les détacher ; si c'est une plaie qu'on panse, on en nétoye les bords avec la feuille de myrthe & avec un petit linge ; on ôte ensuite les plumaceaux, les bourdonnets & les tentes avec des pincettes ; on essuie légérement la plaie avec une fausse tente ou un bourdonnet mollet, ou du linge fin, pour ne causer que le moins de douleur qu'il est possible, & pour ne point emporter les sucs nourrissiers ; on a toujours soin de tenir sur la plaie ou sur l'ulcére un linge, pour les garantir des impressions de l'air ; on fait les injections, les lotions, les fomentations nécessaires ; on applique ensuite le plus doucement, le plus mollement & le plus promptement qu'il est possible un apareil nouveau, couvert ou imbu de médicamens convenables qu'on a eu soin de faire chauffer. Il faut remarquer au sujet des bandes ou bandages qu'elles ne servent quelquefois qu'à tenir les remedes appliqués à la partie, & qu'elles servent aussi quelquefois à maintenir la partie en situation. Dans le premier cas, elles ne doivent être que peu serrées ; dans le second, elles doivent l'être davantage.

Intervale qu'on doit mettre entre chaque pansement.

On ne fait ordinairement le premier pansement à la suite de quelque opération qu'au bout de quarante-huit heures, à moins que quelques accidens, comme, par exemple, une hémorragie n'oblige à lever plûtôt le premier apareil. Comme ce premier pansement est ordinairement le plus douloureux,

on laiſſe ce long intervale afin que l'apareil s'humecte & puiſſe tomber aiſément. A l'égard des autres panſemens, on ne peut pas déterminer en général l'intervale qu'il faut mettre entre eux ; l'eſpece de la maladie, ſon état, les accidens auſquels il faut remédier, la nature des médicamens appliqués, ſont autant de motifs différens qui doivent engager à panſer plus ou moins fréquemment.

Par raport à l'eſpece de maladie.

Il y a des eſpeces de maladie qui demandent des panſemens fréquens ; il y en a d'autres qu'il ne faut panſer que rarement. Les mortifications promptes, les dépôts inflâmatoires dans les parties graiſſeuſes, les anthrax & toutes les autres eſpeces de maladies, dont les progrès ſont fort rapides, demandent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Il faut les examiner ſouvent pour en découvrir & en prévenir les progrès ; il faut renouveller fréquemment les remedes qu'on y applique, parce que leur vertu & l'action de ces remedes ſe perdent aſſez promptement.

Les plaies ſimples, les fractures, les luxations, les hernies, & les autres maladies qui demandent du repos pour leur guériſon, de même que les tumeurs froides ou chroniques doivent être panſées rarement. Par exemple, quand on a rapproché les bords d'une plaie, qu'on a réduit une fracture, une luxation, ou une hernie ; il faut laiſſer agir la nature : une curioſité mal placée la troubleroit dans ſes opérations. Quand on a appliqué des médicamens ſur quelque tumeur formée par une humeur lente, viſqueuſe & ſituée profondement, il faut donner aux remedes le tems de faire leur effet. Ainſi on panſe rarement dans toutes ces maladies.

Par raport au tems.

Il faut encore avoir égard à l'état ou au tems d'une maladie. Au commencement & à la fin des maladies, les ſymptômes ſont moins violens que dans le ſecond ou dans le troiſiéme tems. Or, il faut panſer plus fréquemment quand les ſymptômes ſont violens que quand ils ne ſont pas conſidérables, parce que la violence des ſymptômes diminue promptement la vertu des médicamens : ainſi les panſemens doivent être pour l'ordinaire plus fréquens vers le milieu d'une maladie, que vers ſon commencement ou vers ſa fin. Les panſemens des plaies doivent être fréquens à leur ſecond tems, où elles ſont en ſupuration. La multiplicité des panſemens ſeroit inutile dans le premier tems où la ſupuration n'eſt point établie, & nuiſible dans le troiſiéme tems où ſe fait la régénération des ſubſtances perdues, & dans le quatriéme où ſe forme la cicatrice. Car il eſt dangereux alors d'expoſer ſouvent une plaie à l'air ; & d'ailleurs on ne peut guére lever des plumaceaux & des bourdonnets ſans déchirer quelques petits vaiſſeaux, & par conſéquent ſans retarder la régénération des ſubſtances perdues, & la formation de la cicatrice.

Par raport aux accidens.

Les accidens qui ſurviennent obligent à panſer plus ſouvent qu'on auroit fait. Par exemple, dans certaines fractures une douleur violente, des abcès, le prurit, des excoriations déterminent à lever l'apareil qu'on auroit laiſſé plus long-tems. Car il faut examiner la cauſe de ces accidens, débarraſſer la partie des matieres qui les occaſionnent, & appliquer les remedes convenables. La ſortie des excrémens à la ſuite des opérations du bubonocele, de la fiſtule à l'anus,

dé-

de la taille, &c. obligent de même à lever l'apareil plus souvent qu'on ne le feroit, si on n'étoit point obligé de donner issue à ces matieres. Il faut dire la même chose d'une supuration putride, corrosive, maligne ou vermineuse dans certains ulcéres; d'une supuration trop abondante dans d'autres ulcéres & dans certaines plaies; d'un amas de pus, de sang ou de sérosité dans quelque cavité, comme dans la poitrine; & de la retention de l'urine dans la vessie. Car tous ces accidens, si l'on n'y remédioit, retarderoient la guérison des maladies. Ils demandent par conséquent que pour y remédier on multiple les pansemens.

Enfin, la nature des médicamens détermine en partie sur la multiplicité des pansemens. Il y a des médicamens qui se dissipent fort promptement, tels sont les liquides & les spiritueux; il y en a qui perdent promptement leur vertu, tels sont les digestifs, les onguens, les embrocations, &c. il y en a qui s'alterent & qui se corrompent en peu de tems, tels sont les cataplasmes faits avec du lait; enfin, il y en a dont l'effet est fort prompt, & qui peuvent par un séjour trop long endommager certaines parties, tels sont les dilatans & les caustiques prompts, &c. Il faut donc, lorsqu'on se sert de ces sortes de remedes, les renouveller souvent. Il n'en est pas de même des remedes dont l'action est lente, parce que leurs parties ne se dévelopent & ne pénétrent qu'avec peine, tels sont les emplâtres & la plûpart de cataplasmes : il faut leur donner le tems de faire leur effet.

Par raport à la nature des médicamens.

Toutes ces considérations font voir qu'on ne peut point prescrire par raport à chaque

eſpece de maladie, la longueur des intervales qu'il faut mettre entre les panſemens. Ce qu'on peut dire en général à ce ſujet, c'eſt que le Chirurgien n'étant que le miniſtre & l'aide de la nature, doit lui prêter ſon ſecours toutes les fois qu'elle en a beſoin, & prendre garde de la déranger dans ſes opérations par un zéle inconſideré.

SECTION II.

De la Cure des maladies en particulier.

NOus avons expoſé les régles générales qu'il faut obſerver dans la cure des maladies; nous allons à préſent en donner de particulieres pour chaque maladie, & nous ſuivrons en les donnant le même ordre que nous avons ſuivis dans la Pathologie.

CHAPITRE PREMIER.

De la Cure des Apoſtêmes.

NOus partagerons ce Chapitre en deux Paragraphes: dans le premier nous traiterons de la cure des apoſtêmes en général, & dans le ſecond de celle des apoſtêmes en particulier.

§. I.

De la Cure des apoſtêmes en général.

Les apoſtêmes ſont cauſés par l'abondance des fluides qui s'amaſſent dans quelque partie. Il faut donc pour les guérir empêcher que les fluides ne ſe portent vers les parties déja engorgées & en débarraſſer ces parties. En quoi conſiſte la cure des apoſtêmes.

Le régime, les médicamens & l'opération ſont les moyens dont on ſe ſert pour cet effet. Mais dans leur uſage, il faut avoir égard aux tems, à l'eſpece, & aux cauſes des apoſtêmes.

Dans le commencement d'un apoſtême, c'eſt-à-dire, lorſque la matiere eſt encore en mouvement & contenue dans les vaiſſeaux, on emploie les répercuſifs. Mais il ne faut point les appliquer ſur les tumeurs critiques, ou fort douloureuſes, ou malignes, ou peſtilentielles, ni ſur celles qui ſont cauſées par la criſpation des vaiſſeaux, ou par quelque agent extérieur, ou par la plethore du Malade, ou enfin par l'épaiſſiſſement & la groſſiereté de l'humeur. Car les répercuſſfs feroient rentrer l'humeur maligne, ou critique, ou peſtilentielle, augmenteroient la douleur, la criſpation des vaiſſeaux & l'épaiſſiſſement de l'humeur, & ne feroient aucun effet ſur celles qui viendroient d'une cauſe externe. Au commencement.

Dans l'augmentation, on emploie les anodins & les émoliens, ſi l'apoſtême eſt cauſé par la criſpation des vaiſſeaux ou par la tenſion des ſolides; & les réſolutifs, s'il eſt formé par l'abondance de la ſéroſité, ou occaſionné par la diminution du reſſort des vaiſſeaux. Dans l'augmentation.

Dans l'état. Dans l'état, on tâche par un examen sérieux de pressentir quelle sera la terminaison de l'apostême. Si l'apostême se dispose à la résolution, on employe les résolutifs. S'il tend à la supuration, on applique des supurans sur son milieu, & des résolutifs sur ses bords.

A la fin. Quand on reconnoît que la supuration est faite, on donne issue à la matiere. On fait à l'endroit où le pus est amassé une ouverture proportionnée à la quantité de la matiere : cette ouverture se fait avec l'instrument tranchant ou avec le cautére potentiel. Lorsqu'il ne s'agit que de diviser les tégumens & d'évacuer le pus amassé, comme dans les tumeurs inflammatoires, on donne la préférence à l'instrument tranchant. En ouvrant les tumeurs avec cet instrument, il faut avoir soin de suivre la rectitude des fibres, des muscles & des plis de la peau ; d'éviter les gros vaisseaux, les tendons & les nerfs ; de ne pas faire sortir toute la matiere à la fois, lorsque l'abcès est considérable, afin que les parties puissent reprendre leur ressort ; & de mondifier, d'incarner, & de cicatriser ensuite l'ulcére, comme on le dira en parlant de la cure des ulcéres.

Dans les tumeurs où la supuration est lente à se faire, par exemple, dans celles qui sont formées par la lymphe, & dans celles où l'on craint le retour de la matiere dans le sang, c'est-à-dire, dans les tumeurs critiques, malignes & pestilentielles, on préfére le cautére potentiel. Ce moyen est préférable à l'instrument tranchant dans ces cas, parce qu'en donnant issue à la matiere déja formée, il cuit & aide à former celle qui reste, & l'empêche de rentrer dans la masse du sang.

Si l'apoſtême ſe termine par induration, on y applique les émoliens ; & lorſqu'ils ont commencé à faire leurs effets, on y joint les réſolutifs, mais par degré.

S'il ſe termine par pourriture, on en empêche le progrès par des remedes ſpiritueux, & par des inciſions qui ſéparent les parties mortes d'avec celles qui ſont vivantes.

Enfin, s'il ſe termine par déliteſſence, on examine les accidens dont elle eſt ſuivie, & l'on ſuit les indications qui ſe préſentent. On applique ſur la tumeur les remedes ſupuratifs les plus forts pour attirer & fixer l'humeur dans la partie, & pour empêcher qu'elle ne rentre dans la maſſe du ſang.

Remedes intérieurs.

Pendant qu'on applique ſur la partie où s'eſt formé l'apoſtême des remedes topiques propres à la débarraſſer de la quantité d'humeur qui s'y eſt amaſſée, on diminue le volume de cette humeur, & on en change la détermination par un régime de vivre convenable, par les ſaignées, & par les remedes évacuans, les ſangſues, les veſſicatoires, les ventouſes, les ſetons, les cautéres. Mais il faut avoir auparavant préparé l'humeur à ce changement & à l'évacuation par des remedes altérans, qui la délayent, la diviſent, l'attenuent, & la fondent.

Ce que produit le régime.

Le régime que l'on preſcrit, ſoit par raport à la qualité, ſoit par raport à la quantité des alimens, diminue la mauvaiſe qualité & l'abondance des liqueurs, & contribue par-là à la guériſon des apoſtêmes.

La ſaignée.

La ſaignée déſemplit les vaiſſeaux, détourne le ſang de ſe porter à la partie, rappelle dans les grands vaiſſeaux les humeurs engorgées dans les capillaires, diminue la

partie rouge, & augmente la partie blanche du ſang. Elle eſt par conſéquent fort utile dans la cure des apoſtêmes chauds.

Tems d'employer les évacuans.

Les évacuans ne doivent être employés qu'à la fin des apoſtêmes chauds. Lorſqu'on les employe dans les apoſtêmes froids, on doit avoir auparavant préparé & diſpoſé l'humeur par les délayans, & par les attenuans.

Entre les évacuans, les purgatifs, les diuretiques & les ſudorifiques ſont ceux dont on fait un plus fréquent uſage. Pour ſe déterminer ſur le choix de ces trois eſpeces de remedes, on examine quelle voie l'humeur eſt diſpoſée à prendre.

Lorſque l'apoſtême eſt accompagné d'une douleur très-vive, il faut commencer par remédier à ce ſymptôme en faiſant prendre intérieurement des calmans, & en appliquant ſur l'apoſtême des anodins.

Eſpeces d'apoſtêmes qu'il faut amener à ſupuration.

Eſpece qu'il faut réſoudre.

Ce qu'il faut faire à ceux qui viennent de quelque ſuppreſſion.

Il faut amener à ſupuration les apoſtêmes accompagnés de fiévres malignes ou peſtilentielles, & ceux qui ſont les ſuites de ces maladies. Il faut tenter la réſolution de ceux qui ſont cauſés par un virus vérolique, ſcrophuleux ou ſcorbutique, & employer pendant ce tems les ſpécifiques propres à détruire ces eſpeces de virus. Quant aux apoſtêmes qui viennent de la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, par exemple, des hémorroïdes, des lochies, des menſtrues, d'un ſaignement de nez périodique, &c. il faut pour les guérir rétablir ces évacuations, ou y ſuppléer par quelque autre évacuation qu'on procure par les purgatifs, les ſangſues, les veſſicatoires, les cautéres, &c.

§. II.

De la Cure des Apostemes en particulier.

1°. L'Eréſipele, comme on l'a dit dans la Pathologie, eſt formé par la partie rouge du ſang qui a paſſé dans les vaiſſeaux lymphatiques de la peau. On doit donc, ſuivant les principes généraux, empêcher le ſang de ſe porter à cette partie, & de diſſiper celui qui y eſt entré. Mais il faut pour réuſſir avoir égard aux différences de cette maladie, à ſes cauſes & à ſes tems. Cure de l'éréſipele.

L'éréſipele ſimple, benin & occaſionné par une cauſe extérieure ou légere ſe diſſipe aſſez promptement. On y applique des compreſſes trempées dans de l'eau & une cinquiéme partie d'eau-de-vie ; on baſine ſouvent la partie avec le même remede, on ſaigne une fois ou deux le Malade, on lui tient le ventre libre par quelque lavement, & ceci ſuffit ordinairement pour ſa guériſon. Simple & benin.

On employe les mêmes moyens pour les autres eſpeces d'éréſipele qui ſont encore dans leur premier tems. Et des autres éréſipeles dans le premier tems.

Dans l'augmentation, c'eſt-à-dire, lorſque l'engorgement & l'embarras des vaiſſeaux ſe trouvent plus conſidérables, rien ne convient mieux que l'eau de fleurs de ſureau mêlée avec une quatriéme partie d'eau-de-vie. On en baſſine la partie malade, & on y applique des compreſſes imbues de cette eau, qui eſt en même tems réſolutive & anodine, & que l'eau-de-vie rend plus pénétrante qu'elle ne l'eſt par elle-même. Dans l'augmentation.

Dans l'état, c'eſt-à-dire, lorſque l'éréſipele eſt à ſon dernier degré, & que les dou- Dans l'état.

leurs sont plus vives, on y applique de trois heures en trois heures un cataplasme anodin, & on a soin à chaque fois qu'on le change de laver la partie avec la fomentation dont on vient de parler.

Ces topiques aidés des autres remedes, dont on parlera bien-tôt, dissipent & résolvent assez souvent l'érésipele, mais quelquefois ils ne l'empêchent pas de se terminer par supuration ou par mortification. Dans le premier cas, ce ne sont ordinairement que deux ou trois endroits qui n'ayant pû se résoudre supurent. On y applique un peu de supuratif ou d'onguent de la Mere pour en accélerer la supuration, & on met sur le reste de la tumeur un cataplasme anodin. Lorsque le pus est fait, on lui donne issue en faisant une ouverture avec la lancette, & on panse l'incision avec une emplâtre d'onguent de la Mere. Dans le second cas, on applique des spiritueux au lieu d'anodins & de résolutifs ; & si ces remedes n'arrêtent pas le progrès de la mortification, on fait des scarifications pour dégorger la partie, & faire pénétrer les remedes. On panse d'abord ces ouvertures avec le digestif animé ; & lorsque la pourriture est tombée, on déterge, on mondifie & on cicatrise l'ulcére de la maniere qu'on dira en parlant des ulcéres.

Lorsqu'ils se terminent par supuration.

Ou par mortification.

Il faut observer ici que les médicamens gras & onctueux ne conviennent point à l'érésipele, parce qu'ils relâchent les vaisseaux, & par conséquent les empêchent de résister à l'impétuosité des liqueurs qui se portent à la partie, & qu'outre cela ils bouchent les pores, & empêchent par conséquent la transpiration.

Mauvais effets des médicamens gras.

Pour aider les remedes topiques à faire leur effet, il faut diminuer la quantité du sang, le detourner de se porter à la partie, & appaiser les symptômes par des saignées évacuatives & révulsives, & par des remedes délayans, calmans & évacuans. Remedes intérieurs.

Lorsque la fiévre est considérable & que l'éréſipele est malin, les saignées doivent être fréquentes, mais à proportion de la constitution du Malade & de la violence des symptômes. Dans quel cas il faut saigner.

Les saignées diminuent l'effervescence du sang, le détournent de la partie malade, & préviennent la rupture des vaisseaux. Les délayans donnent aux humeurs plus de fluidités & lavent le sang, les calmans appaisent la douleur, & temperent les symptômes. Effets des saignées. Des délayans. Des calmans.

Pour évacuer les humeurs, on employe les diaphoretiques & les purgatifs. Les diaphoretiques rétablissent la transpiration supprimée, & conviennent par conséquent aux éréſipeles occasionnés par la suppression de la transpiration. Les purgatifs déterminent les humeurs à prendre leur cours par l'anus, & conviennent par conséquent aux éréſipeles occasionnés par l'abondance de certaines humeurs, par exemple, par une humeur bilieuse qui enflamme le sang & le détermine à passer dans les vaisseaux lymphatiques. Des évacuans.

2°. Pour guérir le phlegmon, il faut procurer la résolution de l'humeur arrêtée dans la partie, & prévenir la rupture des vaisseaux. Cure du phegmon.

Dans le commencement, on applique les anodins pour calmer la douleur, pour relâcher les vaisseaux, & pour disposer la partie à l'action des résolutifs. Au commencement.

Dans l'augmentation, c'est-à-dire, lorsque

Dans l'augmentation. l'engorgement & la tension sont plus considérables, on ajoute aux anodins les résolutifs légers ; tels que le saffran, l'huile de lis, de camomille, &c.

Dans l'état. Dans l'état, on examine de quelle maniere la tumeur veut se terminer. Quand elle se dispose à la résolution, on augmente les résolutifs à mesure que la douleur diminue, & ensuite on les applique seuls. Quand le phlegmon se dispose à la supuration, on applique les supurans sur le centre de la tumeur qui est le lieu le plus engorgé, & on met sur les bords les anodins & les résolutifs. Lorsque le pus est formé on ouvre la tumeur avec un instrument tranchant, en observant les régles générales que nous avons donné au sujet des incisions. Quand le phlegmon se dispose à l'induration, on y applique les émoliens. Quand il se dispose à la pourriture, on y met des remedes capables de s'y opposer ; tels que les spiritueux, l'onguent de stirax, l'œgiptiac, & l'on fait des incisions qui en dégorgeant la partie empêchent le progrès de la mortification, & facilitent la pénétration des remedes.

Pour prévenir la rupture des vaisseaux, surtout lorsque la plethore est la cause du phlegmon, il faut les désemplir par des saignées plus ou moins fréquentes, à proportion de la violence des symptômes & de la constitution du Malade. En désemplissant promptement les vaisseaux, on diminue non seulement la tumeur & la tension, mais encore la douleur. Pour donner de la fluidité aux humeurs, on fait prendre au Malade des délayans, & on le fait boire beaucoup. On a soin de lui tenir le ventre libre par des lavemens.

3°. On guérit l'œdeme en rétablissant le

ressort des vaisseaux, en évacuant la sérosité dont la partie est inondée, ou en lui rendant son mouvement, & en empêchant qu'il ne s'y en amasse davantage. Il faut dans la cure de cette maladie avoir égard à ses causes & à ses tems.

Cure de l'œdeme.

Lorsqu'elle dépend de quelque autre maladie, ce n'est qu'en détruisant cette cause qu'on peut guérir l'œdeme qui en est l'effet.

Au commencement.

Dans le commencement de l'œdeme primitif on employe les remedes propres à rétablir le ressort des vaisseaux & le mouvement de la sérosité; tels que l'eau de chaux animée d'un peu d'eau-de-vie, dans laquelle on trempe des compresses.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation on se sert de vin aromatique, dans lequel on aura fait fondre du sel armoniac; de cendre de serment; ou de cataplasme fait avec les feuilles de sureau, d'hiebe ou de persicaire.

Remedes intérieurs.

Cependant, on fera observer au Malade un régime, mais moins sévere que dans le phlegmon & l'éréspele. Pour évacuer la sérosité superflue, on purge le Malade avec les remedes hydragogues, & on lui fait prendre des apéritifs si l'humeur est disposée à prendre son cours par la voie des urines; ou des sudorifiques, si elle paroît disposée à sortir par les pores de la peau.

Comme le ressort des vaisseaux est affoibli dans cette Maladie, la crainte de l'affoiblir encore davantage fait qu'on ne saigne point, à moins que l'œdeme ne vienne d'une trop grande plénitude des Vaisseaux, ou qu'il ne soit accompagné d'inflammation. Quand la sérosité est épanchée, on lui donne issue par des scarifications qui pénétrent d'environ deux lignes dans le corps graisseux.

Cure du schirre.

4°. Le schirre est formé par une humeur épaisse, visqueuse, retenue, & engorgée dans les vaisseaux. Ainsi, pour guérir cette maladie, il faut délayer, attenuer cette humeur, & lui rendre sa fluidité, de maniere qu'elle puisse rentrer dans les voies de la circulation ou sortir par les pores.

Au commencement.

Dans le mouvement du schirre simple & primitif, c'est à-dire, lorsque la glande n'est que gonflée, on applique sur la tumeur les résolutifs & les émoliens en même tems, parce qu'alors l'épaississement & l'engorgement de l'humeur ne sont point considérables, & qu'en augmentant un peu son mouvement, elle rentre aisément dans les voies de la circulation, ou sort par les pores. On met donc sur la tumeur des cataplasmes anodins, ausquels on mêle le saffran, l'huile de lis, de camomille, ou de verre. Pour faciliter la résolution, on saigne le Malade à proportion de la plénitude de ses vaisseaux.

Dans l'augmentation & dans l'état.

Dans l'augmentation & dans l'état du schirre, c'est-à-dire, lorsque l'obstruction de la glande est considérable, que l'humeur est très-épaise & très-visqueuse, & par conséquent la tumeur très-dure, on employe d'abord les émoliens seuls, & on fait prendre au Malade intérieurement des délayans. On lui prescrit un régime de vivre, mais moins exact que dans l'érésipele & dans le phlegmon.

Quand les émoliens ont disposé la tumeur à se résoudre, on ajoute à ces médicamens les résolutifs ; l'on diminue ensuite la dose des émoliens, mais peu à peu, & l'on augmente celle des résolutifs ; enfin l'on vient par degrés à n'employer que les résolutifs seuls & les plus forts ; tels que l'emplâtre de

Diachilum, de Diabotanum, de Cigue, de Savon, de *Divigo cum mercurio*, &c.

Remedes intérieurs.

Cependant, on fait prendre intérieurement au Malade les remedes qui divisent, atténuent & fondent l'humeur, & on le purge de tems en tems pour évacuer la portion de l'humeur qui a été fondue.

Ce qu'il faut faire dans ses différentes terminaisons.

Si le schirre se détermine à la supuration, on applique sur le centre de la tumeur les supurans, & sur les bords les résolutifs. Il ne faut pas se presser d'ouvrir ces sortes de tumeurs dès qu'on y sent de la fluctuation. Il faut s'assurer auparavant qu'elles sont parfaitement fondues; ce qui ne peut se faire qu'au bout d'un tems assez long, parce que l'humeur qui les forme, est, comme on l'a dit, fort épaise & fort visqueuse, & par conséquent fort difficile à mettre en mouvement. On préfére, pour ouvrir ces especes de tumeur, le cautére à l'instrument tranchant.

Quand le schirre paroît vouloir se terminer par pourriture, on s'y oppose en y appliquant les remedes spiritueux, si la tumeur est proche les tendons, des articles & dans le voisinage des gros vaisseaux: mais si elle en est éloignée, petite & étroite à sa base, on employe les supurans pour accélérer la pourriture, & l'on met à ses environs des spiritueux pour servir de défensifs, & empêcher que la pourriture ne s'étende au-delà.

Le schirre, malgré les remedes, reste quelquefois dans un même état de dureté & de grosseur sans changer de caractere. Dans ce cas, s'il ne gêne aucune action, il faut la laisser; on a vû des personnes en porter toute leur vie. Mais il faut l'extirper avec l'instrument tranchant lorsqu'il augmente &

qu'il change de caractere, c'est-à-dire, qu'il devient douloureux; lorsqu'il est la suite de quelque évacuation périodique supprimée, ou qu'il gêne quelque action.

Quant au schirre composé & compliqué, les remedes topiques ne peuvent les détruire si l'on n'employe en même tems ceux qui conviennent à la maladie, ou au vice dont il est composé ou compliqué.

CHAPITRE II.

De la Cure des Hernies.

Cure des hernies.

LEs tumeurs herniaires sont formées par des parties déplacées & sorties de la capacité du ventre. Pour guérir ces maladies, il faut faire rentrer les parties sorties, & empêcher qu'elles ne sortent de nouveau. Nous avons divisé les hernies en simples, en composeés & en compliquées. Il est aisé de réduire les parties qui forment les hernies simples & composées. La seule situation horizontale suffit quelquefois pour qu'elles se réduisent d'elles-mêmes; mais quand cette situation ne suffit pas, on place le Malade de maniere que la tête soit appuyée & plus haute que la poitrine, que la poitrine soit plus haute que le ventre, que les fesses soient un peu élevées & les genoux pliés. Cette situation met les muscles du bas ventre dans le relâchement, & fait qu'ils n'opposent point de résistance à la rentrée des parties. Le Malade ainsi placé, on fait rentrer les parties sorties, en les pressant peu à peu avec la main, & en les poussant doucement dans le ventre par le même chemin qu'elles en ont sorties. Cette opération s'appelle *Taxis*. On applique en-

Simples & composées.

ſuite ſur le lieu qui a donné paſſage aux parties un bandage appellé *Brayer*. Ce bandage doit être propre à la partie ſur laquelle on le met. On doit le faire garder au Malade autant qu'il eſt poſſible la nuit & le jour.

La pelote qui eſt la principale piece de ce bandage, ſe doit trouver ſur l'ouverture qui a donné iſſue aux parties, & les empêcher par conſéquent de ſortir. Il arrive quelquefois après l'application du bandage, que l'ouverture ſe reſſerre peu à peu & ſe rétablit dans ſon état naturel, & que les parties reprennent leur reſſort. On remédie pendant ce tems-la aux différentes cauſes qui ont pu occaſionner la deſcente des hernies, on fait prendre au Malade des alimens différens de ceux qui peuvent contribuer à cette maladie; on éloigne tout ce qui peut en rétreciſſant la capacité du bas ventre forcer les parties à ſortir; on recommande au Malade de ſe coucher ſur le côté oppoſé à la tumeur, d'avoir la tête un peu baſſe & les pieds un peu élevés.

Comment on remédie aux différentes cauſes des hernies.

Par tous ces différens moyens, on parvient quelquefois à guérir les hernies faites par dilatation; ce qui arrive même aſſez ſouvent lorſque le Malade eſt fort jeune, mais fort rarement lorſqu'il eſt dans un âge avancé. On ne guérit jamais celles qui ſont formées par rupture. Ainſi pour empêcher que les parties ne tombent, ce qui pourroit produire leur adhérence, leur inflammation, & leur étranglement, le Malade doit porter un brayer pendant toute ſa vie.

Dans les hernies compliquées, on doit agir différemment, ſuivant la différence de la complication. Lorſque la hernie eſt compliquée de l'adhérence des parties, en certains

Cure des hernies compliquées.

D'adhérence.

points, si ce qu'on n'a pû faire rentrer à cause de l'adhérence n'est point considérable, on fait porter au Malade un brayer qui ait un enfoncement capable de contenir seulement les parties adhérentes, & dont les rebords puissent empêcher les autres parties de s'échapper. Mais quand ce qui reste au dehors est fort considérable, on se contente de mettre un bandage suspensoire qui soutienne les parties.

D'étranglement.

Quant aux hernies compliquées d'étranglement & des accidens qui le suivent, les saignées fréquentes, les cataplasmes anodins & émoliens appliqués sur la tumeur, les lavemens émoliens, les portions huileuses & la situation dissipent quelquefois l'inflammation & diminuent l'étranglement, de maniere qu'on peut faire rentrer les parties par le taxis. Mais si ces remedes sont inutiles, & si les accidens subsistent toujours, on fait une opération, par le moyen de laquelle on coupe ce qui forme un obstacle à la rentrée des parties. On peut lire dans le Traité des Opérations le détail de celle-ci.

CHAPITRE III.

De l'extraction des corps étrangers.

TOus les corps étrangers doivent être tirés dès qu'il est possible de le faire, de peur que ceux qui sont engendrés dans le corps, tels, par exemple, que les pierres contenues dans la vessie n'augmentent en volume, ou que ceux qui sont venus de dehors n'occasionnent par leur pression des accidens qui empêchent leur extraction, ou qui la

rende

rende difficile. Mais il y a différentes manieres d'extraire les corps étrangers. On ne peut tirer les uns que par une ouverture qu'on est obligé de faire ; on peut tirer les autres sans faire aucune division.

Comment on fait l'extraction des corps étrangers.

Si on tire un corps par l'endroit par lequel il est entré, cette maniere s'appelle *attraction* : si au contraire on le fait sortir par une ouverture opposée à celle où il est entré, cette maniere s'appelle *impulsion*.

La diversité des corps étrangers qui peuvent entrer, les différens endroits où ils se placent, les moyens singuliers qu'il faut quelquefois inventer pour en faire l'extraction, enfin les accidens que ces corps étrangers occasionnent demandent quelquefois de la part des Chirurgiens beaucoup de génie & d'adresse.

Avant que de faire l'extraction d'un corps de quelque espece que ce soit, on doit se rappeller la structure de la partie où il est placé ; s'informer & s'assurer, s'il est possible, de la grosseur, de la grandeur, de la figure, de la matiere, de la quantité, de la situation du corps étranger & de la force avec laquelle il a été poussé dans le corps, s'il est venu de dehors ; il faut outre cela mettre le Malade & la partie dans une situation commode, & telle que les muscles soient dans un état de relâchement ; & faire choix des instrumens les plus convenables pour en faire l'extraction.

Ce qu'on doit faire avant que d'extraire un corps étranger.

Les corps étrangers entrés & engagés dans quelque ouverture naturelle doivent être tirés promptement. On doit auparavant faire des injections d'huile d'amande douce pour lubrifier le passage, & faciliter par ce moyen la sortie du corps. Quant aux corps étran-

Engagés dans une ouverture naturelle.

Ce qu'il faut obſerver en faiſant une inciſion.

gers qu'on ne peut tirer ſans faire de diviſion ou ſans agrandir l'ouverture déja faite par le corps ; il faut en faiſant cette diviſion éviter les gros vaiſſeaux, les tendons & les nerfs ; la faire ſuivant la rectitude des fibres des muſcles, & proportionnée au volume du corps étranger, & même plus grande que petite, ſurtout ſi la partie qu'on ouvre eſt membraneuſe & aponeurotique pour éviter les accidens qui accompagnent preſque toujours les petites diviſions.

Inſtrumens pour faire l'extraction des corps.

Les inſtrumens dont on ſe ſert pour faire l'extraction des corps étrangers, ſont les curettes pour tirer ceux qui ſont engagés dans l'oreille ou dans l'uretre ; les différentes eſpeces de repouſſoir & de pincettes pour tirer ceux qui ſont engagés dans le gozier ; les tenettes, & les pinces de différente eſpece pour tirer les pierres, les balles & les corps étrangers ſemblables ; on emploie encore pluſieurs autres inſtrumens ſuivant les circonſtances qui ſe rencontrent. Mais on préfére toujours la main à tout inſtrument, lorſque le corps étranger eſt ſitué de façon qu'on peut le ſaiſir avec les doigts.

CHAPITRE IV.

De la Cure des Plaies.

NOus partagerons ce Chapitre en deux Paragraphes. Dans le premier, nous parlerons des plaies en général ; & dans le ſecond, nous traiterons des plaies en particulier.

§. I.

De la Cure des Plaies en général.

COmme les plaies ſont des diviſions de parties qui, ſelon l'ordre naturel, doivent être unies ; leur cure conſiſte dans la réunion de ces parties diviſées. En quoi conſiſte la cure des plaies.

La nature & l'art concourent à procurer cette réunion. Ce qui la procure.

La nature réunit les lévres des plaies qui ne conſiſtent que dans la ſimple diviſion, par le moyen des ſucs nourriſſiers qui ſont portés à la partie, & qui y circulent librement. Elle répare même les pertes de ſubſtance qui accompagnent les autres plaies, ſoit par le moyen des mêmes ſucs qui ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés, ſoit par le développement de ces vaiſſeaux. La nature.

L'art met la nature en état d'opérer & l'aide dans ſes opérations, en levant les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la réunion, en rapprochant & en tenant rapprochées les lévres de certaines plaies par quelque moyen, en faiſant ſupurer, en éloignant ce qui pourroit empêcher la régénération des chairs & la formation de la cicatrice, & en prévenant les accidens qui pourroient s'oppoſer au ſuccès de la cure ou en y remédiant. L'art.

On commence par ôter les corps étrangers, tel que du ſang caillé, de la terre, du ſable, &c. qui interpoſés entre les deux lévres d'une plaie empêcheroient les vaiſſeaux de ſe toucher, & par conſéquent de ſe réunir. On ôte les corps étrangers.

Plaies ſans perte de ſubſtances.

On rapproche avec les doigts les lévres

d'une plaie sans perte de substance, & on les maintient rapprochées par différens moyens qui sont la situation, le bandage, l'aglutination & les sutures.

Dans quel cas on se sert de la situation.

Lorsque la plaie est transversale, & qu'en tenant la partie dans la fléxion ou dans l'extension, les lévres se trouvent rapprochées; on doit se servir de la situation par préférence à tout autre moyen.

Du bandage.

Lorsque la plaie est peu profonde & longitudinale, on se sert du bandage unissant, ou d'une autre fait selon le génie du Chirurgien, pourvû qu'il puisse produire le même effet que le bandage unissant.

De l'agglutination.

Lorsque la plaie est superficielle & située au visage, ou il faut éviter la difformité le plus qu'il est possible & ou l'on ne peut pas toujours appliquer le bandage unissant, on se sert de l'agglutination appellée suture séche.

De la suture.

Enfin, lorsque la plaie est profonde, oblique, transversale, & pénétrante surtout jusqu'aux muscles, ou qu'elle est à lambeau, on préfére la suture.

Ce que c'est que la suture.

La suture est une opération qui par le moyen des aiguilles & du fil ou des deux ensemble, maintient les lévres d'une plaie rapprochées jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement & solidement réunies.

Différentes especes de suture.

Les Anciens pratiquoient un très-grand nombre de différentes sutures qu'ils divisoient en incarnatives, restrinctives & conservatives, & qu'ils subdivisoient en plusieurs autres especes. Les Modernes, à cause de la cruauté ou du peu d'utilité de certaines, n'en ont conservé que quatre especes, qui sont l'entortillée, la suture du pelletier, l'entrecoupée & l'enchevillée.

Avec quoi on les fait.

Les aiguilles, le fil, & les chevilles sont

les instrumens qu'on emploie pour faire les sutures.

Lorsqu'une plaie est avec une perte de substance si considérable qu'on ne peut en rapprocher les lévres qu'avec peine, on fait supurer légerement cette plaie dans le premier & dans le second tems avec de légers supuratifs. Dans le troisiéme tems on l'incarne avec les sarcotiques, ou plûtôt on éloigne par les moyens convenables les choses qui pourroient empêcher la régénération des chairs. Enfin dans le quatriéme tems on la desséche & on la cicatrise avec les dessicatifs & les cicatrisans. Plaie avec perte de substance.

Pour éloigner les accidens qui pourroient empêcher la nature de procurer la guérison de la plaie, on met la partie dans une situation qui favorise le retour des liqueurs, & l'on garantit la plaie & la partie des impressions de l'air par des plumaceaux couverts ou imbus de médicamens propres à l'espece de la plaie & à ses tems, & par des compresses maintenues avec un tour ou deux de bandes. Ce qu'on fait pour éloigner les accidens.

Pour empêcher l'engorgement & l'embarras des liqueurs aux environs de la plaie, on désemplit les vaisseaux par la saignée & par le régime, & l'on entretient le mouvement du sang par des vulnéraires qu'on fait prendre au Malade, en cas qu'il n'ait point de fiévre.

Par tous ces moyens, on garantit la plaie des impressions de l'air, & l'on conserve le bon état des solides & la bonne qualité des sucs.

Enfin on remédie aux accidens par des remedes convenables à leur espece. Pour y remédier.

Nous avons distingué les plaies en trois

especes, sçavoir en simples, en composées, & en compliquées.

Cure des plaies simples & sans perte de substance.

Les plaies simples sont avec perte ou sans perte de substance. On procure la réunion des plaies sans perte de substance, en rapprochant les bords de la plaie & en les maintenant rapprochés par quelques uns des moyens que nous venons d'indiquer.

Des plaies simples & avec perte de substance.

Quant aux plaies simples & avec perte de substance, on y applique en premier apareil de la charpie, soit séche, ou imbue de vin & d'eau-de-vie. On les panse ensuite avec de légers supurans tels que les digestifs simples. Dans le troisiéme tems, on y met les sarcotiques, tels que le beaume d'Arceus, le beaume Vere, &c. & dans le quatriéme tems on y applique de la charpie séche, de l'onguent Pompholix ou l'onguent blanc de Rasis.

Ce qu'on doit faire aux environs.

Les environs de la plaie demandent quelques médicamens particuliers. Dans le premier & le second tems, on y applique des résolutifs spiritueux, tels que le vin chaud mêlée avec un peu d'eau-de-vie, ou même l'eau-de-vie camphrée, si la contusion est considérable.

Cure des plaies composées.

Les plaies composées, c'est-à-dire, celles qui se trouvent aux parties molles & aux os en même tems, exigent le même traitement que les plaies simples. Lorsque l'instrument qui a fait la plaie a divisé un tendon totalement ou imparfaitement ; on met la partie en fléxion, si le tendon divisé est fléchisseur, & en extension s'il est extenseur : on la maintient dans l'une de ces deux situations par un bandage convenable. Comme ces deux situations qui rapprochent presque toujours les extrêmités des tendons divisés ne rapprochent pas toujours les lévres de la plaie des

tégumens, surtout lorsque la plaie est oblique, on est obligé quelquefois de joindre la suture à la situation pour procurer la réunion des tégumens.

Cure des plaies compliquées.

Il faut traiter les plaies compliquées selon les especes d'indisposition qui les compliquent.

De leurs causes.

Quand une plaie est compliquée avec sa cause, c'est-à-dire, que le corps qui a fait la plaie est resté dans la partie, il faut le tirer suivant les régles que nous avons donné, *Chapitre* I I I. *Section* I I. *Partie* I I I. où nous avons traité de l'extraction des corps étrangers.

Nous ajouterons ici qu'on ne doit presque jamais tirer un corps étranger sans agrandir l'ouverture de la plaie. Il faut aussi remarquer que les corps pointus, qui pour l'ordinaire ne font que des ouvertures fort petites, causent souvent des accidens considérables, surtout lorsqu'ils rencontrent des parties tendineuses, ligamenteuses & aponeurotiques; & que les corps contondans déchirent ces mêmes parties, divisent les vaisseaux, occasionnent l'épanchement des liqueurs, & forment des escarres.

Pour prévenir les accidens que cause la piquure des parties tendineuses & aponeurotiques, ou pour y remédier on saigne fréquemment le Malade, on lui fait garder un régime très-exact, on applique des émoliens ou en fomentation, ou en cataplasme; & si ces remedes ne font point cesser les accidens, on agrandit la petite ouverture, & l'on divise les parties tendineuses & aponeurotiques tendues.

Pour remédier à l'épanchement des liqueurs, prévenir les dépôts & procurer la

chûte des escarres, on fait des incisions qui agrandissent la plaie, & qui débrident les parties aponeurotiques.

De maladie.

Quand une plaie est compliquée avec maladie, par exemple, avec fracture, luxation, apostême, &c. il faut guérir ces indispositions avant que de procurer la réunion de la plaie.

Et d'accidens ou symptômes.

Les plaies compliquées avec accidens ou symptômes demandent des traitemens différens, suivant la différence des accidens & des symptômes. Ces accidens sont, comme nous l'avons dit, *dans la Pathologie, Chapitre premier de la solut. de cont. des parties molles*, la douleur, l'hémorragie, la convulsion, la paralysie, l'inflammation, la fiévre, le dévoiement, & le reflus de matiere purulente.

Cure des plaies accompagnées de vives douleurs.

1°. Les vives douleurs qui accompagnent les plaies, sont occasionnées par des corps étrangers, ou par la division imparfaite des parties tendineuses, membraneuses, ligamenteuses ou aponeurotiques. Nous venons de dire ce qu'il faut faire à ce sujet en parlant la cure des plaies compliquées de leur cause.

D'hémorragie.

2°. Ce n'est jamais qu'un caillot de sang qui peut arrêter pour toujours une hémorragie. Ainsi pour remédier à une hémorragie, il faut chercher les moyens qui peuvent faciliter la formation d'un caillot de sang. Ces moyens se réduisent à trois, qui sont la compression, les stiptiques & la ligature. Ces trois différens moyens agissent sur l'ouverture du vaisseau divisé & le font changer de figure; la compression l'applatit, les stiptiques le crispent, & la ligature le fronce comme l'ouverture d'une bourse. Tous trois arrêtent le sang, qui par son séjour se coagule

&

& forme le caillot qui doit boucher l'ouverture en prenant la figure du vaiſſeau. Les ſtyptiques ne criſpent le vaiſſeau qu'avec lenteur, & ont beſoin toujours du ſecours de la compreſſion. La ligature & la compreſſion, quand il ſe trouve un point d'apui, ſont les plus certains des trois moyens qui facilitent la coagulation du ſang.

Pour arrêter une hœmorragie conſidérable, il faut d'abord ſuſpendre le cours du ſang par le moyen d'un tourniquet; il faut enſuite reconnoître le vaiſſeau qui eſt ouvert, c'eſt-à-dire, ſon eſpece, ſa ſituation, ſa groſſeur, & l'endroit où il eſt ouvert; enfin emploier l'un des trois moyens dont nous venons de parler.

Quant au choix qu'on en doit faire, c'eſt la ſituation du vaiſſeau ouvert, le lieu de ſon ouverture, & ſon diamettre qui doivent déterminer à préférer l'un à l'autre.

3°. La convulſion qui accompagne les plaies, vient des mémes cauſes que la douleur, & demande le même traitement. De la convulſion.

4°. La paraliſie qui accompagne les plaies demande différens traitemens, ſuivant l'eſpece de cauſe qui l'a produite. On ne peut guérir celle qui vient de la diviſion d'un nerf principal; mais on guérit celle qui vient de la ſection parfaite d'un tendon: car il ſuffit pour cela de procurer la réunion des parties du tendon. De la paraliſie.

5°. L'inflammation qui accompagne les plaies, demande de fréquentes ſaignées, un régime très-exact, & les autres remedes que nous avons indiqués en traitant de la cure des apoſtêmes chauds. De l'inflammation.

6°. La fiévre qui accompagne les plaies, vient de quelque corps étrangers, ou de l'irritation cauſée aux parties tendineuſes, apo- De la fiévre.

neurotiques, &c. ou d'inflammation, ou enfin de la ſupuration qui ſe prépare. Quand elle vient de la ſupuration, elle ne demande point de traitement particulier; car elle ceſſe d'elle-même, dès que la ſupuration eſt établie. Quand elle vient des autres cauſes, elle oblige à ſaigner le Malade plus fréquemment qu'on auroit fait.

Du dévoiement. 7°. Le dévoiement qui accompagne les plaies, vient ordinairement de quelque vice dans la digeſtion ou de la foibleſſe de l'eſtomac, & ſe guérit par des purgatifs doux, par de légers aſtringens, & par un régime convenable.

Du reflus de matiere. 8°. Lorſqu'on craint le reflus de matiere purulente, on emploie pour le prévenir les ſupuratifs les plus forts. Si néanmoins le reflus ſe fait ſur quelque partie externe, on donne le plûtôt qu'il eſt poſſible iſſue à la matiere dépoſée. S'il ſe fait ſur quelque partie interne, on agit différemment, ſuivant la différence des accidens.

Lorſqu'on a remédié à toutes les indiſpoſitions qui compliquent une plaie, on doit la regarder comme ſimple, & la traiter de la maniere que nous avons dite au commencement de ce Paragraphe.

§. II.

De la Cure des Plaies en particulier.

NOus parlerons en particulier de la cure des plaies de la tête, de celles de la poitrine, & de celles du bas ventre.

Cure des plaies de la tête. 1°. La léſion des tégumens de la tête, celle du péricrâne, celle du crâne qui occaſionne la compreſſion & la commotion, deman-

dent chacune un traitement différent.

La lésion des tégumens communs & celle du péricrâne faite par un instrument tranchant, n'exigent point d'autre traitement que celui que nous avons indiqué au sujet des plaies en général. Cure des plaies des tégumens.

Lorsque le péricrâne a été blessé par un instrument contondant, il faut appliquer des remedes spiritueux sur tout le péricrâne, des supuratifs sur les bords de la plaie, & des résolutifs aux environs de la plaie. Du péricrâne.

On prévient les accidens par la saignée & par le régime, & l'on remédie à l'inflammation par une incision qu'on fait à cette membrane dans toute l'étendue de la contusion, en observant d'en scarifier les bords, & de couper plus de cette membrane que de la peau pour éviter le tiraillement. Par ces moyens on dégorge les vaisseaux, on détend cette membrane, & on procure la circulation du sang.

Les fractures des os du crâne occasionnent toujours la compression du cerveau & l'inflammation de la dure mere. Pour remédier à ces accidens, on découvre toute l'étendue de la fracture, & on applique le trépan. Par ce moyen on donne issue aux liqueurs épanchées qui causent la compression, & on facilite l'extraction des petites pieces d'os, qui non seulement occasionnent en partie la compression du cerveau, mais encore l'inflammation de la dure mere qu'ils piquent. Des fractures,

La commotion du cerveau est ce qu'il y a de plus à craindre dans les plaies de la tête; on y remédie par le régime & par les saignées révulsives & dérivatives. Et de la commotion.

2°. On distingue, comme on l'a déja

dit, les plaies de poitrine en légeres, en graves, & en mortelles.

Cures des plaies légeres. Les plaies légeres, c'eſt-à-dire, celles qui ne pénétrent point, ou qui pénétrent ſans léſion des parties intérieures, ne demandent d'autre traitement que celui des plaies ſimples. S'il ſurvient un emphiſeme, on le diſſipe par les ſpiritueux.

Graves. Les plaies graves, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la léſion du poulmon, ou du médiaſtin, ou de l'ouverture de quelque vaiſſeau, ne ſont dangereuſes qu'à cauſe de l'épanchement des liqueurs & de l'inflammation qui en ſont les ſuites. On prévient l'un & l'autre, & l'on y remédie par de fréquentes ſaignées, & par un régime très-exact. Lorſque les ſaignées ne détournent point l'épanchement, ou que l'épanchement a commencé au moment que la bleſſure a été faite, & que la plaie ſe trouve à la partie ſupérieure de la poitrine: on met le Malade dans une ſituation qui puiſſe procurer l'iſſue des liqueurs épanchées. Si cette ſituation ne ſuffit pas, on fait à la partie inférieure de la poitrine une ouverture qu'on appelle empieme, & qui donne iſſue à ces liqueurs épanchées. Lorſque la plaie ſe trouve à la partie inférieure de la poitrine, elle eſt ſituée favorablement pour l'iſſue des liqueurs épanchées, on ne fait que l'agrandir, en cas qu'elle ſoit trop petite.

Et mortelles. Quant aux plaies mortelles, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la bleſſure du cœur, de l'ouverture de quelque gros vaiſſeau & de la léſion du centre nerveux du diaphragme, il n'y a point d'autres remedes que ceux que nous venons d'indiquer pour les plaies graves, mais la mort qui les

ſuit ordinairement de fort près, diſpenſe bientôt d'emploier ces remedes.

3°. On a diſtingué les plaies du bas ventre comme celles de la poitrine, en légeres, en graves & en mortelles. Cure des plaies du bas ventre.

Les plaies légeres, c'eſt-à-dire, celles qui n'attaquent que la peau, les graiſſes & les muſcles, ou qui pénétrent ſans être accompagnées ni de la léſion, ni de la ſortie des parties intérieures, ne demandent que la réunion. Pour la faciliter, on fait obſerver au Malade un régime très-exact, & on le ſaigne pour prévenir l'inflammation, la tenſion & la douleur du ventre. Des légeres.

Les plaies graves, c'eſt-à-dire, celles qui pénétrent & qui ſont accompagnées de la léſion légere, & quelquefois même de l'iſſue des parties intérieures, ſe traitent de différentes manieres, ſuivant la différence des parties qui ſont léſées. Des graves.

L'épiploon & les inteſtins ſont pour l'ordinaire les ſeules parties intérieures du ventre qui ſortent à la ſuite des plaies. Quelquefois elles ſortent ſéparement, quelquefois elles ſortent enſemble. Quand l'épiploon ſorti ſe trouve alteré, on en fait la ligature dans la partie ſaine, on retranche la partie gâtée, & l'on a ſoin de laiſſer pendre le bout de la ligature au dehors. Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont ſortis enſemble & qu'ils ne ſont point endommagés, on les réduit en obſervant de faire rentrer le premier, ce qui eſt ſorti le dernier.

Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont bleſſés, il faut examiner l'étendue & la ſituation de la léſion. Si l'épiploon n'eſt que légérement bleſſé & dans ſa partie membraneuſe, il faut le réduire, s'il eſt bleſſé dans ſes bandes graiſ-

ſeuſes ; & ſi quelqu'un de ſes vaiſſeaux ſanguins eſt ouvert, on fait la ligature de cette partie au-deſſus de l'ouverture du vaiſſeau, & on la coupe.

Si l'inteſtin n'eſt que légérement bleſſé, on le réduit ; ſi ſa bleſſure eſt grande, on y fait la ſuture du Pelletier avant de le réduire. Il faut obſerver de tenir le bout des fils qui ont ſervis à faire la ſuture au dehors pour pouvoir approcher l'inteſtin du bord intérieur de la plaie, & retirer ces fils après la réunion des parties diviſées.

Quand il eſt impoſſible de faire la réduction des parties, parce que l'inflammation des bords de la plaie a formé un étranglement, ce qui feroit bientôt tomber ces parties en mortification ; on dilate la plaie pour pouvoir faire rentrer les parties ; & après la réduction, on fait la ſuture enchevillée, appellée Gaſtroraphie.

Pour prévenir la douleur, la tenſion, & l'inflammation, ou pour y remédier, on fait garder au Malade un régime très-exact, on le ſaigne fréquemment, & l'on applique des fomentations émolientes ſur tout le ventre, ou la pulpe des herbes de même vertus.

Quand l'eſtomac & les inteſtins grêles ſont bleſſés, on ne fait prendre au Malade des alimens qu'en très-petite quantité, & ſouvent même que des bouillons nourriſans qu'on lui donne en lavemens. Quand les gros inteſtins ſont léſés, on ne doit point donner de lavemens.

Des mortelles.

Quant aux plaies mortelles, c'eſt-à-dire, celles des gros vaiſſeaux, des conduits chileux & les grandes plaies du foye, de la rate & du ventricule, il n'y a point de moyens capables d'en procurer la réunion ; la mort

qui arrive pour l'ordinaire aſſez promptement, ne donne pas le tems d'en employer aucun.

CHAPITRE V.

De la Cure des Ulcéres.

Tous les ulcéres viennent de quelque vice intérieur ou local. Il faut donc détruire ce vice pour pouvoir réuſſir à guérir la ſolution de continuité qui en eſt l'effet.

On prépare d'abord le Malade par les remedes généraux qui ſont les ſaignées, les purgations & les bouillons alterans; & on lui fait obſerver un régime convenable à l'eſpece d'ulcére, & aux remedes qu'il faut emploier pour le guérir.

Cure des ulcéres qui ont pour cauſe un vice intérieur.

Après ces préparations, ſi l'ulcére vient d'un vice interne, ſcorbutique, ou vérolique, ou ſcrophuleux, ou cancereux, ou pſorique, ou vermineux, on emploie les ſpécifiques propres à détruire ou à empêcher le progrès de ce vice. Car on ne peut pas toujours le détruire totalement. On n'a pas, par exemple, de remedes ſpécifiques pour le vice cancereux. Tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'adoucir les douleurs & de retarder le progrès du mal par le moyen de différentes préparations de plomb & par l'eau de plantin, de morelle, de joubarbe, &c. dans leſquelles on trempe de petits linges qu'on applique ſur l'ulcére. Lorſque l'ulcére provient de quelques évacuations ſupprimées, on fait enſorte de la rétablir, ou d'y ſuppléer par d'autres évacuations. Lorſque l'ulcére eſt cauſé par

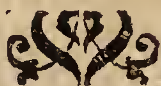
la cacochimie des humeurs, ou qu'il eſt entretenu par des humeurs qui depuis longtems ſortent par les mêmes endroits, il ſeroit dangereux d'en procurer la guériſon.

Remedes qu'on applique ſur l'ulcére même.

Pendant l'uſage des remedes propres à combatre le vice intérieur, on travaille à guérir l'ulcére même. On le fait ſupurer, on le mondifie, on facilite la régénération des ſubſtances perdues, & on le cicatriſe. Ainſi il faut emploier d'abord les digeſtifs & les ſupuratifs, enſuite les mondificatifs & les ſarcotiques, & enfin les deſſicatifs ou cicatriſans.

Cure des ulcéres qui viennent ou qui ſont accompagnés d'un vice local.

Si l'ulcére vient ou eſt acompagné d'un vice local, on doit le traiter ſuivant la nature de ce vice. S'il y a carie, il faut faire exfolier l'os; s'il y a des duretés & des calloſités, il faut les faire fondre ou les emporter. S'il y a excroiſſance de chair, il faut la détruire par le moyen des conſomptifs, ou l'emporter avec un inſtrument tranchant. S'il y a des ſinus, il faut les ouvrir dans toute leur étendue, afin de découvrir tout le progrès du mal. S'il y a des varices, on les emporte, ou on les cautériſe avec le beurre d'antimoine. S'il eſt accompagné de douleur, d'inflammation, & d'apoſtême, on emploie les remedes qui conviennent à ces eſpeces de maladies.



CHAPITRE VI.

De la Cure des Fractures.

LA nature & l'art concourent ensemble à la guérison des fractures. Ce qui procure la cure des fractures.

La nature fournit des sucs nourrissiers, qui sortant des extrêmités des os rompus, s'épaissisent peu à peu, acquierent insensiblement la dureté & la consistence de l'os, & forment une espece de ciment qui rejoint les parties divisées. C'est ce ciment qu'on appelle *cal*. La nature.

L'art procure la guérison des fractures en rapprochant les os rompus, en les maintenant rapprochés, & en prévenant ou en corrigeant les accidens. L'art.

Pour remettre en place les os fracturés, il faut faire l'extension, la contre-extension & la conformation. Ce qu'il faut faire pour remetre en place les os fracturés.

L'extension est un mouvement que l'on fait pour tirer la partie malade à soi. La contre-extension est un effort qu'on fait pour retenir fixe le côté de la partie opposé à celui que l'on tire. Ce que c'est que l'extension & la contre-extension.

Pour faire ces deux opérations, on place d'abord le Malade dans la situation & dans le lieu où il doit rester pendant toute la cure. Les forces qu'on emploie doivent être, autant qu'il est possible, appliquées aux deux bouts de l'os cassé, & non aux parties voisines. Elles doivent être proportionnées à l'éloignement & au déplacement des parties divisées, & à la force des muscles de la partie. On doit encore les emploier Ce qu'il faut observer pour les faire.

également des deux côtés & par degrés.

Ces deux opérations se font avec les mains, des lacs, quelquefois avec des instrumens & des machines.

Ce que c'est que la conformation.

Après avoir fait suffisamment l'extension & la contre-extension, on rapproche les bouts des os rompus en embrassant le membre avec les mains. S'il y a des esquilles, on les pousse doucement dans leur place avec les doigts. C'est ce qu'on appelle conformation.

Ce qui fait connoître que les os sont placés.

On reconnoît que l'on a placé les os dans leur situation, quand la douleur cesse ou diminue, quand le membre à sa longueur & sa rectitude naturelle, & lorsqu'en passant le doigt sur le lieu de la fracture on ne sent point d'inégalité.

Comment on maintient les os en place.

On maintient les os en place par le moyen de l'apareil & de la situation.

L'apareil consiste en compresses, bandes, atteles, cartons, boëtes, lacs, fanons, écharpes, pelotes & médicamens.

Ce qu'il faut faire avant d'appliquer l'apareil.

Avant de l'appliquer, il faut faire raser le poil, & mettre la partie & les muscles dans leur situation naturelle.

En l'appliquant.

En l'appliquant, il faut observer de mettre la premiere compresse simple; d'appliquer la premiere bande, autant qu'il est possible, sur le lieu de la fracture, de lui faire faire trois tours, la faire finir en haut par des circonvolutions; d'appliquer la seconde au même endroit en continuant par des circonvolutions vers le bas, & remontant ensuite vers le haut, & égaliser les parties avec des compresses, de maniere que la troisiéme bande & les cartons puissent faire une compression égale.

Et après son application.

Après l'application de l'apareil, il faut

ſituer le corps & la partie malade ſuivant la différence des parties fracturées. La partie doit être élevée pour la facilité du retour des liqueurs, & placée mollement & ſurement.

L'apareil eſt bien fait, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni trop, ni trop peu ſerré, lorſqu'on trouve aux parties voiſines du membre fracturé, près du bandage une tumeur rouge, mais molle & d'un degré de chaleur modérée. L'apareil eſt trop peu ſerré, lorſqu'il n'y a point de tumeur. L'apareil eſt trop ſerré, lorſque la tumeur eſt dure, noire, froide & douloureuſe. Dans l'un & dans l'autre cas, il faut lever l'apareil, pour le ſerrer, ou pour le lâcher. A quoi on connoît que l'apareil eſt bien fait.

Quand aucun accident n'oblige pas à lever le premier apareil, on n'y touche qu'au bout de huit jours au moins.

Pour prévenir les accidens, on preſcrit, dans les premiers jours, un régime fort exact, ſur-tout ſi la fracture eſt conſidérable; & l'on ſaigne le Malade plus ou moins fréquemment ſelon la plénitude de ſes vaiſſeaux. On ſe relâche ſur l'exactitude du régime lorſque les premiers jours ſont paſſés, & qu'il n'eſt point ſurvenu d'accidens. Comment on prévient les accidens.

On corrige les accidens ſuivant leurs eſpeces. La douleur que le Malade ſent eſt ordinairement à l'endroit de la fracture. On la ſoulage en relâchant les lacs, les fanons ou l'écharpe, & en faiſant quelque fomentation. Si elle continue, on leve l'apareil; on eſt même obligé de ſaigner quelquefois le Malade & de lui faire prendre quelque narcotique. Et on les corrige. La douleur.

On prévient le prurit en ne ſe ſervant point des remedes onctueux. On le guérit Le prurit.

avec l'esprit de vin & l'eau tiéde, ou d'autres fomentations aqueuses & spiritueuses.

La fiévre, &c. On guérit la fiévre & l'inflammation par les saignées, le régime, & les autres remedes convenables.

La gangrene. Si l'on craint la gangrene, on se sert du bandage à dix-huit chefs, & on applique les spiritueux. Si elle paroît, on fait des scarifications, des incisions, & des taillades suivant la nécessité ; & si elle ne céde point à ces moyens, on emporte la partie.

L'hœmorragie. S'il y a hœmorragie, on découvre le vaisseau pour le comprimer, ou pour le lier, ou pour y appliquer les stiptiques.

La convulsion. La convulsion est causée par l'irritation que font les esquilles sur les parties tendineuses. La réduction des parties fait cesser peu à peu cet accident. Quelquefois cependant il continue : en ce cas on emploie les saignées, les sucs des plantes ameres avec le sel de nitre, la poudre de Guttete, le sel sédatif, &c.

La paralisie. On guérit la paralisie du membre & son atrophie, ou maigreur par des frictions de linges chauds, & par des fomentations spiritueuses ou résolutives, comme le marc de vin, les eaux de Bourbon, de Bourbonne & leurs boües.

On prévient l'ankilose, en remuant le membre. Elle est incurable, lorsque le suc nourrissier s'est épaissi dans la cavité de l'articulation.

La difformité du cal. Lorsque les accidens sont passés, on serre davantage le bandage pour prévenir la difformité du cal.

Pour que le cal se forme bien & acquiert le degré de solidité convenable, il faut un tems plus ou moins long, suivant l'espece

d'os fracturé, les accidens qui sont survenus, l'âge & le tempéramment du Malade. On ne peut par conséquent déterminer précisément quand il faut ôter tout à fait l'apareil.

CHAPITRE VII.

De la Cure des Luxations.

LA cure des luxations se réduit à remettre l'os luxé en place, à le maintenir dans sa situation naturelle, & à prévenir ou corriger les accidens.

En quoi se réduit la cure des luxations.

Pour remettre l'os luxé en sa place, il faut faire ce qu'on appelle extension, contre-extension, & conduite de l'os dans sa cavité.

Remettre l'os en sa place.

On peut faire l'extension & la contre-extension seul ou avec le secours des aides; avec les mains seules, ou avec des lacs & des machines.

Les moyens pour faire l'extension & la contre-extension.

En faisant ces deux opérations, il faut que le corps soit retenu par des forces égales à celles avec lesquelles le membre est tiré à l'opposé; que les forces qui font l'extension soient appliquées sur la partie même qui est luxée autant qu'il est possible; que les unes & les autres forces soient proportionnées à l'éloignement de la tête de l'os & à la force des muscles; que la partie soit tellement située que les muscles se trouvent également tendus; & que l'extension se fasse peu à peu & par degrés.

Ce qu'il faut observer en faisant ces opérations.

Quand l'effort de l'extension fait affaisser & allonger les muscles, c'est une marque que l'os se déplace, qu'il prend le chemin de

Dans quel tems on fait la conduite de l'os dans la cavité.

la cavité dont il est sorti, & qu'on n'a pas besoin de plus grands efforts. Il faut dès lors conduire l'os dans sa boëte ou cavité avec les mains, en diminuant peu à peu le degré d'extension. C'est ce qu'on appelle conduite de l'os dans sa cavité.

Signes que l'os est bien réduit.

Un bruit qui se fait entendre pour l'ordinaire lorsque l'os rentre dans sa cavité, la facilité qu'on a de remuer la partie, & la cessation ou la grande diminution de la douleur, sont des signes que l'os est bien réduit.

Les moyens de tenir l'os dans sa place naturelle.

On maintient l'os dans sa situation naturelle par l'application des bandages, & par la situation.

L'application des bandages est plus nécessaire dans les luxations qui viennent de cause interne, & particulierement dans celles qui sont causées par le relâchement des ligamens ou par la paralisie, que dans celles qui viennent de cause externe.

La situation de la partie doit être telle que le membre ne soit ni trop plié, ni trop étendu, & que les liqueurs puissent circuler librement.

Ce qu'on doit faire après avoir fait la réduction pour prévenir ou pour guérir les accidens.

Après avoir fait la réduction, il faut penser à prévenir les accidens ou à les corriger, & à remédier aux maladies dont la luxation peut être compliquée.

La contusion, l'inflammation, la fiévre, la gangrene.

Les contusions, l'inflammation, la fiévre, la gangrene, &c. se guérissent par les remedes que nous avons indiqués dans la cure de ces maladies.

Le cliquetis.

Lorsque le cliquetis vient du défaut de la sinovie, il se guérit par l'application des huiles pénétrantes & par les fomentations émolientes. Lorsqu'il vient de l'excès de cette liqueur, il se guérit par les résolutifs spiri-

tueux, & par le mouvement de la partie.

Lorſque la luxation eſt compliquée de plaie, on ſe ſert du bandage à dix-huit chefs. La plaie.

Lorſque la luxation eſt compliquée de fracture, & que la fracture eſt ſi proche de l'articulation qu'on ne peut trouver entre les deux une place ſuffiſante pour faire l'extenſion & la contre-extenſion, il faut réduire d'abord la fracture, & laiſſer former le cal avant de réduire la luxation. En attendant on applique, pour entretenir la fluidité de la ſinovie, des réſolutifs, & des fondans. La fracture.

Quand la luxation vient du relâchement des ligamens, on remédie à ce relâchement par des fomentations ſpiritueuſes & aromatiques. Le relâchement des ligamens.

Quand elle vient de convulſion ou de paraliſie, on ſe ſert de remedes convenables à ces maladies. La convulſion & la paraliſie.

Quand elle eſt cauſée par le gonflement des têtes des os; ſi ce gonflement vient d'un virus vérolique; les frictions mercurielles peuvent ſuffire pour le guérir en cas qu'elle ne ſoit pas complette; ſi le gonflement vient d'un levain ſcrophuleux, on ſe ſert de remedes qui conviennent aux écrouelles; ſi c'eſt un rakitis, on ſe ſert des remedes propres à cette maladie; s'il vient d'un air marécageux, on emploie les hydragogues, les eaux minérales, & l'on fait changer le Malade d'air. Le gonflement des têtes des os.

Fin de la troiſiéme & derniere Partie.



DE
LA SAIGNÉE.

LA Saignée est la plus commune de toutes les opérations de la Chirurgie. Les Etudians les moins instruits la pratiquent tous les jours. Elle est néanmoins très-difficile en certaines circonstances, & si on la fait mal, elle peut avoir des suites très-funestes. Il est donc très-important à ceux qui se destinent à la Chirurgie, d'apprendre de bonne heure la maniere de pratiquer cette opération, & les moyens d'éviter & de corriger les accidens qui en peuvent être les suites.

Nous partagerons en trois Chapitres tout ce que nous avons à dire au sujet de la Saignée. Dans le premier, nous parlerons de l'opération même. Dans le second, nous en exposerons les effets. Dans le troisiéme, nous ferons voir les accidens qui la suivent quelquefois, & nous donnerons les moyens d'y remédier.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Opération de la Saignée.

LE mot de Saignée eſt équivoque. Il ſe prend quelquefois pour une opération, & quelquefois pour l'écoulement du ſang, qui eſt la ſuite de cette opération. Dans le premier ſens, la Saignée eſt une opération par laquelle on tire du ſang d'un vaiſſeau par le le moyen d'une ouverture qu'on y fait avec un inſtrument tranchant. Ce que ſignifie le mot de Saignée. Définition.

L'origine de la Saignée eſt très-obſcure. Elle eſt plus ancienne qu'Hypocrate. Gallien rapporte qu'une Chévre fort ſujette à une inflammation de l'œil, ayant été bleſſée par une branche d'arbre, qui lui fit répandre beaucoup de ſang, ſe trouva guérie par ce moyen. Si l'on en croit Pline, le Cheval Marin, lorſqu'il ſe trouve trop plein de ſang, va ſur le Fleuve du Nil ſe frotter le ventre contre les pointes de roſeaux nouvellement coupés, & lorſque ces vaiſſeaux ſont ſuffiſamment déſemplis, il va ſe vautrer dans le limon, pour boucher les plaies qu'il s'eſt fait. Origine.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt peu important de ſçavoir à qui l'on doit l'invention d'une opération ſi utile, & dont les effets ſont auſſi admirables que ſon origine eſt obſcure.

Pour la pratiquer, il faut connoître, 1°. les vaiſſeaux qu'on doit ouvrir; 2°. les inſtrumens avec leſquels on doit les ouvrir; 3° de quelle maniere il faut les ouvrir; 4°. ce qu'on doit faire avant, pendant, & après l'opération. Ce qu'il faut connoître pour pratiquer la Saignée.

§. I.

Des Vaisseaux qu'on doit ouvrir.

Combien il y a en général de sortes de vaisseaux qu'on ouvre.

IL y a deux sortes de vaisseaux qu'on peut ouvrir, les artéres & les veines. L'ouverture de l'artére s'appelle *Artériotomie*. Celle de la veine, *Phlebotomie*.

A quelle artere se pratique l'Arteriotomie.

L'Artériotomie se pratique fort rarement, & seulement à l'artére temporale, parce que ces vaisseaux s'ouvrent plus commodement que les autres artéres, & qu'on y peut faire plus surement la compression, à cause des os du crâne, qui fournissent un point d'appui.

Quelles sont les veines qu'on peut ouvrir.

Les veines qu'on peut ouvrir sont en très-grand nombre. Les Modernes n'ouvrent pour l'ordinaire que celles du col, du bras, & du pied. Mais comme il peut se rencontrer des cas où il paroîtroit utile d'ouvrir les autres, nous parlerons non seulement des veines que les Modernes ont coutume d'ouvrir, mais encore de celles sur lesquelles les Anciens pratiquoient la Saignée. Les Anciens comptoient à la tête cinq veines qu'on pouvoit ouvrir.

La Frontale.

La premiere est la *Frontale* ou *Preparate*. Elle traverse le milieu du front. C'est une branche de la veine Angulaire. Elle rapporte le sang des parties voisines, & de la partie postérieure de la tête dans les Angulaires. Hypocrate recommande l'ouverture de cette veine dans les douleurs de la partie postérieure de la tête.

La Temporale.

La deuxiéme est la *Temporale*. Elle accompagne l'artére du même nom. Elle rapporte dans la veine Jugulaire externe, dont elle est

une branche, le ſang des parties poſtérieures, latterales & antérieures de la tête. Il y a une veine Temporale de chaque côté, & ces deux veines ont communication enſemble, & avec la veine Frontale. Les Anciens faiſoient l'ouverture de ces veines Temporales dans les douleurs vives & croniques de la tête.

La troiſiéme eſt l'*Angulaire*. Elle eſt ſituée dans le grand angle ou angle interne de l'œil. C'eſt la continuation du tronc de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient pour guérir les ophtalmies. L'Angulaire.

La quatriéme eſt la *Nazale*. Elle ſe trouve entre les cartilages lattéraux du nez. On en faiſoit autrefois l'ouverture dans les maladies de la peau du viſage, comme dans la couperoſe. La Nazale.

La derniere eſt la *Ranule* ou *Ranine*. Elle eſt ſituée ſous la langue, à côté du filet. C'eſt une branche de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient dans l'eſquinancie. La Ranule.

Toutes ces veines portent le ſang dans les Jugulaires. Ainſi en ouvrant la Jugulaire, on produit le même effet qu'on produiroit en ouvrant une de ces autres veines, & on le produit plus facilement, & plus promptement, parce que les Jugulaires ſont plus groſſes, & par conſéquent fourniſſent par l'ouverture qu'on y fait une bien plus grande quantité de ſang. C'eſt pourquoi on a abandonné la pratique des Anciens, & l'on n'ouvre guerre que les Jugulaires.

Il y a deux veines Jugulaires externes, une de chaque côté du col. Elles ſont recouvertes du muſcle peaucier & des tégumens. Elles reçoivent le ſang de toutes les parties Les jugulaires.

extérieures de la face & de la tête, & communiquent avec les Jugulaires internes.

Les veines du bras.

Il y a au pli du bras quatre veines qu'on a coutume d'ouvrir, ſçavoir la *Céphalique*, la *Mediane*, la *Baſilique*, & la *Cubitale*.

La *Céphalique* eſt ſituée à la partie ſupérieure & externe du pli du coude.

La *Mediane* ſe trouve un peu plus bas. Elle n'eſt autre choſe qu'une branche de communication de la Céphalique avec la Baſilique. Elle eſt ordinairement placée ſur le tendon du muſcle Biceps.

La *Baſilique* eſt plus près de la partie interne du bras, & plus bas que la Mediane. C'eſt ſous cette veine que ſe rencontre ordinairement l'artére.

Enfin la *Cubitale* eſt ſituée vers le condile interne du bras.

Ces quatre veines s'étendent à l'avant-bras, au poignet, & juſque ſur le dos de la main. On peut les ouvrir dans quelqu'un de ces endroits, lorſqu'on ne peut le faire au pli du bras.

Veines du pied.

Il y a au pied deux veines qu'on peut ouvrir. La *Saphene* interne, & la *Saphene* externe. La premiere, eſt cette veine aſſez conſidérable qui ſe trouve couchée ſur la malléole interne, & qui eſt formée par les rameaux qui ſont ſur le pied. On ouvre ces rameaux lorſqu'on ne peut pas ouvrir la ſaphene ſur la malléole. La Saphene externe que quelques-uns nomment Sciatique, eſt placée vers le condyle externe.



§. II.

Des Instrumens dont on se sert pour saigner.

L'Instrument dont on se sert ordinairement pour saigner est la Lancette.

Plusieurs préférent cependant le Bistouri pour l'artériotomie.

La *Lancette* est un Instrument de Chirurgie très-pointu, & tranchant sur les côtés. La ressemblance qu'elle a avec une Lance, l'a fait appeller *Lancette*. La Lancette.

Les Lancettes ont deux parties ; la lame & la chasse. La chasse ou le manche est composé de deux petites lames d'écailles assez minces, qui servent à conserver la lame. On distingue trois parties dans la lame ; la pointe, le milieu, & le talon.

Il y a trois especes de Lancettes. La premiere, est appellée à grains d'orge. La lame de celle-ci ne commence à perdre sa largeur que vers la pointe. Les Commençans doivent se servir de cette Lancette, parce qu'en la plongeant, on fait avec elle une grande ouverture, sans qu'on soit obligé de faire beaucoup d'élévation. Elles sont bonnes principalement pour les vaisseaux gros & superficiels. Les especes.

La seconde, est à grain d'avoine. La pointe de celle-ci est plus allongée.

La troisiéme espece, s'appelle Lancette à piramide, ou à langue de serpent. Elle a une pointe fort alongée, très-fine, & très-aigue, qui représente une piramide.

Il y a une autre espece de petite Lancette qu'on appelle Lancette à petit fer, que

beaucoup de personnes préférent aux trois autres.

§. III.

De la maniere d'ouvrir les Vaisseaux.

Comment on ouvre les artéres.

ON ouvre les artéres à peu près de la même maniere qu'on ouvre les veines. On marque avec l'ongle l'endroit où on sent la pulsation, on tend la peau avec le doigt indice & le pouce de la main gauche, & l'on ouvre l'artére dans l'endroit marqué.

Et les veines.

Pour les veines, on les ouvre de trois façons, en long, en travers, & obliquement. Les grosses veines s'ouvrent en long, les petites & profondes en travers, & les médiocres obliquement.

On distingue deux tems dans l'ouverture des veines, celui de la ponction, & celui de l'élévation. Le premier, est celui qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans le vaisseau. Le second, est le tems qu'il faut emploier pour faire le chemin de dedans en dehors en retirant la Lancette. Pendant le premier tems, on fait la ponction avec la pointe & les deux tranchans; & pendant le second, on agrandit l'ouverture du vaisseau & des tégumens avec le tranchant supérieur de la Lancette.

§. IV.

Ce qu'on doit faire avant, pendant, & après la Saignée.

Avant l'opération.

AVant que de faire cette opération, il faut avoir une bougie ou une chandelle allumée, en cas qu'on ne puisse pas profiter de la lumiere naturelle, & charger une

personne de la tenir. Il faut avoir aussi un vaisseau pour recevoir le sang, une compresse & une bande.

La compresse doit être faite d'un linge fin, plié en quarré, & en plusieurs doubles.

La bande doit être d'une toile fine & un peu usée, de la longueur d'environ une aulne & demie, & de la largeur d'un pouce. Elle ne doit avoir ni ourlets, ni lisiére ; ainsi un ruban de fil ne convient pas. Car il y a des deux côtés une lisiére qui comprimeroit plus fortement que son milieu. La bande doit être déroulée lorsqu'on va faire une saignée du bras ; & roulée lorsqu'on en va faire une du pied ou de la jugulaire.

Il faut pour la saignée du pied avoir un chaudron ou un sceau de fayance plein d'eau, d'une chaleur supportable, dans laquelle on met les pieds pour faire rarefier le sang, & gonfler les veines. On est quelquefois obligé de s'en servir lorsqu'on saigne au bras, & que les vaisseaux ne se manifestent pas assez.

Pendant l'opération, le Malade doit être placé dans une situation commode. S'il est sujet à se trouver mal, il doit être couché. On cherche l'endroit où est l'artére & le tendon ; on pose la ligature à la distance de trois ou quatre travers de doigts du lieu où l'on doit piquer ; on fait sur l'avant-bras quelques frictions avec les doigts indice & du milieu. Après avoir choisi le vaisseau qu'on doit ouvrir, on tire une Lancette ; on l'ouvre, & on la met à la bouche, de maniere que la pointe soit tournée du côté du bras qu'on doit piquer ; on assujettit le vaisseau en mettant le pouce dessus, au-dessous & à la distance de trois ou quatre travers de doigts de l'endroit qu'on doit ouvrir le vaisseau. On prend ensuite la Lan-

Pendant l'opération.

cette par ſon talon avec le doigt indicateur & le pouce ; on fléchit ces deux doigts ; on poſe les extrêmités des autres doigts ſur le bras qu'on va piquer, pour s'aſſurer la main ; on porte la Lancette doucement & plus ou moins à plomb juſque dans le vaiſſeau ; on agrandit l'ouverture en retirant la Lancette. Le ſang rejaillit auſſitôt. La perſonne chargée du vaiſſeau qui doit recevoir le ſang, le préſente ; on fait tourner le lancetier dans la main du bras piqué, pour faire paſſer plus vîte le ſang des veines intérieures dans les extérieures, par le mouvement des muſcles. Pendant que le ſang ſort, on poſe la main deſſous l'avant-bras pour le ſoutenir. Quand il ne fait point l'arcade, on lâche médiocrement la ligature ; on met l'ouverture des tégumens vis-à-vis celle de la veine, où l'on fait prendre différente ſituation à cette ouverture.

Après l'opération.

Quand on a tiré la quantité ſuffiſante de ſang, on ôte la ligature ; on fait plier l'avant-bras ; on approche les deux lévres de la petite plaie, en tirant un peu les tégumens avec le doigt ; on nétoye les endroits du bras que le ſang a taché ; on met la compreſſe ſur l'ouverture, & on applique la bande.

Outre ce que nous venons de dire, il y a encore pluſieurs remarques particulieres à faire ſur cette opération.

Remarques particulieres pour la Saignée du bras.

1°. Le vaiſſeau qu'on doit ouvrir eſt quelquefois poſé directement ſur le tendon du muſcle biceps, qui fait dans certains ſujets une ſaillie. Il faut alors faire mettre le bras de la perſonne que l'on ſaigne en pronation, & ce tendon qui a ſon attache derriere la petite apophiſe du radius, ſe cache, pour ainſi dire, & s'enfonce.

2°. Lorſqu'on a poſé la ligature, ſi le

vaiſſeau

vaisseau n'est pas bien apparent, on met le doigt indice ou le pouce d'une main sur la veine, & on fait de l'autre main avec le doigt du milieu & l'indice plusieurs frictions le long de l'avant-bras, en commençant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt indice la colonne du sang qui est dans la veine, ce qui rend ce vaisseau plus ou moins sensible, & fait connoître s'il fournira une quantité suffisante de sang, & s'il est enfoncé bien avant. Le lieu où il l'est moins est celui où il faut l'ouvrir.

3°. Il ne faut jamais piquer à moins que le vaisseau ne soit sensible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient; car on ne pourroit piquer qu'au hazard, ce qui seroit imprudent. Il y a des vaisseaux qui ne se font pas sentir aussitôt que la ligature est faite, mais quelque tems après.

4°. S'il y a du danger d'ouvrir les vaisseaux au pli du bras, à cause de leur petitesse, jointe à la proximité de l'artére ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet, ou même à la main.

5°. Lorsque les vaisseaux sont si enfoncés qu'on ne les sent pas dans le pli du bras, ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en rarefiant le sang fait gonfler les veines.

6°. Quand le Chirurgien a choisi le vaisseau, il doit l'assujettir, soit en mettant le pouce dessus, soit en embrassant avec la main l'avant-bras par derriere, de sorte que la peau soit un peu tendue : cette derniere méthode a quelque avantage sur l'autre, elle assujetti les vaisseaux avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle est néceſſaire pour les vaisseaux roulans.

7°. Il faut porter la Lancette plus ou moins perpendiculairement sur la peau, à proportion que le vaisseau est plus ou moins enfoncé. Cette régle est d'une grande importance.

8°. Si le vaisseau est très-enfoncé, il faut porter la pointe de la Lancette presqu'à plomb. Car, si on la portoit obliquement, elle pourroit passer par-dessus. Si le vaisseau est si enfoncé qu'on ne le puisse appercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vûe l'endroit sous lequel on l'a senti ; on y porte la pointe de la Lancette, on l'enfonce doucement jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans le vaisseau ; ce qu'une légere résistance, pareille à celle que l'on sent lorsque l'on perce du canepin, & quelques goutes de sang font connoître. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la Lancette en la retirant.

9°. Ce sont ordinairement les personnnes grasses qui ont les vaisseaux très-enfoncés, & par conséquent il n'y a pas tant à craindre de piquer l'artére, le tendon ou l'aponeurose en ouvrant les vaisseaux enfoncés qui sont presque toujours entourés de beaucoup de graisse, qu'en ouvrant des vaisseaux apparens.

10°. Ces derniers sont quelquefois collés sur le tendon, sur l'aponeurose ou sur l'artére ; c'est pourquoi il faut pour les ouvrir porter la pointe de la Lancette presque horisontalement. Lorsqu'elle est dans la cavité du vaisseau, on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec son tranchant. Si l'on portoit la Lancette perpendiculairement, on risqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il est dangereux de piquer.

Remarques. Il y a quelque observation particuliere à

faire sur la saignée de la jugulaire, & sur celle du pied. Lorsqu'on veut ouvrir la veine jugulaire, on met le Malade sur son séant, on garnit l'épaule & la poitrine d'une serviette en plusieurs doubles, & on applique la ligature de la maniere qu'on va dire. On met vers les clavicules, & sur la veine que l'on a dessein de piquer, une compresse épaisse; on fait ensuite deux tours autour du col avec la ligature, de sorte qu'elle soutienne la compresse; on la serre un peu, & on la noüe vers la nuque du col à deux nœuds, l'un simple, & l'autre à rosette, après y avoir engagé un ruban ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par-devant, & vis-à-vis la trachée artére; une personne tire les deux bouts du ruban, ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée artére, & fait comprimer les veines jugulaires externes, & sur-tout celle sur laquelle est la compresse; on applique le pouce sur cette compresse, & le doigt indice au-dessus, afin d'assujétir le vaisseau, & de tendre la peau; on prend la Lancette qu'on a mise à la bouche, comme dans la saignée du bras, & l'on ouvre la veine, qui se trouve gonflée entre ces deux doigts. Si le sang ne sort pas bien, on fait mâcher au Malade un morceau de papier, & s'il coule le long de la peau, on se sert d'une carte en forme de goutiere, qui s'applique au-dessous de l'ouverture par un bout, & qui de l'autre côté conduit le sang dans la palette. Après avoir tiré la quantité nécessaire de sang & ôté la ligature, on applique la compresse, & on met un bandage circulaire autour du col.

particulieres pour la Saignée de la jugulaire.

Pour faire la saignée du pied, on place le

Pour la Saignée du pied.

Malade sur le bord de son lit ; on lui fait tremper les pieds dans l'eau chaude ; on pose un des pieds sur un genou qu'on a garni d'un linge en plusieurs doubles, on applique la ligature, on remet le pied dans l'eau pour quelque tems, on retire le même pied, on on en applique la plante contre le genou, on cherche un vaisseau, & on l'ouvre. L'on remet ensuite le pied dans l'eau, & après avoir tiré une suffisante quantité de sang, on ôte la ligature, on essuie le pied, on applique la compresse, & on fait le bandage appellé *Etrier.*

On est obligé quelquefois de saigner les Malades couchés à plat dans leur lit, lorsqu'ils sont trop foibles, ou qu'ils se trouvent mal dans une autre situation. Pour bien saigner, le Chirurgien doit être ambidextre, c'est-à-dire, se servir aussi-bien d'une main que de l'autre, car il doit saigner de la main gauche au bras & au pied gauches ; & de la main droite, au bras & au pied droits.

Quelle est la quantité de sang qu'on doit tirer.

La quantité de sang qu'on doit tirer dépend du caractere de la maladie, des forces, du tempérament, du sexe, & de l'âge du Malade. On tire ordinairement aux Adultes trois palettes de sang. La palette est un petit vaisseau qui en contient trois ou quatre onces.

Tems de faire la Saignée.

Quant au tems de faire la saignée, on ne le choisit pas dans les cas pressans. Lorsque l'on saigne par précaution, ou pour quelque légere indisposition, on doit le faire, en Eté, dans les heures où la chaleur est plus modérée, c'est-à-dire, le matin ou le soir. On choisit ordinairement le Printems ou l'Automne, comme des Saisons plus convenables. Au reste, on ne doit jamais saigner

une perſonne, lorſquelle vient de prendre quelques alimens ; il faut toujours attendre que la digeſtion ſoit faite.

CHAPITRE II.

Des effets de la Saignée.

TOute ſaignée produit quatre effets. Elle diminue le volume du ſang, elle le détourne de ſe porter vers certaine partie en auſſi grande abondance, elle le détermine à couler vers certaine partie, & comme la partie rouge ſe répare moins promptement que la partie blanche, elle occaſionne l'augmentation proportionnelle de celle-ci. En faiſant cette opération, on ſe propoſe ordinairement quelqu'un de ces effets en particulier. C'eſt ce qui a fait diſtinguer la ſaignée par raport à ſes effets en *Evacuative*, en *Révulſive*, en *Dérivative*, & en *Spoliative.* * Ces différens noms qu'on donne à la ſaignée, & le prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang, feront la matiere de ce Chapitre.

§. I.

De la Saignée Evacuative, Dérivative, Révulſive, & Spoliative.

1°. LA ſaignée évacuative eſt celle où l'on ſe propoſe de déſemplir les vaiſſeaux, en diminuant le volume du ſang de la quantité qu'il en ſort par l'ouverture du vaiſſeau. Saignée évacuative.

* Voyez là-deſſus les Sçavans Traités de Meſſieurs SYLVA & QUESNAY.

Ses effets.

Cette eſpece de ſaignée détend toutes les parties, rend aux ſolides leur reſſort & leur élaſticité, & fait par conſéquent que les liqueurs ſont plus broyées, plus briſées, & plus diviſées par la contraction des artéres; que le ſang circule plus aiſément juſques dans les plus petits vaiſſeaux; & que les ſécrétions ſont plus libres & plus abondantes. Le ſang ſe dépure par ce moyen, les embarras ſe levent, & les remedes agiſſent plus efficacement.

Saignée révulſive, & ſes effets.

2°. La ſaignée révulſive eſt celle où l'on ſe propoſe de détourner de certaine partie le ſang qui s'y porte en trop grande abondance.

Pour produire cet effet, il faut piquer la veine qui répond à l'artére la plus éloignée du lieu malade. Par ce moyen on détermine vers les parties les plus éloignées de la partie malade une plus grande quantité de ſang, & l'on diminue d'autant la quantité de celui qui coule dans la partie malade, qui reçoit le ſang des vaiſſeaux oppoſés à celui que l'on ſaigne.

Saignée dérivative, & ſes effets.

3°. La ſaignée dérivative eſt celle où l'on ſe propoſe de déterminer vers une partie une plus grande quantité de ſang que celle qui y paſſe.

Pour produire cet effet, il faut ouvrir la veine dans l'endroit même où l'on veut augmenter l'abondance du ſang. Car, l'ouverture de la veine fait que le ſang trouve moins de réſiſtance dans cet endroit que dans les autres parties, c'eſt pourquoi il s'y porte en plus grande quantité.

Saignée ſpoliative, & ſes effets.

4°. La ſaignée ſpoliative eſt celle où l'on ſe propoſe de diminuer la quantité proportionelle de la partie rouge du ſang. Les ſai-

gnées fréquentes produisent cet effet, parce que la partie blanche se répare beaucoup plus promptement que la partie rouge. Elles le produisent plûtôt dans les gros vaisseaux que dans les petits, parce que les gros vaisseaux contiennent à proportion plus de partie rouge que les autres.

§. II.

Du prognostic qu'on peut tirer de l'inspection du sang.

LE sang hors du corps se divise sensiblement en deux parties; en partie rouge, & en partie blanche.

La proportion qui doit se trouver entre ces deux parties, & les différentes couleurs dont elles sont nuancées, font juger de la qualité du sang.

On ne peut point déterminer un degré de proportion entre le volume de la partie rouge & celui de la partie blanche, suivant lequel on puisse juger qu'il n'y a point de défaut dans le sang par raport à cette proportion. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le volume de la partie blanche ne doit pas être plus grand que celui de la partie rouge, ni moindre que le tiers de ce volume. Ainsi, lorsque le volume de la partie blanche surpasse celui du coagulum, c'est une marque que le sang est trop fluide. Lorsqu'il est moindre que le tiers du volume du coagulum, c'est une marque que le sang est trop épais.

Proportion entre la partie rouge & la partie blanche.

Quant à la couleur du sang, le rouge n'en doit être ni trop éclatant, ni trop foncé. La vivacité du rouge d'un sang qui se coagule difficilement, & qui a peu de partie blan-

Couleur du sang.

che, est une marque qu'il y a de la malignité.

Croute blanche dont le coagulum est recouvert.

Le coagulum est quelquefois recouvert d'une croute blanche. Lorsqu'elle est molle, tenue, qu'elle ressemble à du lait coagulé, & qu'elle se fond entre les doigts; ce n'est que du chile, qui par sa légereté nage au-dessus des autres liqueurs, & fait voir seulement que la saignée a été faite trop tôt après le repas. Lorsqu'elle est fort épaisse, membraneuse, jaunâtre, qu'elle a du ressort, en un mot, que c'est une espece de coüene; c'est une limphe grossiere, visqueuse, qui s'est entierement épaissie. Cette croute coüeneuse se trouve quelquefois attachée à la circonférence du vaisseau dans lequel on a reçu le sang. Elle en est quelquefois entierement détachée, & le coagulum nage dans la sérosité. Elle est une marque d'inflammation.

Observation.

Il faut observer qu'elle ne se manifeste pas, ou ne se manifeste que très-peu, lorsqu'on a fait une ouverture trop petite à la veine; lorsque le sang n'est venu que goute à goute, & en bavant le long du bras; lorsque le vaisseau dans lequel est le sang est large & plat; lorsque le sang a été agité dans le vaisseau où on l'a reçu; & lorsqu'il a été exposé à un air trop froid.

Ce que c'est que l'écume.

L'écume qui paroît quelquefois au-dessus du coagulum ne vient que de quelques particules d'air qui se sont renfermées dans le sang, lorsqu'il tomboit dans le vaisseau. Quand cette écume ne se dissipe qu'après un long-tems, c'est une marque de la visquosité du sang.

Différentes couleurs dont la superficie se trouve nuancée.

Les différentes couleurs qui se trouvent quelquefois sur la superficie du coagulum, & qui la rendent comme marbrée, viennent des

parties intégrantes du ſang qui ont ſouffert différentes triturations & de la qualité du chile, & de la bile qui s'y trouvent mêlés.

La partie blanche du ſang qui s'eſt ſéparée, & qui environne le coagulum, eſt quelquefois laiteuſe, quelquefois elle eſt jaunâtre, & teint en jaune le linge qu'on y trempe. La couleur laiteuſe vient de ce que la ſaignée a été faite trop tôt après le repas, & avant que la ſanguification ait été faite. La couleur jaunâtre vient de la bile, qui ne ſe filtrant pas bien, ſe mêle avec la ſéroſité du ſang, & lui donne cette couleur. Couleur de la partie blanche.

CHAPITRE III.

Des accidens qui ſuivent la Saignée.

Il ne ſuffit pas d'avoir une parfaite connoiſſance de tout ce qui regarde l'opération de la ſaignée, il faut encore être inſtruit de tous les accidens qui peuvent la ſuivre, ſoit pour les éviter, ſoit pour les corriger.

Les depôts, le trombus, l'échimoſe, la tumeur lymphatique, la douleur & l'engourdiſſement, la piquûre de l'aponeuroſe, du muſcle biceps, celle du perioſte, celle du tendon & de l'artére, ſont les accidens qui dépendent de l'opération de la ſaignée, auſquels on peut ajoûter la ſyncope où tombe quelquefois le Malade, & ce qu'on appelle la ſaignée blanche. Tous ces accidens ſe diſtinguent par raport à leur degré en légers, en médiocres, & en graves. Accidens de la Saignée.

§. I.

Saignée blanche.

MAnquer d'ouvrir en ſaignant une veine d'où on a deſſein de tirer du ſang, c'eſt faire ce qu'on appelle une ſaignée blanche.

Ce qui en eſt la cauſe.

On manque une ſaignée, parce que le vaiſſeau étant très-enfoncé, on ne porte pas la Lancette aſſez avant, ou aſſez perpendiculairement; parce que le vaiſſeau eſt roulant, & qu'il fuit, pour ainſi dire, la Lancette; parce qu'on pique à côté du vaiſſeau, ou au milieu de beaucoup de cicatrices, qui aſſez ſouvent en rétrécicent le diamétre; ou parce que le Malade retire ſon bras.

Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces cauſes a fait manquer la ſaignée pour éviter un pareil inconvénient.

§. II.

La ſyncope.

LOrſque le Malade tombe en ſyncope pendant la ſaignée, on le fait revenir promptement, en mettant le doigt ſur l'ouverture pour arrêter le ſang, en le faiſant coucher ſur le dos, & en lui faiſant reſpirer du vinaigre, ou quelque eau ſpiritueuſe.

§. III.

Les depôts, & ce qui les occaſionnent.

LEs dépôts, tels que l'éréſipele & le phlegmon qui ſe forment aux environs de la piquûre, ou dans le lieu même de la piquûre à la ſuite de la ſaignée, ſont occaſionnés par la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, ou par la piquûre de quelque fibre aponeurotique; ou par quelques efforts que le Malade aura fait avec ſon bras.

On a indiqué dans l'Abrégé des Principes les remedes qui conviennent à ces ſortes d'accidens.

§. IV.

Le trombus.

LE trombus eſt une tumeur formée par un ſang épanché aux environs de l'ouverture de la veine.

Les cauſes.

La piquûre de la veine de part en part, la petiteſſe de l'ouverture de la peau, & ſon défaut de proportion avec celle de la veine, un peu de graiſſe qui ſe préſente à l'ouverture, ſont les cauſes ordinaires du trombus. Pour empêcher que cette tumeur n'augmente, il ne faut lever que peu à peu le pouce qu'on a appliqué ſur le vaiſſeau afin de l'aſſujettir, & ne pas deſſerer la ligature. Quand malgré ces précautions, on ne peut pas tirer la quantité néceſſaire de ſang, ou que la tumeur augmente; on pique la même veine au-deſſous du trombus, ou une autre veine.

Remedes.

On procure la réſolution du ſang épanché en appliquant d'abord ſur la tumeur une compreſſe trempée dans l'eau commune, ou dans quelque eau ſpiritueuſe dont on ſe ſert par la ſuite. On peut mettre dans la duplicature de la compreſſe un peu de ſel commun, pour faciliter la réſolution.

§. V.

L'échimoſe.

L'Echimoſe eſt une tumeur légere formée par le ſang extravaſé dans le corps graiſſeux, ce qui change la couleur naturelle de la peau en une livide, noirâtre ou jaunâtre.

Cauſes.

Les frictions réïtérées ſur des bras des perſonnes graſſes, & dont la peau eſt délicate, la ligature qu'on laiſſe trop long-tems ſerrée, l'ex-

tension du bras avant la réunion parfaite du vaisseau, un pli fait par la compresse ou la bande, la piquûre du vaisseau de part en part, enfin le trombus sont les causes ordinaires de l'échimose, qui vient à la suite de la saignée. On remédie à cet accident en frottant la partie avec quelque liqueur spiritueuse, telle que l'eau-de-vie, celle de lavande, l'eau vulnéraire, &c. & en appliquant dessus une compresse imbibée de ces mêmes liqueurs.

Remedes.

§. VI.

Tumeur lymphatique.

LA tumeur lymphatique qui survient dans le lieu de la piquûre après la saignée est formée par une lymphe épanchée d'un ou de plusieurs vaisseaux lymphatiques qu'on a ouverts en même tems que la veine.

Signes.

Cette tumeur ne change point la couleur de la peau, elle est sans douleur, & souvent reluisante, elle ne se forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaisseaux lymphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas se faire si parfaitement, qu'elle ne laisse une petite fistule imperceptible par où la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoît cet écoulement à la chemise qui en est mouillée.

Cure.

Une compresse épaisse & trempée dans une eau spiritueuse qu'on applique sur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle résiste à ce remede, on y fait une petite ouverture pour donner issue à la lymphe épanchée, & l'on fait ensuite sur l'endroit ouvert une légere compression. S'il n'y a point de tumeur, mais seulement une petite ouverture par où la lym-

phe s'écoule, une compreſſion faite deſſus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réunion. Lorſque ce moyen ne réuſſit pas, on applique la pierre infernale, qui en cautériſant un peu le vaiſſeau lymphatique, & détruiſant les callosités, procure la conſolidation entiere du vaiſſeau, & de la petite ouverture devenue fiſtuleuſe. Un emplâtre de céruſe mis ſur l'ouverture & la compreſſion, après l'application de la pierre infernale, achevent la guériſon.

§. VII.

ON ſçait qu'il y a un petit cordon de nerfs appellé *cutané* intérieur qui accompagne la veine baſilique; un autre appellé *muſculo-cutané* qui paſſe derriere la veine médiane; & un autre rameau de nerf crural qui accompagne la veine ſaphene. Douleur & engourdiſſement.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pique ou l'on coupe un de ces petits cordons de nerf. Quand on le pique ſeulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où ſe diſtribue le nerf, & qui continue quelquefois à ſe faire ſentir pendant quelque tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement, on excite d'abord, comme en le piquant, une douleur vive, à laquelle ſuccéde un engourdiſſement le long de la partie où le nerf coupé ſe diſtribue. Signes.

Il eſt difficile de prévoir cet accident, & s'il y a un moyen de l'éviter, c'eſt d'ouvrir les veines ſuivant leur longueur; mais cela n'eſt pas toujours poſſible.

Pour appaiſer la douleur, on frotte toute la partie douloureuſe avec un mélange d'huile Cure.

d'amende douce, d'huile de vers, & d'eau-de-vie.

On remédie à l'engourdiſſement avec le beaume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle enſemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mêlange.

§. VIII.

Piquûre de l'aponeuroſe.

LA piquûre de l'aponeuroſe du muſcle biceps eſt quelquefois ſuivi d'accidens. La douleur que le Malade reſſent au moment de la ſaignée au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance que le Chirurgien ſent à la pointe de ſa Lancette, qui ſe trouve quelquefois émouſſée, ſont les ſignes qui font connoître, ou du moins ſoupçonner qu'on a piqué cette aponeuroſe. Une douleur vive au bras & à l'avant-bras, un gonflement, une tenſion, une inflammation, & enfin un abcès deſſus ou deſſous l'aponeuroſe, ſont quelques fois les ſuites de cette piquûre. Les remedes qu'on emploie pour prévenir & pour appaiſer la douleur & les accidens, ſont les mêmes que ceux dont on ſe ſert pour remédier aux accidens qui ſuivent l'inflammation des autres parties aponeurotiques; c'eſt-à-dire, la ſaignée réiterée, le régime, les délayans, les cataplaſmes anodins, émoliens & les réſolutifs, lorſque la douleur vive eſt paſſée. Si ce dépôt, au lieu de ſe réſoudre, ſe termine par ſupuration, on en fait l'ouverture, en obſervant les régles preſcrites pour les ouvertures des abcés, & on traite la plaie qui en réſulte, ſelon les régles de l'Art.

Signes.

Cure.

§. IX.

EN ouvrant la ſaphene à la malléole interne, la cubitale ou la radiale vers le poignet, & l'artére ou la veine temporale, on peut piquer le périoſte ſi l'on enfonce la Lancette trop avant, ou ſi le Malade fait quelque mouvement. Piquûre du périoſte.

La douleur qui ſe fait ſentir au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance conſidérable qu'on a ſenti à la pointe de la Lancette, qui s'en trouve émouſſée, font connoître qu'on a touché le périoſte. Signes.

Une douleur, une tenſion, & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où ſe trouve le périoſte piqué, ſont quelquefois les ſuites & les ſignes de la léſion de cette partie.

Quand ces accidens ne ſont pas conſidérables, quelques compreſſes trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, ſuffiſent pour y remédier. Lorſque l'inflammation eſt diſſipée, il faut mettre un emplâtre d'onguent de la Mere ſur la petite plaie de la ſaignée, pour en faire ſupurer les bords. Si ces accidens ſont violens, on applique ſur la partie un cataplaſme anodin, & ſur la plaie un peu de ſupuratif, qui en l'entretenant ouverte excite toujours un petit ſuintement, & même une petite ſupuration. Lorſque la douleur & l'inflammation ſont diſſipées, on met un emplâtre d'onguent de la Mere ſur la plaie qu'on deſſéche enſuite avec l'onguent de Céruſe, ou de Pompholix, &c. Ces accidens ne ſe terminent pas toujours ſi heureuſement, ils obligent quelquefois à débrider le périoſte enflammé, Cure.

trop tendu & prêt à tomber en pourriture; ce qui feroit un grand délabrement. L'incision faite pour débrider le périoste, découvre l'os qu'on doit panser ainsi que la plaie faite aux parties molles, suivant les régles de l'Art.

§. X.

Piquûre du tendon.

SI l'on enfonce trop la Lancette, ou si le Malade remue le bras, on peut en ouvrant la médiane piquer quelquefois le tendon du muscle biceps, qui est ordinairement situé dessous. La douleur vive que ressent le Malade au moment de la piquûre par tout le bras jusque vers l'acromion, & la résistance que le Chirurgien sent à la pointe de sa Lancette, font connoître que cette partie a été touchée.

Signes.

Suites de la piquûre.

Cette douleur se passe quelquefois, mais si elle continue, elle est bien-tôt suivie de gonflement, de tension, d'inflammation à toute la partie, de fiévre, de mouvement convulsif, de depôts, & quelquefois de pourriture. Car ces accidens sont les effets ordinaires des blessures des parties tendineuses.

Cure.

Pour remédier à tous ces accidens, on saigne fréquemment le Malade, on lui fait observer un régime fort exact, on lui fait prendre intérieurement, & on applique extérieurement les remedes capables d'adoucir la douleur & de calmer la violence des autres accidens; on couvre toute la partie d'un cataplasme anodin, ou émolient. Si ces moyens ne réussissent pas, on découvre le tendon piqué, on met dessus un plumaceau imbibé d'esprit de thérébentine; on est même quelquefois obligé de couper le tendon en travers, pour sauver le bras du Malade.

§. XI.

§. XI.

COmme la ſituation des artéres, par raport aux veines extérieures, n'eſt pas uniforme dans les Sujets, il eſt d'une très-grande importance de reconnoître par la pulſation, celle des artéres voiſines des veines qu'on peut piquer afin d'éviter l'artére, ſoit en piquant la veine dans les endroits où l'artére n'eſt pas trop proche, ſoit en n'introduiſant la Lancette dans la veine qu'avec beaucoup de précaution.

Malgré toutes ces attentions, il peut arriver qu'en ouvrant la veine baſilique, on pique l'artére qui eſt ſituée deſſous. La Lancette peut ne diviſer que quelques-unes des tuniques de l'artére, ou les ouvrir toutes. Dans le premier cas, on ne s'apperçoit de cet accident qu'au bout de quelque tems, & jamais dans le moment de la ſaignée. Le ſang trouvant dans le point de la diviſion de quelques-unes des tuniques de l'artére moins de réſiſtance qu'ailleurs, dilate & étend peu à peu dans le lieu de la diviſion, celles qui ſont entieres; & il ſe forme en cet endroit une tumeur aneuriſmale par dilatation.

Piquûre de l'artére.

Lorſque les membranes ne ſont point toutes ouvertes.

Cette tumeur eſt fort petite dans ſon commencement, elle ne change point la couleur de la peau, on y ſent un mouvement de pulſation pareil à celui de l'artére, elle diſparoît lorſqu'on la comprime, & qu'en appuyant le pouce ſur l'artére brachiale, on ſuſpend le cours du ſang, mais dès que l'on ceſſe la compreſſion, elle revient, & quelquefois même avec un petit bruit.

Signes.

On peut guérir cet aneuriſme en faiſant une compreſſion exacte & continuelle à l'en-

Cure.

droit de la tumeur après avoit fait rentrer le ſang qui la formoit.

Toutes les tuniques diviſées.

Lorſque toutes les tuniques de l'artére ſont diviſées par la pointe de la Lancette, on s'en apperçoit à l'inſtant.

Signes.

Car, le ſang artériel ſort avec impétuoſité, en arcade, & pour ainſi dire par bond, ſuivant le mouvement de pulſation. Sa couleur eſt beaucoup plus rouge & plus vermeil que le ſang vénal ; il ſe caille fort promptement ; une compreſſion ſur l'artére brachiale en arrête le cours, au lieu que la compreſſion faite à l'avant-bras ne l'empêche point de couler.

Cure.

Dès que l'on a reconnu que le ſang vient d'une artére ouverte, on peut le laiſſer ſortir juſqu'à ce que le Malade tombe en foibleſſe, pourvû qu'il ne s'épanche pas aux environs de l'artére ; ce qui arrive quand l'ouverture de l'artére n'eſt pas vis-à-vis celle des tégumens. Car, s'il s'épanchoit aux environs de l'ouverture, il faudroit ſans différer en ſuſpendre le cours en ſerrant fortement la ligature, ou en faiſant ſur le champ une eſpece de tourniquet. Il faut remarquer qu'on ne laiſſe écouler le ſang juſqu'à défaillance qu'afin de pouvoir mieux l'arrêter, qu'il y a des perſonnes qui ne tombe en défaillance que difficilement, & que par conſéquent il eſt quelquefois dangereux d'attendre la défaillance des Malades.

Après avoir arrêté le cours du ſang, on met ſur l'ouverture un petit morceau de papier brouillard mouillé & preſſé ; on applique enſuite une petite compreſſe de la largeur de l'ongle, & ſur cette compreſſe pluſieurs autres graduées autant qu'il en faut pour ſurpaſſer le niveau du bras ; on fait le bandage ordinaire de la ſaignée, mais avec une bande

plus longue ; l'on desserre peu à peu la ligature, & on met au bras sur le trajet des vaisseaux une compresse épaisse qu'on soutient avec une bande, dont on serre les tours qui sont plus près de l'ouverture que ceux qui en sont éloignés.

Comme les compresses graduées qu'on applique sur l'ouverture doivent faire dans ce lieu une compression aussi exacte qu'il est possible, par le moyen de la bande qu'on serre ; il faut mettre l'avant-bras un peu en fléxion, afin que l'aponeurose du muscle biceps, sous laquelle l'artére se trouve étant relâchée par cette situation, permette que la compression soit plus exacte.

Les compresses sont graduées & plus élevées que le niveau du bras ; afin que la compression ne se fasse que sur l'ouverture de l'artére, & non pas sur les parties latérales du bras.

La compresse appliquée sur le trajet de l'artére du bras & un peu serrée par la bande, ralentit le mouvement du sang dans ce vaisseau, & empêche qu'il n'aille frapper trop fortement le lieu de l'ouverture. On met le bras en écharpe, on recommande au Malade de ne pas remuer le bras, on le saigne, & on lui fait observer un régime de vivre.

Quand la compression est bien faite & continuée long-tems, elle procure ordinairement la réunion parfaite de l'artére, mais si elle est mal faite, on s'en apperçoit bientôt à l'extravasation du sang qui s'infiltre dans le corps graisseux ; ce qui oblige à lever l'apareil, & à faire l'opération qu'on appelle de l'aneurisme. Le bandage se relâche quelquefois, lors même que la compression est bien faite ; il faut alors faire une ligature

ſerrée avant de l'ôter entierement, & appliquer un apareil nouveau, parce que la réunion, quoique déja faite, n'eſt pas aſſez ſolide pour ſoutenir l'effort du ſang, il faut même continuer cette compreſſion pendant long-tems; car on a ſouvent remarqué que l'eſpace de dix ou douze jours n'eſt pas ſuffiſant pour procurer une réunion ſolide. Quand la compreſſion n'eſt point continuée aſſez long-tems, il ſe forme un aneuriſme réellement par diviſion, mais qui a ſouvent les ſignes de l'aneuriſme par dilatation.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

3°. *De*

DE LA SAIGNE'E.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

P*Age 4. ligne* 10. après en plus, *ajoutez* grande.
Idem, *l.* 21. ſoutien, *liſez* ſoutient.
P. 8. *l.* 9. claſtiques, *liſ.* élaſtiques.
P. 9. *l.* 14. leur actions conſiſtent, *liſ.* leur action conſiſte.
P. 13. *l.* 5. *effacez* deux.
P. 14. *l.* 12. ruiſſeau, *liſ.* raiſeau.
P. 16. *l.* 26. à chaques, *liſ.* à chaque.
P. 18. *l.* 8. la moelle allongée *liſ.* la moëlle de l'épine.
P. *idem l.* 35. l'urée, *liſ.* l'uvée.
P. 19. *l.* 36. filſtrée, *liſ.* filtrée.
P. 20. *l.* 7. paſſent au milieu de la bouche ſur le muſcle maſſeter, & perce enſuite ce muſcle vers, &c. *liſ.* paſſent ſur le muſcle maſſeter, & perce enſuite le muſcle buccinateur vers, &c.
P. 27. *l. derniere* coagulant, *liſ.* coagulum.
P. 28. *l.* 19. chacune de ſes globules eſt compoſée, *liſ.* chacun de ſes globules eſt compoſé.
P. 31. *l.* 13. ruſion, *liſ.* truſion.
P. 52. *l.* 11. abaiſe la glotte ſur l'épiglotte, *liſ.* abaiſe l'épiglotte ſur la glotte.
P. 69. *l.* 2. genouillette, *liſ.* grenouillette.
P. 70. *l.* 27. ou du moins de l'alterer, *liſ.* ou du moins l'alterer.
P. 75. *l.* 6. du poulx, *liſ.* du pouls.
Idem, la quantité, *liſ.* la qualité.
P. 80. *l.* 25. certaines anevriſmes, *liſ.* certains anevriſmes.
P. 83. *l.* 13. nommée, *liſ.* nomme.
P. 92. *l.* 7. où il y eut, *liſ.* où il y ait.
P. 96. *l.* 4. boullie, *liſ.* bouillie.
Idem, *l.* 22. ſitués, *liſ.* formés.
P. 97. *l.* 31. les externes, *liſ.* les internes.
P. 103. *l.* 14. tumeur, *liſ.* humeur.
P. 111. *l.* 33. phletore, *liſ.* plethore.
P. 122. *l.* 19. inteſtice, *liſ.* intertice.
P. 124. *l. prem.* ſont appellées piquûres, *ajoûtez* celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ſont appellées diviſions.
P. 126. *l.* 37. antagoniſties, *liſ.* antagoniſte.

P. 145. *l.* 11. la lésion des boyaux, *lis.* la lésion des gros boyaux.
P. 154. *l.* 37. Quand.; *lis.* Quant.
P. 155. *l.* 2. le déplacement de os, *lis.* le déplacement des os.
P. 164. *l.* 5. pour la cause, *lis.* pour la cure.
P. 178. *l.* 7. Thyna, *lis.* Thym.
Idem, *l.* 4. Bdellum, *lis.* Bdellium.
P. 180. *l. dern.* relâchent, *lis.* relâche.
P. 182. *l.* 3. d'arceas, *lis.* d'arceus.
P. 184. *l.* 14. l'estrochisques, *lis.* les trochisques.
P. 187. *l.* 15. joubarde, *lis.* joubarbe.
P. 190. *l.* 14. hypericante, *lis.* hypericum.
P. 205. *l.* 20. seson, *lis.* seton.
P. 228. *l.* 8. mouvement, *lis.* commencement.
P. 232. *l.* 15. portions, *lis.* potions.
P. 240. *l.* 23. en parlant la cure, *lis.* en parlant de la cure.
P. 281, *l.* 24. aneurismale, *lis.* aneuvrismale.



